

CONFÉRENCES

POUR

LES HOMMES DES CAMPAGNES

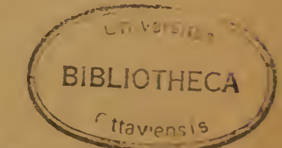
CONFÉRENCES

POUR

Les Hommes des Campagnes.

Par le P. VILLARD,

Missionnaire de N.-Dame-de-la-Salette.



SE TROUVE

Chez l'Auteur

La Salette, par Corps (Isère).

à GRENOBLE, rue Joseph-Chanrion, 12.

—

GRENOBLE

IMPRIMERIE F. BROTEL, 4, RUE LAFAYETTE

1894.

Mon Révérend Père,

Je viens d'abord réclamer toute votre indulgence pour le retard que j'ai mis à examiner votre manuscrit.

J'ai trouvé votre travail solide, simple, clair, méthodique et très apte à remplir le but que vous vous proposez.....

Quoi qu'il en soit, mon cher Père, ma petite pensée est que votre œuvre est vraiment bonne et propre à faire un bien réel.

Agréez, mon cher Père, etc....

Votre tout dévoué.

Tenet,
v. g.

PRÉFACE

Ces conférences que nous offrons au public, ont été prêchées surtout dans le Sud-Est de la France.

Le but de l'auteur a été de mettre à la portée des habitants des campagnes la solution des objections les plus répandues contre notre sainte religion.

Cette solution se trouve, il est vrai, dans maint ouvrage et notamment dans les pieux opuscules de Mgr de Ségur et elle y est assaisonnée de ce sel gaulois qui plait tant dans les écrits du saint auteur.

Mais il semble qu'on ait eu en vue dans ces écrits spécialement l'ouvrier des villes dont l'esprit est plus cultivé et qu'il y aurait encore une lacune à combler, laquelle consiste à mettre cette solution à la portée des habitants des campagnes.

Sans doute l'ouvrier des villes est plus exposé dans sa foi et dans sa vertu ; il a donc besoin de plus de secours ; mais faut-il délaisser l'humble habitant des campagnes, le laboureur, l'artisan qui ont encore conservé leur foi intacte et qui

forment une partie si intéressante de la vigne du père de famille ?

Nous faisons ressortir les enseignements de Notre-Dame-de-la-Salette chaque fois que l'occasion se présente : ils cadrent si bien avec les points fondamentaux de la religion et la Très Sainte Vierge n'est-elle pas venue parmi nous à notre époque, dans notre pays et par conséquent spécialement pour nous ?

Daigne cette reine des Alpes bénir le travail plus que modeste de son indigne missionnaire !





CONFÉRENCES

POUR

Les Hommes des Campagnes.

Il n'y a pas de sujet dont on s'occupe autant que de la religion ; et, il faut le dire, avec raison ; car elle est la grande affaire de l'homme et le but de la vie.

Toutefois, il peut se faire que les obligations de chrétien et de catholique échappent et qu'on les perde de vue. Chez les uns, c'est défaut de connaissance : le temps manque, les affaires absorbent. Chez les autres, ce sont des préjugés recueillis çà et là qui ébranlent les convictions les plus solides. La nécessité de la religion, la divinité du catholicisme, tout devient incertain et obscur. Nous allons donc parler de la religion : de sa nécessité, des difficultés apparentes qu'elle renferme, de l'obligation où nous sommes de la pratiquer. Notre but

est de faire la lumière dans vos esprits, pour vous affermir de plus en plus dans vos croyances et dans l'accomplissement de vos devoirs.

Nous emploierons une forme simple et familière, afin d'être mieux compris. Le bon Père nous posera des questions en votre nom ; et, avec le secours de Dieu et de Marie, nous tâcherons d'y répondre.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

I.

Nécessité de la Religion.

Vous savez ce que c'est que la religion, une vertu qui porte à rendre à Dieu le culte qui lui est dû et qui, prise dans le sens le plus étendu, comprend l'ensemble de tous nos devoirs. C'est une échelle mystérieuse qui met l'homme en communication avec son créateur, un lien qui unit la terre au Ciel.

1.— *Y a-t-il un Dieu ?*

Vous posez avec raison cette question en premier lieu, mon Père; car elle est la base de tout.

S'il n'y a point de Dieu, ne parlons plus de religion, elle ne se comprend pas; mais s'il y en a un, c'est autre chose.

Eh! bien, oui, il y a un Dieu. Il faut le croire; c'est une vérité révélée et définie par l'Eglise.

Mais, de plus, la raison le comprend et, pour s'en convaincre, nous allons réfléchir un instant; car enfin, le monde existe. Comment douter qu'il y a une terre qui nous porte, un soleil qui nous éclaire? Il faudrait pour cela avoir perdu la raison. Hé bien, comment le monde a-t-il commencé? Car il a commencé. En effet, tout commence : voyez les hommes, les animaux, les plantes. A plus forte raison, la terre, le soleil, les astres qui sont privés de vie et inertes.

Si le monde n'avait pas commencé, il serait Dieu, puisqu'il serait éternel et qu'il n'y a d'éternel que Dieu. Le beau Dieu que nous foulerions aux pieds!

Et puis, Dieu est parfait et la terre ne l'est pas : elle n'a pas l'intelligence qui est une perfection.

Voyez donc où aboutissent les prétendus esprits forts qui veulent tout expliquer sans Dieu, le monde comme le reste, quelles absurdités ils sont obligés d'admettre.

Donc la terre n'est pas éternelle; elle a com-

mencé. De quelle manière, maintenant ? Est-ce par hasard ? Mais le hasard est un mot vide de sens ; le hasard n'est rien. Or, le rien ne peut rien produire ; il n'y a rien de rien, ou en d'autres termes, il n'y a pas d'effet sans cause.

A moins qu'on ne veuille entendre par hasard une cause aveugle, qui produit des effets sans liaison et sans suite. Dans ce cas encore, prétendre que le monde a été fait par le hasard, autant vaudrait dire qu'une montre ou qu'une horloge se sont faites toutes seules, sans horloger, ou une maison sans charpentier. Ne serait-ce pas absurde ? Donc, il y a un Dieu.

Mais, pour mieux comprendre cette comparaison, jetons un regard sur le monde, qui est l'ouvrage de Dieu ; nous apprendrons par là à connaître ce Dieu, ce créateur, cet être suprême ; car tous ces noms lui conviennent ; et, plus nous le connaîtrons, plus nous serons persuadés qu'il existe, plus nous le craindrons et l'aimerons tout à la fois.

Vous avez souvent entendu dire : « A l'ouvrage on connaît l'ouvrier. » Cela est vrai. Si on veut avoir des preuves de votre intelligence, on n'a qu'à regarder vos champs bien cultivés. Il en est de même d'un charpentier, d'un tailleur et de tout autre ouvrier. Pour avoir une idée de leur habileté,

on examine leur travail. Hé bien, appliquons ce raisonnement à Dieu. Le monde est son ouvrage : considérons donc le monde.

On y remarque surtout deux caractères : la grandeur et l'ordre.

La grandeur. — Savez-vous combien la terre est grande ? La France a 86 départements comme celui de l'I.... ; elle est donc déjà bien grande. Elle n'est cependant que la 16e partie de l'Europe, laquelle, à son tour, est la plus petite des cinq parties du monde, et ne compte presque pas sur la carte à côté de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. De plus, il y a l'océan, qui recouvre les deux tiers du globe.

Voilà la terre qui est immense, considérée en elle-même. Mais si vous la rapprochez au contraire du soleil et des astres, elle n'est rien. Le soleil est 1,400,000 fois plus gros que la terre. Sa distance est de 38,000,000 de lieues. Avec de fortes lunettes appelées télescopes, on calcule qu'il y a environ 90,000,000 d'étoiles. La plus rapprochée de nous est au moins 200,000 fois plus éloignée que le soleil. La lumière du soleil met huit minutes à arriver jusqu'à nous, malgré une vitesse de 77,000 lieues par seconde; celle de cette étoile demeure, par conséquent, plus de trois ans à nous

arriver, et il y en a de si éloignées, que leur lumière, qu'elles nous envoient cependant depuis 6,000 ans, ne nous est point encore parvenue.

Et remarquez que ces globes immenses et innombrables ne reposent sur rien. Ils sont suspendus dans l'espace, sans aucun point d'appui ; il n'y a non plus aucun lien qui les rattache et les fixe.

Que le monde est grand, n'est-ce pas, et qu'il est grand aussi et puissant l'ouvrier qui l'a créé et le conserve !

L'ordre qui y règne et la sagesse qui y éclate, ne sont pas moins admirables.

Ces astres tournent les uns autour des autres : la lune, autour de la terre ; la terre autour du soleil, et le soleil lui-même, probablement autour de quelque astre inconnu encore plus central, et jamais ces globes ne se rencontrent ni ne se heurtent, jamais ils ne s'éloignent d'une seule ligne de la route qui leur a été tracée. Quel ordre admirable !

Vous me direz : Tout cela est bien beau, c'est vrai ; mais trop relevé et peu à notre portée. — Hé bien, descendons sur la terre.

Voyez cette succession régulière de la lumière et des ténèbres, laquelle marque à l'homme les heures du travail et celles du repos ; voyez encore

celle aussi admirable des saisons et des productions de la terre : du printemps avec ses fleurs, de l'été avec ses moissons, de l'automne avec ses fruits, de l'hiver avec ses frimas. Cet ordre ne serait-il pas interrompu, s'il n'était maintenu par une puissante intelligence, et toutes ces merveilles peuvent-elles ne pas être l'ouvrage d'un ouvrier suprême et d'une raison parfaite, puisqu'il faut tant de perspicacité et de raison pour les apercevoir et les comprendre?

Jetez les yeux sur la mer; comme elle est circonscrite dans ses rivages ! Considérez, comme dit un auteur païen (Cicéron), le flux et le reflux de l'Océan, les fontaines et les ruisseaux distribués comme autant de veines sur la terre pour l'arroser, les fleuves qui coulent sans interruption, les terrains disposés avec tant de sagesse en vallons, en collines et en montagnes; les animaux, tous pourvus d'armes si diverses pour se défendre : de cornes, de griffes, ou doués de tant de légèreté à la course ou au vol pour conserver leur liberté.

Plus que tout le reste, la beauté et la forme du corps humain prouvent qu'il a un Dieu pour auteur : cette stature droite, ce visage tourné vers le ciel, pour nous apprendre que nous ne sommes pas faits pour la terre, comme les animaux, et que

notre fin est ailleurs ; tous les sens placés dans la tête comme dans une forteresse ; les yeux, dans la partie la plus élevée, comme des sentinelles.

Il serait trop long d'entrer dans le détail : il n'est aucun membre du corps qui n'y soit pour le besoin ou pour l'ornement ; et, ce qui est plus admirable, la même forme se remarque dans tous les hommes et se diversifie en chacun : tous se ressemblent et tous sont différents.

Vous entrez dans une maison où tout est propre, disposé avec goût ; vous ne doutez pas qu'elle n'ait un maître, et que ce maître ne soit meilleur que tout ce que vous voyez ; de même, quand nous considérons le ciel et la terre, cette immense maison du monde où l'ordre, la sagesse brillent de toute part, croyez qu'elle est l'ouvrage d'un maître bien supérieur à tout ce que le monde renferme de plus beau.

Oui, voilà l'ouvrage ; jugez par là de l'ouvrier ! Quel être que celui qui a créé et qui gouverne ce monde ! Notre force à nous est si bornée et notre raison si faible ! On veut bâtir une maison ; voyez que de matériaux on assemble, que de bras on réunit, que de combinaisons on fait. Et pour fabriquer une horloge, une montre !... Mais, qu'est-ce qu'un bâtiment, une montre, en comparaison de

cet univers, qui est si bien ordonné ? Oui, de même qu'une horloge prouve l'existence d'un horloger ; un bâtiment, celle d'un architecte, d'un maçon, d'un charpentier ; de même ce monde prouve qu'il y a un être qui en est l'auteur, et que cet être est infiniment puissant et infiniment sage ; et, jusqu'à ce que vous ayez trouvé une maison ou une montre qui se soient faites toutes seules, vous ne pourrez pas dire que le monde s'est créé tout seul.

Ainsi, le monde prouve Dieu. On ne le voit pas, mais on le sent ; et, parce que tous les hommes ont des yeux pour voir et une raison pour comprendre, tous ont toujours cru qu'il y a un Dieu. Oui, tous les peuples ont toujours cru à l'existence d'un être suprême, de qui ils dépendent, et qui récompense éternellement les bons et punit éternellement les méchants.

Pour les anciens, nous en avons la preuve dans l'histoire, les monuments et les usages. Même la croyance en un seul Dieu était très répandue dans l'antiquité, parmi les peuples qui se trouvaient en contact avec le peuple juif.

De plus, toutes les écoles philosophiques admettaient l'unité de Dieu ; les poètes, les orateurs la chantaient dans leurs vers et dans leurs discours.

Les peuples modernes également. Même les plus

sauvages ont leurs divinités, comme le confirment les renseignements les plus sérieux.

Mais cette croyance universelle ne peut être le fruit ni de la peur, qui en est au contraire la conséquence et qui la suppose, et, par conséquent, elle est fausse cette assertion de Lucrèce : *Primos in orbe deos fecit timor;* ni des passions, lesquelles, loin d'y trouver leur compte, y rencontrent au contraire un frein qu'elles sont impuissantes à briser. Il reste donc qu'elle est le résultat de la nature et de la raison, et, par conséquent, l'expression de la vérité.

2. — *Mais personne n'a vu Dieu.*

Cette objection nous rappelle une histoire. Aux Pâques de 1888, nous prêchions une mission dans le Gard. Les hommes, en particulier, nous donnèrent de grandes consolations : bien peu résistèrent à la grâce. Vers les derniers jours, deux d'entre eux se trouvaient ensemble dans un café ; survient une des têtes fortes, comme on dit, de l'endroit, et voici la conversation qui s'engagea. — Ah! vous voilà, un tel ! Vous aussi, sans doute, vous allez à la mission? — J'y irais bien, mais je ne crois pas en Dieu ; ce sont les curés qui nous parlent de ces choses ; personne n'a vu Dieu. — Pardon, lui

repondit l'un d'eux, avez-vous vu Paris ? — Non, certainement. — Vous croyez cependant que cette ville existe, qu'elle est bien grande, qu'elle renferme de beaux monuments ?... Pourquoi cela ! Parce que d'autres l'ont vue et vous en ont parlé. Hé bien, il en est ainsi de Dieu. Nous croyons qu'il existe, parce que d'autres qui l'ont vu, nous en ont parlé.

Il en est de même de nos ancêtres, nous ne les avons pas vus, et cependant nous y croyons ; pourquoi ? Parce que d'autres les ont vus et nous en ont également parlé.

En quelle année sommes-nous ? En 1894. Qu'est-ce que signifie cette date? Qu'il y a 1894 ans que Dieu est venu au monde ; ce n'est ni plus ni moins la date de la naissance de J.-C. qui est Dieu.

Nous établirons une autre fois sa divinité ; pour le moment, nous la supposons. Il nous suffit de constater que J.-C. est né comme nous, qu'il a vécu comme nous, qu'il a parlé, qu'on a donc pu le voir, l'entendre, le toucher ; et, puisqu'il est Dieu, il est faux de dire que personne n'a vu Dieu.

Et puis, s'il ne fallait croire et admettre que ce que l'on voit, où en serions-nous ? Avez-vous vu votre âme ? Non. Vous croyez cependant que vous en avez une ; c'est elle qui anime votre corps, et

si nous n'en avions point, en quoi vaudrions-nous plus que les animaux privés de raison? Pareillement, c'est Dieu qui anime le monde.

C'était le raisonnement de Napoléon à Sainte-Hélène au général Bertrand. Le grand Empereur faisait le catéchisme à la fille de ce compagnon de son exil, laquelle n'avait pas encore 12 ans. Depuis, elle s'est mariée à un sénateur du second Empire, et un de nos premiers missionnaires l'a entendue sur la Montagne de la Salette, faire elle-même ce récit. Il lui expliquait donc qu'il y a un Dieu qui a fait le monde, lorsque le général l'interrompant : Sire, lui dit-il, vous affirmez qu'il y a un Dieu ; mais qui l'a vu ? — Et ces fleurs, et ces plantes, lui répondit Napoléon ; et ces animaux, et le monde entier, qui a fait tout cela ? Voyez-vous, général, cette mouche qui se promène sur votre visage : « Hé bien, moi-même, avec toutes mes armées, au temps de ma plus grande puissance, j'aurais été dans l'impossibilité de la créer. »

Avez-vous mon génie, disait encore le grand capitaine ? Cependant, pouviez-vous le mettre en doute ; n'y croyiez-vous pas sur les champs de bataille ?... lorsque au milieu des difficultés, des dangers, vous demandiez : Où est l'Empereur ?...

Savez-vous comment l'Arabe s'y prend, pour

reconnaître que quelqu'un a traversé le désert ? Il observe les traces qui sont gravées sur le sable.

Etudiez attentivement le monde ; vous y observerez les traces de Dieu, et vous direz : Dieu a passé par là ; et vous croirez qu'il existe, quoique vous ne le voyiez pas des yeux du corps.

3. — *Mais enfin pourquoi ne se fait-il pas voir quelquefois? Il semble que des miracles que l'on verrait de ses yeux, convertiraient.*

C'est ce qui vous trompe. Vous savez la réponse qui fut faite au mauvais riche par Abraham. Du fond de l'enfer, Dieu lui permit de voir le Père des croyants et Lazare dans son sein, et il lui dit : Père Abraham, envoyez, je vous prie, Lazare, afin qu'il trempe l'extrémité de son doigt dans l'eau et qu'il vienne me rafraîchir la langue, parce que je suis torturé dans ces flammes : *crucior enim in hac flamma.* — Cela n'est pas possible, répond Abraham ; il y a un chaos, un abîme entre vous et nous. — Dans ce cas, répondit le mauvais riche, envoyez quelqu'un sur la terre, avertir mes frères, afin qu'ils ne viennent pas dans ce lieu de tourments. — Ils ont Moïse et les prophètes, des lumières abondantes ; s'ils n'en profitent pas, ils

ne se convertiront point, quand même ils verraient ressusciter des morts. Avez-vous entendu, mes Fr.? Vous savez maintenant ce qu'il faut penser de ceux qui disent : Mais, pourquoi Dieu ne se fait-il pas voir ? Pourquoi les morts ne reviennent-ils pas de temps en temps nous dire ce qui se passe dans l'autre vie ? Pourquoi ? Parce que nous avons assez de lumière. Nous avons notre raison qui nous assure de l'existence de Dieu et de ses droits sur nous ; de plus, nous avons l'enseignement de l'Eglise et de nos pasteurs, qui nous expliquent les miracles évangéliques et les autres preuves de la religion catholique. Un miracle bien constaté prouve autant que mille ; or, l'Evangile est rempli de miracles de toute nature, de résurrections même. Hé ! n'y a t-il pas celle même de J. C., qui est revenu de l'autre monde pour nous dire ce qui s'y trouve ? Or, que de juifs en ont été témoins et ne se sont pas convertis !

Il en est de même encore aujourd'hui. Il y a toujours eu des miracles dans l'Eglise, et il y en aura toujours. Dieu doit cela aux âmes simples et droites, à qui l'étude est impossible. Autrefois, ils avaient lieu aux tombeaux des martyrs ; maintenant, c'est à La Salette, à Lourdes...... Mais combien se raidissent contre les miracles ? Que de savants, littérateurs ou médecins, vont à

Lourdes, voient de leurs yeux et touchent pour ainsi dire de leurs mains des guérisons de toute sorte... Hélas! les explications naturelles qu'ils en donnent, font sourire de pitié.... Et ils s'obstinent. Les magiciens de Pharaon et Pharaon lui-même reconnaissaient que le doigt de Dieu était là; eux, non. Heureusement que la foule, avec son gros bon sens, passe, croit et tombe à genoux.

Mais, pour demeurer dans notre ordre d'idées, ces miracles sont certains. Pourquoi donc ne suffisent-ils pas? Dans ce cas là, des prodiges plus nombreux ne seraient pas capables de nous convertir; c'est Dieu lui-même qui nous le déclare. Or, Dieu ne fait rien d'inutile.

Il ne suffit pas que l'esprit soit éclairé; il faut, de plus, que le cœur soit gagné; car la religion s'adresse au cœur, encore plus qu'à l'esprit. Or, il y en a dont le cœur est mauvais, et qui ne veulent pas le guérir: ils ne font pour cela aucun effort. *Noluit intelligere ut benè ageret.*

Voilà donc pourquoi Dieu ne se fait pas voir, pourquoi non plus les morts ne ressuscitent point: ce serait inutile.

4. — *Dieu est-il notre créateur?*

Evidemment, puisqu'il l'est de ce monde dont

nous faisons partie. Toutefois, éclaircissons encore davantage cette vérité.

Nous existons : voilà un fait que nous ne pouvons nier. Eh bien ! comment avons-nous reçu la vie ? Qui nous a créés ?

D'abord, ce n'est pas nous, puisque nous n'existions pas avant notre naissance.

Nous ne tenons pas la vie uniquement de nos parents, sans quoi on ne verrait personne naître borgne, aveugle, manchot, privé de quelque membre ou affligé de quelque infirmité. Ne veulent-ils pas notre bien ? Et de plus, leur honneur n'y serait-il pas engagé ? Nos parents nous disent, avec la mère des Macchabées : Ce n'est pas moi, mon fils, qui vous ai créé, mais celui qui a ainsi réglé la naissance de l'homme. *Non enim ego spiritum et animam donavi vobis et vitam.... sed enim mundi creator qui formavit hominis nativitatem.*

Remontons la suite des générations. Il faut nécessairement arriver à un premier homme et à une première femme. Mais qui a créé nos premiers parents ? La raison toute seule ne peut l'expliquer. Ils ne se sont pas créés eux-mêmes, puisqu'ils étaient semblables à nous, et que nous n'avons pas cette puissance.

La matière, les plantes, les animaux n'ont pas

pu les produire; ils n'ont pas l'intelligence ; ils n'auraient donc pas pu la leur donner.

Du reste, nous voyons que les plantes et les animaux ne produisent que des êtres semblables à eux. Pourquoi donc, s'ils avaient produit des hommes autrefois, n'en produiraient-ils plus aujourd'hui ?

Vous le voyez, il faut nécessairement en revenir au récit de la Bible, à ce qu'enseigne notre foi : c'est Dieu qui nous a créés. Voilà notre origine comme celle de toute chose. Cet univers a eu un commencement ; c'est Dieu qui a créé le ciel, la terre, les plantes, les animaux, et finalement l'homme. Dieu est notre créateur.

5. — *Mais si Dieu ne s'occupe pas de nous !...*

Un ouvrier sage ne laisse point son ouvrage inachevé ; il y tient la main jusqu'à ce qu'il soit parfait. Nous sommes l'ouvrage de Dieu, qui est un ouvrier infiniment parfait, et nous ne sommes point encore achevés, ni parfaits : nous souffrons. Or, la perfection exclut la souffrance. Donc, Dieu s'occupe de nous.

Un père peut-il ne pas s'occuper de ses enfants ? Hé ! il ne vit que pour eux, et nous voyons jusqu'aux animaux prendre soin de leurs petits. Or,

Dieu nous a élevés à la dignité de ses enfants. « Notre Père, qui êtes aux cieux », lui disons-nous chaque jour; et, comme dit Tertullien, *nemo tam Pater quam Deus.*

Et pourquoi Dieu ne s'occuperait-il pas de nous? Parce que peut-être cela serait indigne de lui, et qu'ainsi il s'abaisserait ? — Comme s'il était plus indigne de Dieu de s'occuper de ses créatures, après les avoir créées, que de leur donner l'existence, comme s'il s'était abaissé par la création !..

Dieu s'occupe de nous. C'est lui, dit l'Evangile, qui fait lever le soleil pour nous éclairer et mûrir nos fruits. Sa providence est attentive à tous nos besoins ; rien n'arrive sans sa permission. *Capillus de capite vestro non peribit*, dit-il encore lui-même.

Un vicaire d'une petite ville de l'Isère revenait de voir un malade dans la campagne. Il fait route avec une vieille femme qui rentrait également des champs. On arrive à parler des récoltes qui, cette année-là, étaient mauvaises. D'où vient cela, demanda le vicaire ? Après plusieurs : « Je ne sais pas », cette femme hasarde l'explication suivante : C'est, peut-être, Monsieur l'abbé, parce que la terre est trop vieille !... Elle n'avait pas trouvé d'autre explication dans sa tête.

Voilà l'état présent d'une foule de chrétiens ; il n'y a presque plus de foi !.. Aussi dans son Apparition à la Salette, la très Sainte Vierge a affirmé la Providence : Si les récoltes se gâtent, ce n'est rien qu'à cause de vous autres !... Voilà donc pourquoi les récoltes sont mauvaises ; ce n'est pas parce que la terre est trop vieille ; la terre est toujours jeune ; mais Dieu, à cause de nous, lui retire sa fécondité, parce que nous ne le servons pas comme il faut.

Dieu s'occupe de nous, et bien qu'il nous traite mille fois mieux que nous ne le méritons, toujours est-il qu'il tient compte de notre conduite et que, d'une certaine manière, il nous sert comme nous le servons.

6. — *Mais enfin que fait à Dieu que j'aie ou non de la religion ?*

Il est certain que cela ne lui fait rien, en ce sens qu'il est heureux, quoi que nous fassions ; car rien ne peut altérer son bonheur. Mais, cela lui fait quelque chose, en ce sens qu'il se préoccupe de notre conduite et nous en tient compte ; parce qu'il est notre souverain Seigneur, notre Maître et notre Père.

Nous vous répondrons par une comparaison bien simple : Que vous fait à vous-mêmes, parents, que vos enfants vous respectent ou vous méprisent. Vous vous récriez, n'est-ce pas, à cette question, parce qu'il est naturel et dans l'ordre que les enfants honorent leurs parents. Pareillement, il est dans l'ordre que nous, sur qui Dieu a des droits plus stricts que les parents sur leurs enfants, nous l'honorions, nous lui obéissions, nous ayons de la religion, en un mot.

Que répondrait un père à quelqu'un qui viendrait lui dire, au moment où il corrige son enfant : Mon ami, vous vous donnez beaucoup de peine ; laissez-donc votre enfant faire ce qu'il voudra ; après tout, que vous importe? — Mon enfant est mon enfant, répondrait ce père ; et, comme tel, il doit me respecter et m'obéir. Ce père aurait raison.

Mais, appliquons cela à Dieu, et nous comprendrons qu'il ne peut pas voir d'un œil indifférent l'homme de bien qui l'honore, et l'impie ou l'indifférent qui l'outrage ou le méprise ; en un mot, que cela fait à Dieu quelque chose, que nous ayons ou non de la religion.

7. — *Mais on voit prospérer les méchants.*

Savez-vous ce que cela prouve ? Non pas que Dieu ne s'occupe pas de nous, mais qu'il y a une autre vie où il rendra à chacun selon ses œuvres, et c'est ce qu'enseigne notre religion sainte.

Dieu a plusieurs sortes de biens et différents temps pour les répartir. Il accorde les moindres en cette vie, ceux du temps : la fortune, les honneurs, les plaisirs, et il les accorde indifféremment à ses amis et à ses ennemis, et il réserve les meilleurs pour l'autre vie et pour ses amis seuls. Cette vie est un passage à une meilleure, une préparation à une seconde.

Tout réussit à cet impie, à cet homme qui n'a point de religion. Ses champs se couvrent de moissons abondantes ; son commerce marche bien ; il ne sait pas ce que c'est que la souffrance : il est heureux, comme on dit dans le monde. Savez-vous pourquoi? Il a peut-être fait quelque bien dans sa vie ; il pratique peut-être quelque vertu naturelle : il n'y a que le démon qui soit complètement mauvais, et Dieu qui ne pourra pas, parce que sa justice s'y oppose, lui donner la possession du ciel, puisque cet homme ne fait rien pour le mériter ; Dieu qui, d'un autre côté, ne laisse rien sans récom-

pense, lui donne ici-bas celle qu'il mérite pour le bien qu'il fait, pour ces vertus naturelles qu'il pratique. C'est pour cela qu'il lui accorde des biens caducs, bornés à cette vie, et à la mort, il n'aura plus qu'à le punir.

Au contraire, tel homme qui sert Dieu de son mieux, est éprouvé de toute manière ; sa vie n'est qu'une chaîne d'infortunes et de croix. Qui vous dit qu'il ne lui échappe pas quelque faute, du moins légère ? Qui est sans péché? De même qu'on voit peu d'hommes complètement méchants, on en remarque peu qui soient entièrement bons. Job lui-même comprit, à la lumière divine, qu'il n'était pas irrépréhensible. Or, vous savez ce que c'est que le péché, même véniel, et par quels tourments Dieu le punit en purgatoire ? D'après une opinion, il n'y a point de comparaison entre les souffrances de cette vie et les tourments qu'on endure dans ce lieu d'expiation. Dieu donc, qui ne laisse rien sans punition en ce monde ou en l'autre, châtie miséricordieusement ici-bas ce bon chrétien, et en même temps il sépare la rouille du métal dans le feu de la tribulation, pour n'avoir plus, après la mort, qu'à exercer sa miséricorde.

Dieu agit comme le laboureur. Voyez ce dernier : au mois d'août, il récolte sa paille et

son blé. Puis, quand vient l'hiver, il met soigneusement cette paille à l'abri du mauvais temps, tandis qu'il jette son blé dans la terre, exposé à la pluie et à la neige. Lorsqu'on le voit agir ainsi, on pourrait croire qu'il tient plus à sa paille qu'à son blé ; et cependant la paille ne servira qu'à nourrir les animaux ou à brûler au feu, tandis que ce blé répandu en terre fructifiera et portera à la saison prochaine une riche couronne d'épis dorés.

Quand donc vous voyez le pécheur dans la prospérité et le juste dans la souffrance, gardez-vous d'accuser Dieu d'injustice ; car, au jour du jugement, il dira à l'un : Tu as été récompensé sur la terre ; et à l'autre : Venez, mon bien-aimé, recevoir la glorieuse couronne des élus.

Jugez maintenant de la folie de ceux qui disent : Si Dieu m'accordait les richesses , les honneurs , les plaisirs en ce monde, je me passerais bien de son ciel ! Hélas ! ils ne tiennent pas compte de l'éternité : ce sont des aveugles bien à plaindre.

Et, quand même ce bon chrétien n'aurait commis aucun péché, pensez à J.-C., à la Très Ste Vierge et à tous les saints en un mot et vous comprendrez que Dieu châtie ceux qu'il aime, que les croix ne prouvent pas que Dieu nous déteste et nous abandonne, mais que c'est le plus souvent tout le contraire.

Qui d'entre vous ne connait l'histoire de Lazare et du mauvais riche, dont nous avons déjà parlé. Il y avait un riche, vêtu de fin lin, qui passait toute sa vie dans les festins. Il y avait aussi un pauvre, nommé Lazare, assis à la porte du riche et tout couvert de plaies. Or, personne ne faisait cas de lui. Il n'y avait que les chiens compatissants qui vinssent lécher ses plaies. Le mauvais riche mourut et son âme fut ensevelie dans l'enfer. Lazare mourut aussi et son âme fut portée par les anges dans le sein d'Abraham, et le mauvais riche vit Lazare et il dit : Père Abraham, daignez envoyer Lazare, afin qu'il m'apporte au moins une goutte d'eau pour rafraîchir ma langue ; car je suis torturé dans ces flammes *crucior in hâc flammâ*. Et Abraham lui répondit : Cela n'est pas possible ; vous avez eu dans votre vie des biens et Lazare, des maux ; vous avez abusé de ces biens et Lazare au contraire a patiemment supporté ses maux ; il est juste que maintenant vous soyez puni et Lazare, récompensé.

Eh ! bien, mes frères, à la place duquel voudriez-vous être maintenant ? De Lazare ou du mauvais riche ? La réponse n'est pas douteuse. Depuis bientôt deux mille ans Lazare est au ciel et il y demeurera toujours et pareillement depuis bientôt

deux mille ans le mauvais riche est aux enfers et il y demeurera toujours.

Voyez donc ce que c'est que d'apprécier les choses à la lumière de l'éternité; comme aussi, d'après ces principes et ces exemples, s'il n'y a pas de quoi trembler pour un homme sans religion et à qui tout réussit ! Hélas ! c'est une victime que Dieu engraisse pour l'immoler au jour de ses vengeances; un bon chrétien au contraire qui est éprouvé en cette vie, doit s'en consoler par l'espérance du ciel.

Ainsi, mon père, la prospérité des méchants ne prouve pas que Dieu ne s'occupe point de nous ni qu'il ferme les yeux sur notre conduite.

8. — *Mais, que dire à ceux qui prétendent qu'à la mort, tout est mort et qui ajoutent : Morte la bête, mort le venin ?*

Il faut leur répondre que c'est précisément cette comparaison qui prouve qu'à la mort, tout n'est pas mort pour nous. Pour les bêtes, oui, tout est mort; mais jamais nous ne consentirons à être assimilés aux bêtes ; toujours on nous fera une injure sanglante en nous traitant de bêtes et d'ani-

maux ; c'est qu'en effet nous sommes plus qu'eux.

Sous certains rapports, les animaux nous sont supérieurs : les chevaux courent plus que nous ; les bœufs sont plus forts que nous ; mais par la raison, nous les dominons. Voyez un enfant de sept ans conduire un troupeau de bœufs et les mener à sa guise. Pourquoi? Parce qu'il a la raison dont les animaux sont privés. Ils ne réfléchissent pas, ne perfectionnent rien. Demandez à un cheval combien font deux et deux ; il ne saura pas vous le dire. Votre chat se chauffe à côté de vous près du feu ; il vous voit pousser le bois lorsque le feu s'éteint pour le rallumer. Laissez-le seul près de ce feu, il ne saura pas, lui qui est si habile à prendre les rats et qui aime tant la chaleur, l'entretenir en poussant le bois comme vous. Et pourtant cela est si simple et le chat, encore une fois, est si rusé ! Mais voilà ! cette habileté n'est pas la raison, ce n'est que l'instinct qui est très développé dans les chats pour prendre les rats, comme chez les oiseaux, pour faire leurs nids ; mais pour toute autre chose, ils sont à cent mille lieues de l'intelligence d'un enfant de sept ans.

Mais voici un autre exemple encore plus frappant ; c'est le singe qui va nous le donner. Vous

savez que c'est l'animal le plus intelligent de beaucoup. C'est au point que de faux savants, qui veulent tout expliquer sous la religion, soutiennent que nous venons d'eux. Etudions donc ces prétendus ancêtres; nous verrons si nous avons lieu d'en être fiers.

Voici des sauvages qui font le feu dans une forêt remplie de singes. Pour cela, ils coupent du bois, ils en font un tas; ils y mettent le feu. Les singes, perchés sur les arbres voisins, ne perdent pas un de leurs mouvements qu'ils reproduisent en tout; car vous savez que les singes sont très imitateurs. Ces sauvages se retirent; immédiatement voilà les singes qui se précipitent vers le feu pour se chauffer; mais peu à peu le feu s'éteint. Ils sont donc là, environnés de bois; il n'y aurait qu'à casser des branches et à les jeter sur le feu; ils savent parfaitement casser les branches; mais ils ne savent pas les jeter sur le feu; ils ne comprennent pas que c'est le bois qui entretient le feu et cela est très heureux, sans quoi la forêt serait vite en flammes. Ce ne sont que des animaux dépourvus de raison.

Les animaux sont tout matériels et, quand ils ont péri, il ne reste plus rien d'eux; en nous au contraire, il y a quelque chose de matériel, c'est

notre corps et quelque chose de spirituel, c'est notre âme. La mort n'est que la séparation de l'un d'avec l'autre ; ce n'en est pas la destruction. Le corps retourne pour un temps à la terre d'où il a été tiré et l'âme à Dieu qui l'a créée et dont elle est l'image.

Voilà ce que le bon sens fait comprendre à tout le monde. Un de nos Pères voyageait sur une diligence, à côté du conducteur, lequel, se voyant avec un prêtre, voulut dire son mot sur la religion. C'était un homme ignorant, mais d'un grand bon sens. Tout à coup il fit la réflexion suivante. Je ne puis pas admettre que je ne vaille pas mieux que ces vils animaux que je conduis. C'était le bon sens qui s'exprimait par sa bouche ; et, comme le bon sens est de tout pays, on a de tout temps et partout cru à la spiritualité et à l'immortalité de l'âme.

Expliquez donc autrement le culte des morts ; car on les a toujours honorés. Pourquoi? Parce que toujours et partout on a cru que nous ne cessons pas entièrement d'exister à la mort, en d'autres termes, que l'âme survit à sa séparation d'avec le corps. Or cette croyance à l'immortalité de l'âme ne peut venir que du fond de notre nature, puisqu'elle est universelle et elle est vraie par conséquent.

De plus, nous avons vu que la vertu n'est pas toujours récompensée en cette vie, ni le vice puni. Il faut donc une autre vie où chacun sera traité selon ses œuvres et par conséquent l'âme est immortelle.

Enfin l'immortalité de l'âme éclate encore à nos regards, si nous réfléchissons à notre triste condition en cette vie, à l'impossibilité où nous sommes d'être parfaitement heureux.

Tout le monde aspire au bonheur et personne n'en jouit. Partout nous voyons la résignation qui suppose la souffrance et cela, depuis le haut de l'échelle sociale jusqu'en bas. En 1889, la femme de l'un des plus riches financiers de Paris s'est jetée à la Seine : ce qui prouve ce que nous avançons. Les millionnaires, ceux qui sont au comble des honneurs ou qui nagent au sein des plaisirs, tous soupirent : leur cœur n'est point satisfait.

Comment expliquer cette triste condition, surtout si nous nous comparons aux animaux ! En effet, voyez cet animal privé de raison : vous satisfaites ses besoins, il est repu, comme on dit; il ne demande plus rien. C'est le contraire de l'homme : plus il a, plus il veut avoir. Faut-il dire qu'il est d'une condition inférieure? Non, l'homme est le roi de la création.

Dieu l'aurait-il donc traité moins bien que les êtres qui sont au-dessous de lui ? Ce n'est pas dans l'ordre. Plus un être est excellent, plus il doit être cher à son auteur : c'est-à-dire que, pour expliquer ce mystère, il faut nécessairement admettre une déchéance originelle et une vie future, ainsi que l'enseigne la religion. L'homme est malheureux, parce qu'il naît coupable ; mais il est immortel et, s'il veut, il peut reconquérir sa félicité première, surtout pour le temps qui suivra la mort. En d'autres termes, cela prouve que l'homme et l'homme seul est fait pour l'infini, pour Dieu par conséquent et aussi, qu'il est immortel, puisqu'ici bas la possession parfaite de Dieu n'est pas possible.

A la mort, tout est mort ! On peut le dire ; mais quant à le croire, c'est autre chose. Un prétendu esprit fort pérorait sur la tombe d'un ami, impie comme lui et enterré sans prêtre, civilement. Il parlait la pipe aux dents, permettez-moi ce détail, nécessaire à mon récit. Tout-à-coup, dans la chaleur du débit, sa pipe se casse et tombe dans la fosse ; il se baisse pour la ramasser. Ne pouvant l'atteindre, une idée lumineuse lui vient et il la réalise à l'instant. « Tiens, dit-il, tu as ma pipe. Eh ! bien, voilà ma blague, qu'il jette en effet dans

la fosse. Quant au feu, tu en trouveras plus que tu n'en voudras au lieu où tu vas. On parle comme les autres ; on pense selon sa raison et sa foi.

Et puis, il faut, comme on dit, prendre le parti le plus sûr. Quand même ce qu'enseigne la religion, ne serait pas certain, on ne risque rien à la suivre, d'autant plus qu'elle ne commande rien de mal ; au contraire. On ne se repentira point à la mort d'avoir fait ce qu'elle dit. Mais où en seront ceux qui la délaissent ou l'attaquent, quand viendra la mort, si elle est vraie ? Oui, dans une affaire où il y va de notre éternité, il faut prendre le parti le plus sûr. C'est la réflexion que nous faisait un bon chrétien dans une mission en 1890.

9. — *Donc il faut une religion ?*

Eh ! sans doute. Cela résulte de ce que nous avons vu. Il y a un Dieu tout-puissant qui nous a créé ainsi que le monde dont nous faisons partie. Il a les yeux sur nous ; il tient compte de notre conduite. A la mort, nous ne mourons pas tout entier : notre âme qui est faite à son image est immortelle, retourne à lui. Dieu la juge alors, et nous sommes traités selon nos œuvres, éternelle-

ment heureux dans le ciel ou éternellement malheureux dans l'enfer.

Vous le voyez, il faut que nous ayons de la religion. Comme créatures de Dieu, il faut que nous le reconnaissions comme notre créateur et notre souverain maître; il a sur nous des droits que nous devons respecter; or, c'est par la religion que nous les respectons.

De plus, nos intérêts les plus chers nous font un devoir de servir Dieu, puisque il n'y a que la religion qui nous assure l'amitié de Dieu et par conséquent le bonheur en ce monde et en l'autre.

Au reste, nous pourrions encore développer les raisons pour lesquelles il faut que nous ayons de la religion. Nous sommes tenus de glorifier Dieu comme tous les autres êtres. Les cieux racontent la gloire de Dieu, dit le prophète : sa puissance, sa grandeur, sa bonté, sa sagesse, toutes ses perfections éclatent dans l'univers : tout glorifie Dieu à sa manière ; l'homme ne peut échapper à cette loi.

Bien plus : il faut que nous perfectionnions la gloire que les autres êtres rendent à Dieu. Le monde matériel ne peut pas adorer Dieu : il n'a pas la raison ; il l'adore par l'homme qui est ainsi comme le pontife et le chantre de la création.

Nous avons besoin d'avoir une religion. La

preuve, c'est que tous les hommes ont toujours été religieux. Parcourez l'histoire de tous les peuples et vous verrez que toujours et partout on a cru à une divinité suprême qu'on a priée. Les auteurs païens les plus autorisés, Cicéron et Plutarque, affirment qu'on peut voir des villes sans lois, sans murailles, mais qu'on n'en voit aucune sans culte, sans religion, et ils vont jusqu'à avancer qu'on bâtirait plutôt une ville en l'air, qu'on n'arriverait à créer une société sans religion. Comment s'expliquer cette pratique et ce sentiment universels, s'ils n'étaient l'expression de la vérité ? Autrement il faudrait dire que l'homme est faussé dans sa nature, ce qui retomberait sur son auteur.

Enfin, à quelque point de vue qu'on envisage l'homme, on voit qu'il a besoin de religion.

Comme individu, voyez même les impies crier vers Dieu dans le danger, tellement le sentiment religieux est naturel.

Et puis, il y a telle vertu de chasteté, de justice, de charité, qui demandent pour être pratiquées partout et toujours des motifs qu'on ne trouve que dans la religion.

Il n'y a point de Dieu, disait Ravachol, le fameux assassin anarchiste. Si j'avais cru qu'il y eût un Dieu, je n'aurais pas fait ce que j'ai fait, il n'y a

point d'autre monde que celui-ci. Il faut donc pour jouir se procurer de l'argent par toute espèce de moyens, par le vol ou l'assassinat.

Voilà ce que c'est que de n'avoir point de religion et cet exemple montre mieux que tous les raisonnements que la religion est nécessaire.

Vous connaissez encore ce mot du célèbre musulman Abdel-Kader. En premier lieu, le mahométan, après le chrétien, ensuite le païen, puis le juif, le chien, enfin le porc et après le porc, l'homme qui n'a point de religion.

Le 5 juillet 1893, la grêle dévasta les champs d'une plaine du Dauphiné. Or voici la conversation qui eut lieu entre un curé et l'un de ses paroissiens. — Qui peut avoir fait grêler ? Mais c'est le bon Dieu, mon ami. — Le bon Dieu, qu'est-ce que c'est donc que le bon Dieu? – Ah! mon ami, c'est votre maître aussi bien que le mien. — Le bon Dieu faire grêler! Et comment peut-on dire qu'il est bon, s'il fait ainsi abîmer les blés? — Mon ami, il en est ainsi et savez-vous pourquoi! Eh bien, comptez, si vous le pouvez, les grêlons qui sont tombés dans votre champ et vous verrez qu'ils ne sont peut-être pas si nombreux que les blasphèmes que vous avez

l'habitude de vomir contre lui. — Ah ! c'est peut-être bien vrai, répondit cet homme en baissant la tête.

La famille, elle aussi, a besoin de religion. Comment maintenir les enfants dans le respect des parents, dans la soumission envers les auteurs de leurs jours ? Ce ne sera que par la crainte de Dieu et la religion. Qui vous garantira à vous, maris, la fidélité de vos femmes et à vous, femmes, celle de vos maris ; car tous nous portons en nous le germe des penchants mauvais ! La religion et la religion seule. Le soin de sa réputation est insuffisant ; on sait bien prendre ses précautions et se cacher. Inutile de parler de la société. Comme elle se compose de familles, il est évident qu'elle ne peut se passer de religion. Sans religion, dit Voltaire, la société ne serait qu'un repaire de bêtes fauves qui se dévoreraient les unes les autres, et ce mot de Voltaire nous fait penser aux forçats qui sont eux aussi la preuve de la nécessité de la religion. La plupart n'ont point de religion. Nous savons qu'il y a des exceptions et qu'on peut abuser de tout, même des meilleures choses. Mais nous considérons ce qui se passe en général.

Un de nos missionnaires visita un jour le bagne de Toulon et Monsieur l'aumônier qui l'accompagnait,

lui en fit remarquer qui n'avaient point fait de première communion, d'autres, qui ne s'étaient point confessé depuis leur jeune âge.

Enfin la société dépend de Dieu comme la famille et les individus. Il faut donc qu'elle l'adore le remercie et le prie.

Vous le voyez, mon Père, il faut une religion.

II.

Difficultés apparentes concernant la religion.

1. — *Mais il y a tant de religions dans le monde? Est-ce que toutes sont bonnes ?*

Ce grand nombre de religions prouve que le sentiment religieux est universel et condamne ceux qui ne veulent point de religion ; car enfin ils sont seuls au monde et comment avoir raison contre le genre humain tout entier ? Si on n'a pas la bonne religion, on accepte la mauvaise ; mais il en faut une. Il en est de la religion comme de la monnaie ; on ne peut pas s'en passer et la fausse prouve la bonne. C'est pour cela qu'aux Etats-Unis, les Fran-

çais qui seraient méprisés s'ils ne pratiquaient pas la religion catholique, se font protestants.

Mais procédons en forme. Il y a en effet dans le monde un grand nombre de religions : le paganisme, le judaïsme, le mahométisme, le christianisme qui se subdivise en plusieurs branches : le catholicisme, le protestantisme et l'église grecque.

Parmi ces religions, il n'en est aucune qui enseigne identiquement les mêmes dogmes et prescrive les mêmes devoirs.

Il y a plus : toutes ces religions se contredisent, se combattent et s'anathématisent. Le païen croit qu'il y a plusieurs dieux, tandis que le juif, le mahométan, le chrétien n'en reconnaissent qu'un.

Le juif à son tour n'adore point en J.-C. le fils de Dieu fait homme, le Messie promis, et sur ce point il est en désaccord avec les catholiques et les protestants.

Les mahométans honorent en Mahomet le grand prophète du Seigneur. Les catholiques au contraire et les protestants ne voient en lui rien autre chose qu'un imposteur.

Le protestant à son tour croit que la foi seule suffit pour nous sauver ; il ne croit point à l'autorité du Souverain Pontife, au purgatoire, et sur ces points et sur d'autres tels que les sacrements, il est lui-même en désaccord avec les catholiques.

Vous le voyez, ce qu'une religion nie, l'autre l'affirme et toutes se contredisent. Impossible par conséquent que toutes soient bonnes ; il ne peut y en avoir qu'une de vraie, celle qui vient de Dieu ; car à Dieu seul il appartient de régler nos devoirs et de nous dire ce qu'il exige de nous, de nous apprendre par quelles prières, par quels sacrifices et par quelles cérémonies il veut être honoré et Dieu n'a pas dû établir plusieurs religions différentes : il est le maître et le Père de tous ; nous avons tous la même nature, la même raison ; nous sommes tous égaux. Où serait la justice s'il exigeait du français une chose, de l'anglais, une autre et puis encore une autre du chinois ou de l'arabe?

Les soldats qui servent en Algérie ou en Tunisie voient les mahométans prier, souvent avec plus de ferveur qu'un certain nombre de catholiques et ils en concluent que leur religion est meilleure que la nôtre. Erreur, mes fr. Sans doute qu'ils sont louables de prier ainsi et Dieu leur en tiendra compte d'une manière ou d'une autre ; mais de là à conclure que leur religion est bonne et pourra les sauver, c'est autre chose.

Mahomet n'était qu'un homme, semblable aux autres, n'ayant reçu aucune mission de Dieu pour fonder une religion ; il n'a fait aucun miracle ; ce

n'est qu'un imposteur et, si vous observiez de près la conduite de ces gens-là, vous verriez qu'ils ne nous valent pas ; chez eux point de respect du bien d'autrui ; pas vu, pas pris ; voilà tout ; la justice n'est qu'extérieure ; point de charité, point de chasteté surtout. Ne jugeons pas par l'écorce; mais pénétrons jusqu'à la moëlle. Il en est de même des protestants. Vous allez en juger par le trait suivant :

En 1887, un navire anglais, nommé « Victoria », fit naufrage près de la Corse. Il y avait un prêtre catholique et un ministre protestant parmi les passagers. Savez-vous ce qu'on a vu ? Le ministre protestant se jeter à genoux aux pieds du prêtre qui récitait son bréviaire avec le plus grand calme et lui demander l'absolution. Etait-il convaincu ? Voyez si toutes les religions sont bonnes !

2. — *Quelle est donc la bonne religion ?*

La réponse est toute simple ; c'est celle qui vient de Dieu et qui a été établie par Dieu, comme la bonne monnaie est celle qui porte l'effigie de la nation ou du chef du gouvernement. En effet, si je vous demandais : A qui appartient-il de régler la conduite, le travail et les diverses fonctions des

serviteurs ? Vous me répondriez : au maître, c'est évident. Qui encore a le droit de régler la conduite des enfants ? C'est le père. Enfin qui doit prescrire le cérémonial à suivre pour honorer le chef de l'Etat, sinon lui-même ? Or, c'est la religion qui nous apprend la manière d'honorer et de servir Dieu. Elle doit donc venir de Dieu. Donc, la religion seule qui sera marquée au coin de la divinité, sera la bonne.

Or, je dis que, pour connaître la vraie religion, il n'est pas nécessaire que nous aillons au bout du monde, que nous fassions la revue de toutes les religions qui sont sous le ciel pour les comparer; il suffit d'examiner la religion catholique et romaine qui est celle que nous pratiquons et nous nous persuaderons bien vite qu'elle est la bonne. Pourquoi ? Parce qu'elle vient de Dieu.

Elle vient de J.-C. qui est à la fois Dieu et homme. Il est Dieu : nous le savons par les apôtres qui, après l'avoir vu, entendu, ont donné leur vie et leur sang pour lui rendre témoignage.

Nous le savons par les martyrs qui, pour attester cette vérité à tous les siècles futurs, sont morts au nombre de plus de 10,000,000.

Ah ! on ne réfléchit pas à la force du témoignage des martyrs. On comprend qu'il y ait de faux

témoins. C'est l'intérêt, ce sont les passions humaines qui les font agir; mais des hommes qui attestent une chose malgré les tourments et la mort; comment ne pas comprendre que c'est la force seule de la vérité qui les fait parler ?

Nous le savons par l'enseignement des Pères et des docteurs de l'Eglise et par celui de tous les saints du christianisme.

Oui, J.-C. est Dieu ; c'est lui qui nous l'assure. Il a dit à ses amis : Je suis Dieu ; il l'a hautement déclaré à ses ennemis et il l'a prouvé par les miracles les plus étonnants, par les prodiges les plus extraordinaires qui se multipliaient sur ses pas comme par enchantement.

Je suis Dieu, dit-il, et, si vous ne voulez pas croire à mes paroles, croyez à mes œuvres. A Cana, j'ai changé l'eau en vin d'un seul mot. Dans le désert, avec cinq pains, j'ai nourri cinq mille hommes. A Bethsaïde, à Jérusalem, sur le chemin de Jéricho, j'ai rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, l'usage de leurs membres aux paralytiques. En me penchant sur le cercueil du fils de la veuve de Naïm, j'ai commandé à la mort d'abandonner sa victime et la mort m'a obéi et le jeune homme a été rendu plein de vie à sa mère. A Béthanie, d'un

seul mot, j'ai ressuscité Lazare qui depuis quatre jours était la proie de la mort.

Je suis Dieu : j'avais annoncé que le troisième jour après ma mort, je ressusciterais et le troisième jour en effet je suis sorti du tombeau.

Je suis Dieu : la nature entière l'atteste ; elle a pleuré à ma mort ; le soleil s'est voilé d'un crêpe funèbre ; les rochers se sont brisés ; la terre a entr'ouvert ses entrailles et la mort s'est dessaisie de ses victimes. Voilà, mes fr., ce que vous pouvez lire comme moi dans le livre immortel qu'on appelle l'Evangile.

J.-C. est Dieu : il avait donc le droit d'établir la religion. Or, c'est ce qu'il a fait et cette religion est celle qui porte son nom : c'est le christianisme.

Vous savez comment il l'a fondée, par le moyen de douze pécheurs, auxquels il donna le nom d'apôtres.

Un jour, il les appela à lui et leur dit : Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre ; or cette puissance, je vous la lègue : *Ecce vobiscum sum.*

Jésus monte au ciel et les douze apôtres se partagent le monde et font son œuvre. Ils parlent et tout cède à leur parole. On les met en prison, l'ange du

Seigneur leur rend la liberté. On les fait mourir et leur sang féconde l'arbre de l'Eglise et en quelques années la face de la terre est renouvelée; l'univers entier est chrétien. Qui ne voit là le doigt de Dieu ?

Dans le cours des siècles, les passions se déchaînent contre l'Eglise ; les hérésies se ruent contre elle ; les méchants, ivres de sang, crient de toutes parts : La religion, l'Eglise se meurt ; et tous les impies, tous les hérétiques se meurent eux-mêmes et la religion règne en souveraine sur tous les esprits, sur tous les cœurs et sur toutes volontés.

Reconnaissons-la, cette religion divine, si bien pratiquée par nos pères ; embrassons de tout notre cœur la religion catholique et romaine ; suivons ses enseignements jusqu'à la mort et le ciel sera notre partage.

Gémissons de voir cette religion persécutée, elle qui devrait être seule pratiquée partout et qui seule a le droit au respect et à la protection.

(Cette réponse est tirée en partie du P. Jouve).

3. — *Mais elle est si obscure, la religion catholique, et elle renferme tant d'obscurités ?*

Elle est telle que Dieu l'a faite ; il savait à n'en

pas douter ce qu'il faisait et ce qu'il nous fallait, puisqu'il est infiniment sage. Il parait donc qu'il nous la fallait obscure puisqu'il l'a faite obscure.

Elle est obscure ! Eh ! qu'est-ce qui n'est pas obscur pour nous ? Nous ne savons le tout de rien, dit Pascal. Comment croît un grain de blé ! Comment la sève se transforme-t-elle en tige, en épi, en grains ? Comment la nourriture se change-t-elle, ici en cheveux, là, en os, en chair, en peau, en ongles ? Comment les cheveux blanchissent-ils avec l'âge ? Mystère, mystère.

Que si la nature est si obscure, est-il étonnant que la religion le soit aussi, elle qui se rapporte à Dieu, lequel est un être infini, c'est-à-dire incompréhensible à tout autre qu'à lui-même ? Savez-vous, mes fr., ce que c'est que notre esprit borné, comparé à celui de Dieu ? Un tout petit flambeau par rapport au soleil. Placez ces pâles flambeaux qui nous éclairent en ce moment, à la lumière du soleil, en plein midi, ils ne paraîtront pour ainsi dire pas. C'est bien la même lumière, mais quelle différence !

Les mystères résultent de la nature bornée de notre esprit.

C'est ce qu'ont toujours compris tous les hommes. Aussi tous ceux qui ont inventé des religions, se sont efforcés de les baser sur des mystères.

La religion est obscure ! Il y en a si peu qui s'instruisent. Tout devient obscur, mystérieux, pour ceux qui ne veulent pas s'instruire, qui désapprennent le chemin de l'église où ils s'instruiraient en écoutant leur pasteur, qui lisent des livres ou des journaux hostiles à la religion, qui n'entendent que des conversations impies, où tout est expliqué de travers, et cela à dessein, pour ruiner la foi. C'est ainsi qu'on en vient à tout critiquer.

Une autre cause des difficultés que l'on trouve dans la religion, c'est l'indifférence, ce sont les passions mauvaises. On ne prie pas, on ne se confesse pas, on ne pratique pas ; aussi ne reçoit-on pas la grâce qui éclaire et les passions qui règnent en maîtresses sur le cœur, y amassent toute espèce de nuages.

Un Monsieur de Paris vient à Ars, pour discuter avec le saint curé qui s'y refuse d'abord : « Confessez-vous, lui dit le saint homme » qui s'assied à la sacristie et fait mettre ce Monsieur à genoux à côté de lui, malgré sa résistance : Je ne suis pas venu pour me confesser, disait-il ; je ne crois pas ; comment me confesser ? » Malgré tout, le saint curé commence et voilà que la grâce s'en mêle et finalement ce Monsieur se confesse très bien. Après

sa confession, le saint curé l'invite alors à exposer ses difficultés. — Mais, je n'en ai plus, répond ce Monsieur ; je crois tout, je ne désire plus rien.

La religion est obscure ! Ne fallait-il pas cette obscurité pour que notre esprit pût honorer Dieu ? Comment se soumettrait-il, s'il comprenait tout ? Et n'avons-nous pas besoin des mystères pour le guérir de sa propre complaisance et de son excessive curiosité, qui sont le fruit du péché originel ?

Enfin, ces obscurités disparaîtront un jour. Si nous faisons humblement à Dieu l'hommage de la soumission de notre esprit par notre foi, nous en serons récompensés au ciel par la claire vision. Alors, il en sera de nous comme d'un enfant qui ne comprend point la conduite de son père, parce qu'elle dépasse la faible portée de son esprit et qui, pour ce motif, l'interroge sur tout. Père, pourquoi ceci, pourquoi cela ? Lorsque cet enfant est devenu grand, il admire la sagesse de ce tendre père, lequel dans toutes ses actions, n'avait en vue que le bien de sa famille. Ainsi, nous recevrons au ciel, en récompense de notre foi, l'intelligence des voies de Dieu et nous reconnaîtrons avec admiration qu'elles sont toutes justice, sagesse et amour.

Pour tout dire en un mot, il y a assez de

lumière pour ceux qui sont dociles, humbles et pieux; il n'y en a pas assez pour les indifférents, les orgueilleux, les impudiques. *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.*

— *Confiteor tibi, Pater, quoniam abscondisti hæc a sapientibus et revelasti ea parvulis.*

4. — *Mais les mystères !...les miracles..... ne sont-ce pas là des choses contraires à la religion et par conséquent impossibles* ?

Pardon, mon Père; supérieures à la raison, oui; opposées à la raison, non. Comment pourrait-il y avoir dans la religion des choses contraires à la raison ? La religion n'est-elle pas l'œuvre de Dieu aussi bien que la raison? Comment donc l'une de ses œuvres pourrait-elle être opposée à l'autre ? Par rapport aux mystères, nous venons de voir que la religion véritable doit en renfermer.

Quant aux miracles, une simple réflexion montre qu'ils ne sont pas impossibles. Dieu n'est-il pas tout-puissant ? Il peut donc suspendre les lois qu'il a établies, arrêter le soleil, diviser les eaux, les rendre solides, les faire remonter vers leur source, en un mot transformer ce monde qui est son ouvrage.

Les miracles sont la voix de Dieu, laquelle est

entendue et comprise de tout le monde, même des ignorants. Voyez : vous lisez le récit des miracles évangéliques et vous dites : Voilà qui est divin ; il n'y a que Dieu qui ait pu faire cela..... et vous croyez.

C'est pour cela qu'il y a toujours eu des miracles dans la véritable religion. Dieu doit ce secours à ceux qui n'ont pas le temps ou les moyens de s'instruire. Autrefois, c'était aux tombeaux des martyrs, des saints ; aujourd'hui, c'est à la Salette, à Lourdes.....

Il est tellement vrai que les miracles sont la marque de la vraie religion que les fausses veulent en avoir : témoins Mahomet et Calvin.

Les miracles de Mahomet manquent d'authenticité et prêtent au ridicule. Quant à Calvin, il voulut un jour ressusciter un mort. Dans ce but, il s'entendit avec un misérable qui consentit à faire le mort et à se laisser ensevelir. Au jour convenu, on procède aux funérailles avec toute la pompe que réclamait la circonstance, et bientôt voilà Calvin qui s'avance solennellement au milieu de Genève, accompagné d'une foule immense de spectateurs. On ouvre le cercueil..... Dieu avait puni cet attentat sacrilège en frappant de mort le malheureux qui s'était prêté à la supercherie et

Calvin ne put faire le miracle, et on a dit de Luther, de Calvin et de tous les protestants du monde qu'ils n'ont jamais pu guérir, pas même la jambe cassée d'un cheval.

5 — *Mais elle est si difficile !*

Encore une fois, elle est telle que Dieu l'a faite, lui qui connaissait parfaitement nos besoins.

Elle n'est pas impossible : Dieu est infiniment sage et bon ; il ne peut demander l'impossible.

Elle n'est pas trop difficile : un père ne commande rien de trop difficile à ses enfants, et Dieu est père. La grâce vient nous aider, et, avec la grâce, tout est, non-seulement possible, mais encore facile et doux.

Est-il bién difficile de prier, de respecter le saint nom de Dieu, de sanctifier le dimanche, d'honorer ses parents et le reste ? Faut-il donc se prendre aux cheveux, se rouler dans la fange comme de vils animaux. Pouvons-nous vivre ensemble sans le respect du bien et de la réputation d'autrui ?

Ceux qui disent que la religion est difficile, ne font rien pour la rendre facile : ils ne prient pas, ne se confessent pas. Il n'est pas étonnant si, réduits à leur faiblesse, ils se sentent faibles en face des devoirs que la religion prescrit.

Les saints sont la preuve vivante que la religion n'est pas difficile. Nous les appelons bienheureux dès cette vie, et, en effet, nous les voyons souriants, même au milieu des plus grandes souffrances, et nous-mêmes nous en faisons l'expérience ; car, enfin, quand est-ce que nous nous sommes repentis de ce que nous avons fait ou souffert pour Dieu ? Les plus beaux jours de notre vie ne sont-ce pas ceux de notre première communion ou d'une autre communion fervente, alors que notre conscience était en paix et que nous appartenions tout entiers à Dieu ?

La religion est difficile ! C'est faux ; il est plus difficile et plus pénible, dès cette vie, de se damner que de se sauver. Le Saint-Esprit l'a dit : *Via peccantium complanata est lapidibus.* La voie des pécheurs est semée de cailloux. Et en effet, quelle souffrance que le remords, pour ne pas parler du reste, qui l'accompagne partout et qui empoisonne tous ses plaisirs ?

La religion est difficile ! Comme si cette difficulté qu'on exagère, devait nous arrêter ! N'est-il pas difficile de faire fortune et de s'enrichir ? Est-ce que néanmoins cette difficulté retient ? Or, dans la religion, il y va, nous le savons, d'une éternité de bonheur ou de malheur, et nous nous laisserions

arrêter par ces prétendues difficultés ? Où seraient donc, je ne dis pas notre courage, mais notre foi et même notre raison ?

6. — *La religion est une religion d'argent !*

Pardon, c'est une religion d'or, puisqu'elle est divine, la seule qui plaise à Dieu et qui soit bonne, et par conséquent, lors même qu'il faudrait sacrifier sa fortune pour la pratiquer, il n'y aurait pas à hésiter.

La religion, une religion d'argent ! Oui, si l'on veut dire qu'elle encourage l'aumône, la prescrit même. Les pauvres, les ouvriers ambulants le savent bien : ils ne vous tendront peut-être pas la main le long de la route ; il y a si peu de chrétiens qui savent encore donner ; mais n'ayez peur qu'ils fassent grâce aux curés, qui sont les ministres de la religion. Voyez-les tous prendre le chemin bien connu de la cure, parce qu'ils savent que les curés sont demeurés les hommes de la charité.

Et remarquez que nous ne parlons pas des pauvres de la paroisse, ni de ceux qu'on appelle honteux, parce qu'ils n'osent mendier et qui sont à bon droit les premiers dans la sollicitude du pasteur.

Oui, c'est la religion qui secourt toutes les infortunes. Voyez les hôpitaux, les maisons de refuge ; la religion inspire toutes les saintes œuvres, celles de zèle comme celles de la charité, témoin la propagation de la Foi. Enfin, connaissez-vous beaucoup de curés qui se soient enrichis ?

Religion d'argent! Quand vous aurez des églises qui ne se détérioreront pas, des ornements qui ne s'useront point, des cierges qui brûleront sans cire ; alors, mais alors seulement la religion cessera d'être une religion d'argent ; car souvent, le curé ne peut compter que sur sa propre bourse ou sur les aumônes pour fournir à l'entretien du culte, et une bonne partie de l'argent des baptêmes, des enterrements et des mariages va à la Fabrique et sert à l'entretien du culte ; le curé n'en a que le cinquième : ce qui revient à dire que toute administration occasionne des frais. Vous voulez un culte ; il faut un curé, des vicaires ; il faut de l'argent. Voyez la société civile : elle ne peut fonctionner sans impôts ; vous payez vos impôts et vous ne vous récriez pas.

Si les ministres protestants ne font pas payer (ce qui est faux, car ils savent fort bien, comme on dit, tirer l'épingle du jeu), c'est qu'ils ont

1,800 fr. de traitement, tandis que les curés n'en ont que 900. Qu'on leur assure 1,800 fr., et ils abandonneront tout le reste.

Religion d'argent ! La vérité est que le traitement des curés est une restitution que le gouvernement leur a faite, à cause des biens volés par l'Etat, sous la grande Révolution. Il l'a reconnue insuffisante, et c'est pour cela qu'il a autorisé le casuel. Aussi ces honoraires, bien minimes, puisque le curé n'a que le cinquième des frais de baptêmes, de mariages et d'enterrements, sont consacrés par la loi tout comme ceux des notaires et des médecins ; ils sont même privilégiés, et, malgré cela, combien qui refusent de les payer ? Le curé pourrait les réclamer en justice ; il ne le fait pas cependant pour l'amour de la paix, préférant vivre dans les privations et la gène.

Les curés se font, dit-on, payer le dimanche.— Les notaires et les médecins aussi, et bien plus cher même, et cependant, on ne se récrie point contre eux. Où est la justice ?

Enfin, voulez-vous que Monsieur le curé aille travailler la semaine comme un mercenaire ? Qui visitera les malades et fera le catéchisme aux enfants ? Où trouvera-t-il du temps pour préparer les prônes du dimanche ! Comment pourra-t-il

aborder les riches dont il est cependant le pasteur et sur les aumônes desquels il compte pour ses pauvres ?

Ce fameux casuel, l'imagination le grossit singulièrement. Le prêtre est gêné pour vivre, voilà la vérité, à cause des exigences de la vie moderne, auxquelles il ne peut échapper, à cause des aumônes de plus en plus nombreuses qu'il est obligé de faire et des charges qui pèsent sur lui, à cause aussi de l'impossibilité où il est de cultiver lui-même son champ, s'il en a un, et des frais énormes que cette culture entraîne ; et la preuve qu'il est gêné, c'est qu'il y a des curés qui n'ont pas de quoi payer une domestique, avec les 13 ou 1,400 francs seulement que leur rapporte leur cure.

Rapprochez maintenant cette situation précaire, plus gênée que celle d'un juge de paix, du dernier employé dans le moindre bureau, que celle même de beaucoup d'ouvriers ; rapprochez-la, dis-je, des frais énormes qu'entraîne l'éducation cléricale, autant et plus que celle d'un notaire, d'un médecin, d'un avocat, et vous verrez s'il n'y a pas lieu de s'étonner qu'on ne soit pas plus juste à son égard ?

Si la religion était une religion d'argent, on aime tant l'argent, que tout le monde s'efforcerait

d'en avoir pour acquérir ce précieux métal. Et pourquoi donc, au contraire, la religion baisse-t-elle de plus en plus ?

Si la position de curé était une position d'argent, vous seriez les premiers à l'ambitionner pour vos fils. Et pourquoi donc les vocations sacerdotales deviennent-elles si rares ? On fait de ses enfants des instituteurs, des commis ; on ne veut plus en faire des curés. Enfin, voilà un fait qui prouve que le métier de curé n'est point un métier d'argent ; autrement vous en voudriez pour votre famille, car vous savez fort bien aller le chercher où il se trouve.

Religion d'argent ! Si on veut parler des quêtes qui se font à l'église ; mais ce sont là des bonnes œuvres : elles se font en faveur des âmes du Purgatoire, des écoles chrétiennes ou de notre Très Saint Père le Pape.

De plus, ces bonnes œuvres sont proposées et non imposées ; on est libre de donner ou de ne pas donner. Pourquoi donc condamnez-vous ce qui est libre ? Entendez-vous par là empêcher votre voisin d'y prendre part ? Où est donc votre respect de la liberté que vous prônez tant ? Vous la voulez pour vous et non pour les autres, pour telle œuvre qui vous plaît et non pour telle autre qui n'a pas

le don de vous plaire et d'avoir vos sympathies. Singulière liberté ! Voyez en effet : on fait des quêtes partout et pour toute espèce d'œuvres. Pourquoi ne pourrait-on point en faire pour celles qui se rapportent à la religion ? Ce sont ceux qui ne donnent jamais rien, qui crient le plus? Est-ce raisonnable ?

Judas aussi critiquait les offrandes que l'on fait à la religion. Vous vous rappelez cette circonstance de l'Evangile : Marie-Madeleine venait de répandre sur les pieds de Jésus un parfum d'un grand prix. A quoi bon cette perte, disait Judas ? On aurait mieux fait de vendre ce parfum et d'en donner le prix aux pauvres. Vous savez la remarque que fait l'évangéliste. Ce n'était pas que Judas se souciât des pauvres ; mais c'est qu'il portait la bourse du collège apostolique et qu'il était un voleur : *fur erat et latro*. Ce sont les Judas qui critiquent les quêtes que l'on fait en faveur du culte ou de telle autre bonne œuvre.

Avec de l'argent, on obtient tout dans la religion! Voilà peut-être ce que signifient ces mots : Religion d'argent ? — Dans ce cas, de quoi veut-on parler? Des dispenses de carême? Mais ces quêtes sont libres comme les autres, et par conséquent on peut n'y pas prendre part. Il est bien vrai qu'on

est obligé, en conscience, de donner quelque chose, puisque la dispense est accordée à cette condition, mais avez-vous jamais vu un curé vous forcer à donner ? L'abstinence est une pénitence imposée par l'Eglise, qui en dispense à certaines époques de l'année, mais moyennant une autre pénitence, sous forme d'aumône, et cet argent est employé en bonnes œuvres connues ; les mandements de carême en parlent : c'est pour faire élever des prêtres, lesquels sont indispensables et deviennent, vous le savez, de plus en plus rares.

Veut-on parler des dispenses de mariage ? Mais, quant aux publications, il y a un moyen de ne pas les payer : on n'a qu'à se faire annoncer trois fois.

Pour le temps prohibé, on le connaît ; pourquoi le choisir ? Pourquoi est-on si pressé de se marier ? Que n'attend-on un temps libre ? Le temps de l'Avent et du Carême est un temps de pénitence ; la joie y est interdite par l'Eglise, et par conséquent aussi les noces, parce qu'elles n'y conviennent pas. Vous ne voulez pas attendre, vous êtes à l'amende.

Voyez la société civile : n'impose-t-elle pas des amendes également, quand on viole ses règlements ?

Religion d'argent ! Veut-on parler des empêchements de parenté ? Mais l'Eglise a des raisons de défendre ces mariages ; rarement ils sont heureux,

les enfants qui en naissent, n'ont pas de santé ou manquent d'intelligence ; les médecins en conviennent. La Providence veut, par les mariages, unir les familles entr'elles. Vous voulez passer outre ; elle a le droit de vous imposer une amende.

Voyez encore la société civile ; dans ce cas, elle impose des amendes, même beaucoup plus fortes.

Un père de famille répétait sans cesse : Religion d'argent ! religion d'argent ! Son fils l'interrompit un jour : Mais, papa, vous dites toujours : Religion d'argent ! qu'avez-vous donc donné à Monsieur le curé qui est venu voir ma mère ? Vous ne l'avez pas même invité à dîner, tandis qu'au médecin vous avez donné tant !... — Ah ! répond le Père, c'est qu'elle n'est pas morte. Si elle était morte, mon fils, vous auriez vu le curé, son marguillier.... et puis, il y aurait eu les cierges, les cloches !... — Ah ! ce n'est que cela, papa !.. Oh ! il y a un moyen bien simple de s'en tirer. L'autre jour, Azor (c'était le nom d'un chien) que nous aimions tant, vous savez, a péri, et Alphonse, mon cousin et moi, nous l'avons enterré sans curé, ni cierges, ni sacristain, ce qui ne nous a pas empêché de chanter et de nous amuser beaucoup !

IV.

Difficultés apparentes sur la religion.

(Suite.)

1. — *Mes opinions politiques ne me permettent pas de pratiquer la religion.*

Il n'est pas question ici de politique. Soyez ce que vous voudrez en politique, républicain ou monarchiste, peu importe, en théorie, bien entendu ; car en pratique, nous devons être républicains, puisque la France est en République. L'Eglise n'a pas condamné ni ne condamnera jamais aucun régime. Ils sont tous bons ou mauvais, suivant les hommes qui les représentent ; ce sont eux qu'il faut considérer.

Dieu a fondé l'Eglise et la société civile : il les veut toutes deux ; il veut donc aussi que nous remplissions nos devoirs religieux et, en même temps nos devoirs civils. Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.

L'Eglise ne regarde pas l'étiquette qui, souvent est trompeuse, mais la marchandise en elle-même ; elle n'a pas de politique, elle est au dessus ; elle n'en fait pas, ou, si elle en fait, elle fait celle de la religion, celle du bon Dieu et pas d'autre ; la

preuve, c'est qu'elle s'accommode de tous les régimes, c'est qu'elle fleurit sous tous les gouvernements. Voyez les Etats-Unis d'Amérique qui sont en république, voyez la Suisse en Europe, Venise dans les siècles passés ; et, pour ne pas sortir de France, voyez la République de 49. N'est-ce pas elle qui a mis fin à la révolution à Rome et rétabli le Pape dans ses Etats ?

La vérité, c'est qu'il n'y a pas et qu'il ne peut pas y avoir opposition entre les devoirs du citoyen et ceux du chrétien. On ne peut donc pas prétendre que, parce qu'on est de tel parti, par exemple, on est dispensé d'être chrétien. Est-ce que par hasard on ne relèverait plus de Dieu ? Ne serait-on plus sa créature, son enfant! N'aurait-on plus de compte à lui rendre à la mort ? N'aurait-on plus à éviter l'enfer et à mériter le ciel ? Vous le voyez, mes Fr., cette objection n'est pas sérieuse.

2. — *Je ne suis point un clérical.*

Pardon ! Vous l'êtes plus que vous ne pensez : vous allez le voir.

Dès votre naissance, on vous apporta à l'Eglise. Qui vous marqua dès lors du sceau du saint baptême ? Le prêtre.

Quand vous fûtes parvenu à l'âge de raison, vos parents vous apprirent à voir dans le prêtre le représentant de Dieu, à le respecter, à l'aimer.

Ce fut le prêtre qni forma votre intelligence et votre cœur. A qui devez-vous le plus beau jour de votre vie, celui de votre première communion? Au prêtre.

Plus tard, quand vous voulûtes placer sous la sauvegarde de la religion votre avenir, ce fut encore le prêtre qui reçut vos engagements et ceux de votre compagne.

Dans vos maladies, dans vos épreuves, à qui recourez-vous pour demander force et conseil? Au prêtre.

Qui donc voudrez-vous avoir à votre chevet pour vous préparer au grand passage du temps à l'éternité ? Le prêtre. Et sont-ils bien nombreux ceux qui refusent à ce dernier moment les secours de la religion?

On ne veut pas être clérical, mais tout le monde est clérical.

C'est-à-dire que le curé est le père, l'ami et le conseiller de tout le monde dans sa paroisse. Comment ne pas être clérical ? Et peut-il en être autrement ? Le prêtre n'est-il pas l'homme de Dieu, l'ange du bon conseil? Ne possède t-il pas la vraie

science, celle de la religion que rien ne remplace et qui suffit à tous?

C'est donc avoir bon goût que d'être clérical et l'ami des curés.

En effet, qui mieux que le curé aime le peuple! Qui s'occupe des pauvres, des malades, des affligés comme le prêtre? On veut corrompre le peuple, le perdre et c'est pour cela qu'on cherche à le détacher du prêtre qui lui procure tous les bienfaits de la religion et sauvegarde sa dignité, son bonheur.

Je ne suis pas un clérical, c'est-à-dire que vous ne voulez pas de religion. Je crains pour votre salut, pour votre conscience, pour votre honnêteté, pour votre valeur morale. Vous n'êtes pas avec ce qu'il y a de mieux dans l'humanité ; ne craignez-vous point d'être avec ce qu'il y a de pire?

3. — *Que penser de ceux qui pratiquent la religion et qui s'obstinent à voter mal ?*

Qu'ils sont inconséquents et que la religion les condamne.

Ils sont inconséquents. Puisqu'ils pratiquent la religion, ils la croient donc divine et obligatoire. D'un autre côté, ils contribuent à sa destruction

par les hommes qu'ils mettent à la tête de la société et à qui ils confient le pouvoir.

Pour comprendre cette réponse, il faut avoir une idée nette de l'acte que l'on accomplit par le vote ; car, si on vote mal, c'est sans doute parce qu'on croit que la religion n'a rien à faire avec la politique. Mais c'est là une grave erreur.

La religion règle tous nos actes libres, réfléchis, importants surtout. Est-ce que Dieu n'est pas le maître absolu de notre vie et de chacune de nos actions ? Une parole oiseuse ne restera pas sans récompense ; le désir lui-même est atteint au fond du cœur ; le mauvais sera puni et le bon, récompensé ; à plus forte raison l'acte de voter.

En effet, c'est là un acte libre, réfléchi, sans quoi nous ne nous en glorifierions point. De fait, c'est l'acte par excellence et souverain. La réflexion suivante suffira pour nous en convaincre ; nous nommons ceux qui gouvernent. Il doit donc être sage comme tout acte important, comme celui par lequel nous passons un contrat ou bien nous engageons notre liberté.

Il demande même une maturité encore plus grande ; car de ceux à qui nous donnons nos suffrages, dépendent les lois sur tout : sur les impôts, sur la guerre, sur la religion également : ce qui

prouve que la religion y est mêlée et qu'il doit être accompli consciencieusement. En effet, ceux que nous nommons, feront des lois pour ou contre la religion, la protègeront ou la persécuteront.

Telle est la portée de l'acte du vote. C'est donc un devoir grave pour un catholique de mettre en place des hommes religieux et y manquer constitue un péché mortel.

4. — *Etre un honnête homme, voilà la meilleure de toutes les religions, qu'en pensez-vous ?*

Je vais vous le dire, mon Père.

Reconnaissons tout d'abord que l'honnêteté est une excellente chose, un terrain où croît et s'épanouit à merveille la fleur de la religion. Il y a des plantes délicates qui demandent un sol particulier, et qui ailleurs s'étiolent et dépérissent. Ainsi en est-il de la fleur de la religion ; il n'y a que le sol de l'honnêteté qui lui soit favorable : en d'autres termes, la religion n'est pas pour la canaille.

Toutefois, l'honnêteté entendue dans le sens qu'on lui donne généralement, ne constitue pas toute la religion. L'honnête homme, dit La Bruyère, est celui qui ne vole pas sur les grands chemins et qui ne tue personne, dont les vices enfin ne sont pas scandaleux.

Vous le voyez, pour être un honnête homme, il suffit de ne pas tuer et de ne pas voler. Mais ce sont là deux commandements de Dieu seulement. Il y en a huit autres et six de l'Eglise.

Un honnête homme qui n'est que cela, n'est donc pas un bon chrétien. Un honnête homme n'ira pas en prison ; il ne montera pas sur l'échafaud ; il n'y a que le bon chrétien qui puisse aller au ciel. Observez mes commandements, dit J.-C. au jeune homme qui lui demandait comment on gagne le ciel. Remarquez : il ne lui dit pas : Soyez un honnête homme, cela suffit.

C'est justice : Voyez donc ce que l'on peut être, tout en demeurant un parfait honnête homme selon le monde. Cet ivrogne qui boit les larmes de sa femme et de ses enfants avec la liqueur qui épuise sa raison, est un parfait honnête homme ; jamais il n'a tué ni volé. Et cet autre qui a sans cesse à la bouche pour le blasphémer, le saint nom de son créateur et de son sauveur, il prétend être un parfait honnête homme, parce qu'il n'a jamais rien eu à demêler avec les gendarmes. Et ce jeune homme qui sème partout le scandale, lui aussi se croit un parfait honnête homme.

Que l'honneur est un mot élastique! Nous avons connu un homme qui avait scandalisé par ses

désordres avec sa femme avant leur mariage et qui ne cessait de répéter! Ah! Monsieur, ma famille a toujours été honnête! Et il ajoutait sur le même ton : Mes enfants sont bien sages et déjà une de ses filles (il en avait deux) avait fait parler d'elle.

En mai 1890, nous voyagions en diligence dans les montagnes avec un homme qui faisait comme on dit 36 commerces. « La meilleure de toutes les religions, ne cessait-il de nous répéter, c'est d'être un honnête homme, c'est de ne pas faire de tort aux autres ». Et il ajoutait : Je n'aime pas ceux qui se confessent tous les huit jours et qui ont les doigts crochus. » Nous voulûmes savoir à qui nous avions à faire ; nous questionnâmes discrètement dans le pays sur notre compagnon de voyage; on nous répondit : Il a déjà fait banqueroute deux fois. Ce sont ceux qui sont les moins honnêtes, qui parlent le plus d'honnêteté.

Vous le voyez, pas difficile celui qui se contenterait d'une telle honnêteté qui ferait honte à une conscience droite. Non, jamais une telle honnêteté ne plaira à Dieu ; avec une telle honnêteté, on va droit aux enfers.

Il y a plus : même cette honnêteté grossière, incomplète, extérieure, qui consiste à ne faire de mal à personne, est impossible sans la religion.

La crainte de Dieu est la base de tout bien; c'est là tout l'homme, dit le Saint-Esprit. *Hoc est enim omnis homo.* Sans la crainte de Dieu, l'homme n'est donc rien ; par conséquent vouloir être vertueux sans la crainte de Dieu, c'est comme si vous vouliez bâtir une maison en l'air : vous manquez de base.

En effet, que mettrez-vous à la place de la crainte de Dieu ? Celle de la justice humaine ? Vous savez bien ce qu'on dit : Pas vu, pas pris ; pourvu qu'on échappe à la prison, c'est tout. Le soin de sa réputation ? On sait bien se cacher; combien de crimes qui se commettent dans l'ombre et qui ne seront connus qu'au jour du jugement ? Ecoutez une histoire.

Un banquier déblatérait en toute occasion contre la religion. Un jour, buvait non loin de lui dans un café, quelqu'un qui lui avait prêté vingt mille francs. Cet homme, l'entendant tenir ce langage, se dit en lui-même : Il ne croit à rien; et s'il venait à ne pas croire non plus à sa conscience, où en seraient mes vingt mille francs ?... Et il courut dès le lendemain les lui redemander. Le banquier que cela n'arrangeait guère, fit le difficile; l'autre pressant, il finit cependant par s'exécuter. Quelques jours après, on apprenait qu'il venait de

faire faillite. A cette nouvelle, un ami de l'homme aux vingt mille francs, court chez lui tout anxieux et triste. — Vous ne savez pas, lui dit-il, le banquier un tel qui vient de faire banqueroute et vos 20.000 francs ? — Rassurez-vous, je les ai retirés. Vous savez l'autre jour, dans tel café, il parlait contre la religion et disait qu'il ne croyait ni à Dieu ni à diable ; je ne pus dormir ce soir-là et dès le lendemain je frappais à sa porte et redemandais mon argent ; heureusement j'ai pu me le faire rendre. A quelqu'un qui n'est qu'un honnête homme, ne confiez jamais votre jeune fille, ni votre bourse.

Je ne sais ce que vaut la conscience des autres, mais je sais ce que valait la mienne, lorsque je ne pratiquais pas la religion et elle ne valait pas le diable. Savez-vous qui disait cela? Un homme de génie et un grand chrétien, Joseph de Maistre. *Deum time et mandata ejus observa, hoc est enim omnis homo*, dit le Saint-Esprit. Vous le voyez, c'est la crainte de Dieu et la pratique de la religion qui conserve à l'homme tout ce qui fait sa dignité, sa gloire, son bonheur : Il n'est pas question là de l'honnêteté qui souvent n'est qu'un vain mot : sans la crainte de Dieu et la pratique de la religion, l'homme n'est rien.

Voilà donc ce que vaut cette parole : Oh ! c'est

un brave homme ; il a bien ses qualités ! — Peut-on être un brave homme, lorsqu'on ne sert pas Dieu ? Est-il un enfant comme il faut, celui qui n'obéit point à son père ? Est-ce que la première de toutes les qualités, comme le premier de tous les devoirs, n'est point de craindre Dieu et de se soumettre à lui ?

5. — *J'ai ma religion à moi, dans mon cœur : cela suffit.*

Pardon, cela ne suffit pas, d'avoir sa religion à soi, d'avoir comme on dit sa religion, si on n'a pas celle de Dieu. Que penser d'un soldat qui voudrait agir à sa guise, au lieu de prendre les ordres de son chef ? D'un enfant qui, au lieu d'obéir à son père, ne voudrait faire que ce qui lui plairait ?

J'ai ma religion à moi ! Cela voudrait-il dire qu'on prend dans la religion certaines choses et qu'on en laisse certaines autres ? Et de quel droit s'il vous plaît ! N'est-ce pas le même Dieu qui a institué toute la religion et qui la prescrit dans tous ses points ? Quelle injure ce serait là faire à Dieu ? Prétendre qu'il ne savait pas ce qu'il faisait, quand il a imposé tel ou tel devoir, puisque, dans ce cas

là, il en aurait imposé d'inutiles. N'est-ce pas mettre sa propre sagesse au-dessus de celle de Dieu même ? Et par conséquent quelle folie sacrilége ! Vous avez votre religion à vous ; vous n'avez pas celle de Dieu : point de salut à espérer.

Vous le voyez, il ne suffit pas d'avoir sa religion. Ne l'oubliez pas, femme qui croyez excuser votre mari qui ne pratique pas, par cette réflexion : Oh ! il a quand même sa religion ! Pauvre femme ignorante, quand votre mari sera jugé à la mort, Dieu n'examinera pas sa vie d'après cette religion qu'il se sera fabriquée à sa guise, d'après cette portion de religion qu'il aura conservée tant bien que mal, mais bien d'après celle qu'il a établie lui-même et que votre mari devait avoir.

Il ne suffit pas davantage d'avoir sa religion dans son cœur, comme on dit.

Remarquez d'abord que c'est là la ressource de ceux qui n'ont point de religion. Ils comprennent qu'il est honteux de n'en point avoir ; aussi prétendent-ils qu'ils l'ont dans leur cœur. Mais elle y est à une telle profondeur qu'elle n'en sort jamais, c'est comme le fond d'un puits ; on ne peut jamais le sonder. Hélas ! il est bien à craindre qu'ils ne l'aient pas plus dans le cœur que sur les lèvres et au dehors.

Ce que l'on a dans le cœur, on le montre. Voyez l'avare, il a dans le cœur l'amour de l'argent; il le manifeste par sa conduite entière qui n'a qu'un but, en acquérir, en amasser sans cesse. Voyez encore l'ambitieux. Est-ce que cette passion le laisse oisif ? Il en est de même du jeune homme, de la jeune fille qui se laissent aller aux affections coupables, aux plaisirs criminels ; tout en eux trahit cette faiblesse: leurs démarches, leurs discours et jusqu'à leur air. Nous missionnaires, qu'entendons-nous en chemin de fer ? Des discours qui ne roulent ordinairement que sur l'argent et les plaisirs coupables. Pourquoi ? parce que la plupart des hommes sont les victimes de ces deux tristes passions : l'avarice et la luxure.

Vous ne donnez aucune marque extérieure de cette religion que vous prétendez avoir dans le cœur; vous vous trompez vous-mêmes ou vous voulez tromper les autres : vous ne l'avez pas plus dans le cœur qu'en dehors.

Et puis, comme dit St Augustin, *qui totum te fecit, totum te exigit*. Il nous a donné un front pour le courber devant lui, des yeux pour pleurer, un visage pour exprimer la tristesse ou la joie, des genoux pour les plier en sa divine présence, des lèvres pour le bénir, tout notre corps en un mot,

pour l'honorer à sa manière. Je crains bien que ces mots : j'ai ma religion dans mon cœur, ne signifient : je n'en ai point du tout.

Enfin nous sommes faits pour vivre en société et non comme des bêtes féroces, dispersées dans les bois ; nous avons besoin de nous édifier les uns les autres.

Ajoutez qu'il faut avoir la religion que Dieu veut que nous ayons, celle qui règle notre être tout entier, notre corps aussi bien que notre âme, celle qui nous prescrit des pratiques extérieures, aussi bien que des actes intérieurs, celle qui consiste à croire, à espérer et à aimer sans doute, mais de plus à prier, à assister à la messe, à nous confesser, à communier.

6. — *Il faut bien que jeunesse se passe ; j'ai bien le temps quand je serai vieux.*

Il faut bien que jeunesse se passe! Dans l'innocence et la crainte de Dieu, oui ; mais non dans l'oubli de ses devoirs de chrétien. Ce qui n'empêche pas d'être heureux ; car il n'y a que le cœur pur qui goûte le bonheur. Ce qui n'empêche pas d'être estimable. Qu'y a t-il de plus beau qu'un jeune homme de vingt ans, pieux, retenu, pur? Ecoutez

un grand ennemi de la religion (J.-J.-Rousseau) : Oui, un jeune homme qui a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, est à cet âge le meilleur, le plus généreux et le plus aimable de tous les hommes, et on n'a que du mépris pour celui qui jette ses plus belles années dans la boue du vice.

Donc, vous le comprenez, chers jeunes gens, ce qu'il y a de plus beau pour un jeune homme, c'est de marcher sur les traces de son père, de prier avec lui, de venir à la messe avec lui, de se confesser avec lui, de communier à côté de lui, d'être retenu dans ses discours, de ne pas aimer à courir. Un tel jeune homme, tout le monde en dit du bien ; il n'est pas embarrassé pour son avenir ; car toutes les mères sérieuses le voudraient avoir pour gendre et surtout la bénédiction de Dieu repose sur lui du haut du ciel.

Vous dites que vous avez le temps de pratiquer la religion, quand vous serez vieux.

Que savez-vous d'abord si vous arriverez à la vieillesse, si la mort ne vous surprendra point à la fleur de vos ans, dans la force de l'âge ? Allez au cimetière ; vous y verrez plus de tombes de jeunes gens et d'enfants que de tombes de vieillards.

Ensuite, ne voulez-vous donner à Dieu que les

restes de vos passions ? Feriez-vous ainsi pour votre père ? Allez-vous cueillir pour sa fête des fleurs fanées pour les lui offrir ? Que savez-vous si Dieu acceptera les restes de votre vie.

De plus, quand on n'a pas le courage de se confesser dans une mission, dans une circonstance où tont le monde s'ébranle, il y a bien à craindre qu'on ne l'ait pas plus tard, pas même à la mort. L'expérience est là... Que d'histoires nous pourrions raconter à l'appui de cette assertion !

Et vous exposez ainsi de gaîté de cœur ce qu'il y a de plus important pour vous, l'affaire de votre salut ! Quelle imprudence ! Quelle folie !

Enfin Dieu ne fait aucune acception de temps en nous prescrivant la religion ; il veut par conséquent que nous l'observions en tout temps : dans la jeunesse, dans l'âge mûr, dans la vieillesse.

7. — *La religion est bonne sans doute, mais seulement pour les femmes et les enfants.*

Ou elle est bonne, ou elle est mauvaise. Si elle est bonne, elle l'est pour tout le monde. Si elle est mauvaise, elle n'est bonne pour personne.

Elle est bonne pour les femmes et les enfants, parce qu'ils sont des créatures de Dieu et qu'ils

ont une âme à sauver. Est-ce que les hommes ne dépendent pas pareillement de Dieu et n'ont pas également une âme à sauver Alors, qu'est-ce qui les distingue des animaux privés de raison ?

La religion est bonne pour les femmes et les enfants ; c'est vrai, leur faiblesse leur en fait une nécessité particulière. Continuez, pieux parents, à apprendre leurs prières à vos enfants, à les envoyer au catéchisme, à la confession, à les préparer avec soin à leur première communion : *nitimur in vetitum* ; nous sommes portés au mal. On le remarque jusque dans l'enfance qui bégaie à peine et il n'y a que la crainte de Dieu qui soit capable de faire des hommes utiles et de bons citoyens.

A Dijon, en 1888, un lycéen de 17 ans a tué sa mère pour la voler. Son père, libre-penseur, ne l'avait pas fait baptiser. Au collége, sur sa demande, l'enfant avait été dispensé de toute instruction religieuse. Il n'avait donc point fait de première communicn. Toutefois, ses mauvais instincts, que rien ne contrebalançait, avaient pris un tel développement que ce père impie effrayé l'avait fait enfermer dans une maison de correction pendant deux mois, et c'est au sortir de cette prison qu'il a commis ce parricide. Les journaux du temps ont été unanimes à constater ce forfait épouvantable.

Et vous jeunes filles, mères de famille, continuez à placer votre gloire dans la religion ; elle est bien placée. C'est elle qui protège le plus efficacement votre dignité. Rien n'est beau comme la jeune fille et la mère de famille qui s'efforcent de marcher sur les traces de Marie par la pratique de la modestie, et la femme qui laisse tomber de son front la couronne de la pudeur a auparavant abandonné la piété et la religion. Aussi, pères de famille, êtes-vous fiers de vos épouses pieuses, de vos jeunes filles modestes ; c'est pour cela encore que vous, jeunes gens, lorque vous songez à vous établir, vous vous adressez de préférence à une jeune fille modeste et pieuse et vous avez raison : Vous n'aurez rien à craindre touchant sa fidélité et elle élèvera vos enfants dans la crainte de Dieu, laquelle est bonne à tout.

Mais cette religion est également bonne pour les hommes. Est-ce que nous n'avons pas tous la même nature ? Est-ce que Dieu ne l'impose pas à nous aussi bien qu'aux femmes et aux enfants ? N'avons-nous pas même reçu de Dieu plus de bienfaits que les femmes et les enfants et ne lui devons-nous pas par conséquent une reconnaissance plus grande ? Quoi ? l'homme qui a plus reçu de Dieu, qui est privilégié entre tous, aurait moins de reli-

gion ? Dans une famille, les fils aînés qui ont été avantagés plus que les autres enfants, ne doivent-ils pas à leurs parents plus de reconnaissance et d'amour? Les hommes sont comme les fils aînés de Dieu ; ils doivent donc, s'ils ne veulent pas être ingrats, le servir encore mieux que les autres.

Eh ! les hommes n'ont-ils pas, comme les femmes et les enfants, le même enfer à éviter, le même ciel à gagner? N'ont-ils pas, comme les femmes et les enfants, des besoins à exposer à Dieu, des vertus à pratiquer, des passions à combattre ? La religion ne prescrit-elle pas la justice, la charité, la chasteté ? Et ne sont-ce pas là des vertus de tous les âges, de tous les sexes et qui coûtent à tout le monde ?

Mais partout on comprend l'utilité de la religion pour tout le monde, pour les hommes aussi bien que pour les femmes et les enfants. Nous avons voyagé en Orient : les hommes y sont aussi religieux que les femmes et pratiquent comme elles. Chez les musulmans même, les hommes seuls vont aux mosquées : la religion est surtout pour eux.

En Suisse, les hommes se confessent comme les femmes, aux principales fêtes de l'année.

Nous venons de faire la même observation en Amérique, aux Etats-Unis. Là, ceux qui ne font

que leurs Pâques, sont regardés comme de mauvais catholiques et déshonorés, et les Français qui vont s'y établir, n'ont qu'une ressource pour échapper au déshonneur, passer à une religion plus commode, au protestantisme, ce qu'ils font malheureusement trop souvent.

On veut peut-être dire que la raison suffit et que l'homme, qui a plus de raison, a moins besoin de religion. — Allons donc ! Il n'y a qu'à mettre la main sur sa conscience et à être sincère. Tous nous penchons au mal ; tous nous avons à lutter ; tous nous avons besoin de la crainte de Dieu.

Nous avons plus de raison ! — Mais quel usage en devons-nous donc faire sinon pour reconnaître qu'il faut aimer et servir Dieu qui est tout-puissant, le maître de tout et notre père, qu'il faut sauver son âme, éviter l'enfer et gagner le ciel ? Le démon aussi a plus de raison, plus d'intelligence que nous et à quoi cela lui sert-il, sinon à le rendre plus coupable, puisqu'il refuse de se soumettre à Dieu.

Oui, la religion est bonne pour les femmes et les enfants et aussi pour les hommes. Voyez : il l'a confiée aux hommes. Jamais femme, quelle que soit sa vertu, ne montera au saint autel ni en chaire, ne s'assiéra au Saint Tribunal. J.-C. a eu des paroles de pardon et de bonté pour la femme ;

mais il ne lui a point confié sa religion. C'est aux hommes, c'est à nous, parcequ'il comptait sur nous et que de fait il y a plus d'hommes canonisés que de femmes.

L'homme est la tête : il faut qu'il gouverne et qu'il guide et ce n'est qu'en donnant l'exemple de la pratique de la religion que l'homme remplit son devoir. Quand il marche devant, il entraîne tout à sa suite.

8. — *Mais on voit des hommes qui paraissent instruits et qui n'ont point de religion.*

Qu'est-ce que cela prouve? Que la religion n'est point nécessaire? En aucune façon. Il faudrait pour cela que ces hommes fussent véritablement savants, c'est-à-dire instruits à fond de la religion; de plus, il faudrait que ces hommes fussent vertueux; car la science par elle-même ne préserve pas des passions et s'adresse au cœur plus encore qu'à l'esprit. Or, quel est le savant en qui vous trouverez ces conditions réunies et qui ne soit pas religieux, en ce sens au moins qu'il respecte la religion et lui rende hommage? Où sont, parmi les gens du monde, les hommes instruits à fond de la religion? Les sciences naturelles ont fait des progrès considé-

rables, il faut le reconnaître, et on les vulgarise de plus en plus ; mais la science religieuse, où est-elle ? qui l'approfondit ? Elle est de plus en plus incomplète et superficielle. Cela se comprend : la place qu'elle occupe dans l'éducation, dans la famille et dans la société n'est-elle pas de plus en plus restreinte ! Quant aux préjugés impies, ils abondent ; on les recueille partout : dans les conversations, dans les livres, dans les journaux. Or, précisément, qu'est-ce que cela dénote, sinon une époque de légèreté et d'ignorance ?

On ne se figure pas le degré d'ignorance où se trouvent des personnes qu'on croirait avoir tout approfondi. Vous savez ce que c'est que l'Académie. — C'est une des sociétés les plus savantes de la France. Hé bien, écoutez le trait suivant. Monsieur de Chevreuil, académicien, vient de mourir, plus que centenaire. Un jour, il manque le train à une gare près de Paris. Il s'en va, en attendant le train suivant, à l'église qui se trouvait tout près et y récite son chapelet. Monsieur le curé de l'endroit survient et l'aperçoit. — J'ai cru, lui dit Monsieur de Chevreuil, que je ne pouvais mieux faire en attendant... Et Monsieur le curé de le féliciter. — Plût au ciel, ajouta-t-il, que tous les savants vous imitassent. — Ils ont de l'esprit, de la science, mes

confrères de l'académie, répondit Monsieur de Chevreuil; mais en fait de religion, il sont d'une ignorance dont vous n'avez pas l'idée. Si donc il y a des hommes qui paraissent instruits et qui ne pratiquent point, c'est qu'en réalité ils sont des ignorants en matière de religion.

Ce n'est pas que cette ignorance puisse excuser; car si nous avons une raison, c'est pour nous en servir. Nous ne pourrons donc pas dire à Dieu au jugement : Je ne savais pas. — Et ta raison donc, nous répondra-t-il ? ne comprenais-tu pas qu'il y avait un Dieu, et qu'il fallait examiner ce qu'il demandait de toi? Il fallait savoir.

De plus outre la science, il faut la vertu pour pratiquer la religion. Les démons sont savants et cepèndant il sont des démons. Judas ne manquait pas d'instruction et néanmoins Judas s'est perdu à cause de ses passions mauvaises qu'il ne voulut pas combattre. Ne dit-on pas toujours de tèl jeune homme, de telle jeune fille qui tournent mal : Ce n'est pourtant pas l'instruction qui lui a manqué .... Vous n'ignorez pas cette remarque d'un impie à un autre qui parlait coutre la religion : Taisez-vous donc, sinon je me fais catholique; car je sais bien pourquoi vous attaquez la religion : tellement il était persuadé que la religion demande,

pour être goûtée, un cœur pur. « Je voudrais voir, disait La Bruyère, un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu ; il parlerait du moins sans intérêt; mais cet homme ne se trouve point.

Telle est, mes Fr., l'explication de ce spectacle étonnant, un homme instruit qui ne pratique point: elle se trouve dans l'ignorance, sinon dans les passions. Il y a longtemps que le Saint-Esprit l'a dit : *Dixit impius in corde suo : Non est Deus.* Remarquez, c'est l'impie, le méchant, celui qui ne veut pas bien faire, qui repousse la religion, qui déblatère contre elle, parce qu'elle le gêne et condamne sa conduite. Un personnage trop fameux et qui a fait beaucoup de mal (Paul Bert), se trouvait dans une société. Enfin, Monsieur, lui dit une dame, vous croyez bien en Dieu ; pourquoi donc l'attaquez-vous ? Savez-vous ce qu'il lui répondit : Oui, Madame, je crois en Dieu, mais je le hais ! — haïr Dieu ! . . . et pourquoi? Sinon parce que Dieu est juste et qu'il punit le crime ?

Du reste, parcourez l'histoire et vous verrez qu'un très grand nombre de savants dans tous les siècles ont glorifié la religion par leur vie ou du moins lui ont rendu hommage. Le temps nous manquerait s'il fallait les nommer tous. Mais l'his-

toire proclame ces deux vérités : que peu de science éloigne de la religion parce qu'elle rend orgueilleux et que beaucoup y ramène et qu'il y a la plus grande affinité, soit entre la vertu et la religion, soit entre le vice et l'impiété.

Enfin les savants qui font les esprits forts, tant qu'ils sont en santé, veulent presque tous mourir chrétiennement, et dans le danger, ils abandonnent leur impiété et se réfugient dans les bras de la religion. Volney, philosophe incrédule du dernier siècle, se rendait du Hâvre en Amérique. Survient une tempête effroyable. Il descend au fond du navire, demande un chapelet à un capucin qui se trouvait là et se met à le dire ; et puis, le danger passé, Volney se remet à écrire contre la religion comme auparavant. Etait-il convaincu et conséquent avec lui-même ?

Ce n'est pas difficile de se laisser aller à l'impiété, à ses passions ; c'est l'eau qui suit son cours; mais y résister, voilà le mérite ; c'est le nageur qui veut surmonter le courant. Oui, il est glorieux de pratiquer la religion et ces exemples, vous le voyez, mon Père, ne signifient rien.

9. — *Je remplirais bien mes devoirs de chrétien,*

mais il y a tel intérêt qui s'y oppose... je perdrais ma place... Il faut vivre!.....

Il y a tel intérêt qui s'y oppose.—En apparence, oui; en réalité, non. Le devoir n'est jamais opposé à l'intérêt bien entendu; le devoir n'est jamais nuisible. Et puis le devoir, c'est le devoir : il faut tout lui sacrifier.

L'intérêt qu'on se procure en négligeant son devoir de conscience, n'est point profitable, n'est point réel. Est-ce que Dieu n'est pas le maître? N'a-t-il pas mille moyens de nous punir d'avoir sacrifié notre devoir de conscience? Est-ce que la vie, la mort, la maladie, tous les fléaux ne sont pas dans ses mains, sans parler de l'enfer? Et J.-C. n'a-t-il pas dit! *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animœ vero suœ detrimentum patiatur?*

Je perdrai ma place! Pas bien sûr; de plus, il y en a d'autres. Dieu a tant de moyens de vous dédommager.

Il faut vivre! Il faut aussi mourir et être jugé. Il faut vivre dans le ciel avant tout. Voyez les martyrs; s'ils avaient dit : Il faut vivre, où seraient-ils? En enfer. Ils ont sacrifié leur vie pour demeurer fidèles à Dieu; on ne nous en demande pas tant...

Le meilleur moyen de vivre, c'est d'avoir confiance en Dieu et de préférer sa crainte à tout le reste.

V.

Eglise.

Tu es Petrus et super hanc petram œdificabo Ecclesiam meam. S. Math. 16. 18.

Vous venez d'entendre J.-C. dire à Saint Pierre qu'il est pierre et que sur cette pierre il bâtira son Eglise. C'est de cette Eglise que nous désirons vous entretenir en ce moment.

De nos jours, on parle beaucoup de l'Eglise : elle est la grande préoccupation du moment. Partout il en est question : dans les journaux, dans les conversations; ici, pour l'attaquer, là, pour la défendre.

Nous ne pouvons nous catholiques, assister impassibles à cette lutte, ni rester indifférents dans ce conflit : l'Eglise nous touche de trop près ; il y va de nos intérêts religieux qui doivent nous être chers par dessus tout.

Mais comment serons-nous excités à rendre à l'Eglise ce que nous lui devons, si nous ignorons ce qu'elle est ?

Nous nous proposons donc dans cette conférence de vous faire connaître l'Eglise et quels sont nos devoirs envers elle.

Le bon Père, comme à l'ordinaire, se fera votre interprète ; et avec la grâce de Dieu et la protection de Marie, nous répondrons à ses questions.

1. — *Qu'est-ce que l'Eglise.*

C'est la société, fondée par J.-C. et composée de pasteurs et de fidèles dont le chef est le Pape, évêque de Rome.

Le Fils de Dieu est descendu sur la terre pour notre salut. Il a accompli l'ouvrage de notre rédemption par sa mort sur la croix ; puis, il est remonté au ciel.

Voulant sauver tous les hommes, il a fondé une société visible qui est l'Eglise et quiconque est membre de cette société, peut se sauver.

Vous le voyez, l'Eglise est le royaume de Dieu sur la terre, son corps mystique, son œuvre par excellence dans le temps.

Tout se rapporte à l'Eglise : les empires, tous les évènements, parce qu'elle est le moyen établi de Dieu pour sauver les âmes, la fin dernière de ce monde extérieur et la raison de son existence. Voilà ce que c'est que l'Eglise.

2. — Pourquoi Dieu a-t-il fondé l'Eglise ?

Pour fournir à chaque homme, dans tous les temps et dans tous les lieux, les moyens de salut qu'il avait apportés à la terre. Ces moyens sont la foi et la grâce.

Sans la foi, l'homme, livré aux faibles lumières de la raison, ignore, en tout ou en partie, les vérités qui l'intéressent le plus : son origine, sa destinée, les moyens de l'atteindre et, avec les passions qui le tyrannisent depuis le péché originel, il est encore plus faible en face du bien à accomplir.

La foi vient l'éclairer : par elle, il sait pourquoi il est sur la terre, qui l'y a mis, dans quel but et comment il peut être heureux. La foi lève toutes les obscurités et la grâce vient le rendre fort contre ses passions et adoucir tous les sacrifices. Dieu a fondé l'Eglise pour nous donner la foi et la grâce.

C'est à l'Eglise que vous devez ce pasteur qui est au milieu de vous pour instruire vos enfants, former leurs cœurs à la crainte de Dieu, rappeler aux parents les grands devoirs qu'il est bon de méditer à tout âge, administrer les sacrements, présider au culte.

Comptez, si vous le pouvez, tous les bienfaits dont vous lui êtes redevables ; c'est l'Eglise qui en est la source. Point de curé sans évêque, point d'évêque sans pape. Ainsi, vous le voyez, l'Eglise a été fondée par J.-C. comme moyen indispensable de répandre et de perpétuer la religion : elle en est l'organe.

3. — *Comment J.-C. a-t-il fondé l'Eglise?*

D'une manière qui fait éclater à tous les yeux qu'elle est une œuvre divine.

Notre divin Sauveur choisit douze hommes pêcheurs, ignorants, grossiers ; il les instruit, les rend témoins de ses miracles ; et, ayant mis à leur tête St Pierre, il les envoie dans tout l'univers prêcher sa doctrine, administrer les sacrements, consacrer et établir des prêtres et des évêques en leur disant : *Euntes ergo, docete ommes gentes, baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti... Ecce vobiscum sum usque ad consummationem sæculi. — quicumque crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit.* Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du St-Esprit. — Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Quiconque croira et sera baptisé, sera sauvé.

Dix jours à peine après l'ascension de leur divin maître, les apôtres, ces hommes jusques-là ignorants, grossiers, faibles, sont remplis de l'Esprit-Saint et transformés en d'autres hommes. Ils se mettent à prêcher à Jérusalem, confirmant leurs prédications par des prodiges,et une foule d'hommes de tout âge, de tout sexe, de toute condition les croient et voilà l'Eglise fondée.

Bientôt, pour accomplir l'ordre de leur divin Maître, ils se dispersent dans toutes les nations qui sont sous le ciel; ils prêchent partout la doctrine de J.-C., établissent des prêtres et au-dessus d'eux des évêques soumis au pontife de Rome et scellent leurs prédications de leur sang.

C'est ainsi que nos ancêtres ont été amenés à la vraie religion, par les apôtres ou par des missionnaires, envoyés par les apôtres. C'est ainsi que l'Eglise a été fondée.

Et remarquez le côté miraculeux de la fondation de l'Eglise : douze hommes seulement, ignorants, faibles,prêchent l'humilité, la pureté, la charité, la douceur à une société livrée à l'orgueil, à l'impureté, à l'égoïsme, à la cruauté, et arrachent le monde à tous ses vices pour le vouer à la pratique de toutes ces vertus. Quelle révolution prodigieuse !

Comment l'expliquer, sans le secours de Dieu? Que diriez-vous, si un berger ignorant arrivait à construire une église belle comme la vôtre ? Vous diriez qu'il y a là quelque chose d'extraordinaire. Comment donc qualifier cette transformation de l'humanité par douze apôtres, armés seulement d'une croix de bois ? A qui comparer les apôtres sans puissance, sans science, sans éloquence, ne respirant que douceur, charité, humilité et pureté au milieu d'un monde livré à l'orgueil, à la luxure et à la cruauté? N'étaient-ce pas comme des agneaux au milieu des loups, selon la parole de J.-C. Voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups? Et cependant ces agneaux, non-seulement ont résisté aux loups, mais de plus les ont transformés et changés en agneaux !... » C'est là le plus grand des miracles, qui ne s'explique qu'en disant : Le doigt de Dieu est là. En effet, comme dit St Augustin, ou les apôtres ont converti le monde avec des miracles et alors il est évident que Dieu était avec eux et que la religion est divine, ou ils l'ont converti sans miracle et dans ce cas, cette conversion est le plus grand des miracles. Voilà comment J.-C. a fondé l'Eglise et vous en voyez le côté miraculeux dans sa fondation.

4. — L'Église a-t-elle le droit de nous enseigner?

Oui, et c'est J.-C. qui le lui a donné : Allez, enseigez toutes les nations, a-t-il dit à ses apôtres ; voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles, pour vous préserver de l'erreur.

Ainsi c'est l'Eglise qui est dépositaire des vérités du salut, qui a mission pour les enseigner et grâce pour les faire goûter.

De ce que l'Eglise vous enseigne au nom de Dieu, il s'ensuit qu'elle est infaillible : Je suis avec vous, dit J.-C. aux apôtres, jusqu'à la consommation des siècles.

Ecce vobiscum sum usque ad consummationem sœculi.

Voyez quelle est notre sécurité ! Ce que Monsieur le curé vous prêche, il vous le prêche au nom de Monseigneur l'Evêque, au nom du Souverain Pontife; c'est ce que prêchent tous les prêtres, tous les évêques dans le monde catholique tout entier, c'est-à-dire dans tout l'univers ; car les catholiques, au nombre de plus de 200,000,000, sont partout; c'est ce qui a été enseigné et cru dans l'Eglise depuis sa fondation, c'est-à-dire depuis les apôtres et c'est la vérité, à cause des promesses de J. C.

5. — *Qu'est-ce donc que l'infaillibilité du Pape?*

C'est un don qu'il a reçu au jour de son élection, une prérogative en vertu de laquelle il ne peut ni se tromper ni nous tromper, quand il nous propose quelque chose à croire ou à faire pour notre salut. Ce n'est que cela.

Donc, quand on dit que le Pape est infaillible, cela ne veut pas dire qu'il est impeccable, c'est-à-dire qu'il ne peut pas pécher. Sans doute que l'on ne choisit, pour mettre sur la chaire de St Pierre, que des hommes d'une vertu éprouvée; mais enfin le Pape est un homme comme nous et par conséquent il peut pécher.

Cela ne veut pas dire non plus qu'il sait tout. Bien entendu que l'on choisit également pour mettre à la tête de l'Eglise un homme d'une haute science; mais enfin le Souverain Pontife pourrait se tromper sur les sciences, sur l'astronomie, sur les mathématiques, sur l'histoire ou le commerce. Il n'y a que sur la religion que Dieu l'assiste et le préserve de toute erreur et encore dans le cas seulement où il définit une vérité à croire.

C'est J.-C. qui a promis ce don au chef de l'Eglise. *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam et portæ inferi non*

prœvalebunt adversus eam. Les portes de l'enfer prévaudraient contre l'Eglise, si elles pouvaient entraîner son chef dans l'erreur. — Pierre, disait une autrefois le divin Maître, Satan a demandé à te cribler comme on crible le froment; mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point. Et toi, quand tu seras converti, confirme tes frères. La foi de Pierre, du Souverain Pontife ne peut donc défaillir, puisque J.-C., celui qui est toujours exaucé de son divin Père, a prié pour lui.

Cette infaillibilité est nécessaire, sans quoi quand saurions-nous que nous ne sommes pas trompés? Elle est donc toute en notre faveur.

Du reste, voyez la société civile s'arroger en quelque sorte l'infaillibilité. Il y a en France un tribunal suprême, appelé Cour de Cassation : on y juge en dernier ressort et au besoin on y casse les arrêts des tribunaux inférieurs et il faut s'en rapporter à ses décisions, car enfin il faut bien que les procès aient un terme; or, ce tribunal peut se tromper, puisque les membres qui le composent, sont hommes comme nous, par conséquent sujets à l'erreur. Hé bien! il y a également dans l'Eglise un tribunal suprême qui juge en dernier ressort; c'est celui du Souverain Pontife et J.-C. pour notre sécurité, le préserve de toute erreur.

6. — *La science ne suffit-elle pas maintenant ? Qu'a t-on besoin de l'enseignement de l'Eglise?*

La science ne suffit pas, même la vraie, laquelle, loin d'exclure la religion, y conduit, selon ce mot de Bâcon : Peu de science éloigne de la religion ; mais beaucoup y ramène.

La science et la foi ne sont-elles pas également la vérité et la vérité peut-elle être opposée à elle-même ? La science ou la raison développée, car c'est la même chose, ne dit-elle pas qu'il y a un Dieu lequel est le souverain maître de toute chose, que J.-C. est Dieu, que la religion catholique est divine, que par conséquent il la faut absolument, et que nous sommes tenus de l'observer?

Est-ce que l'Eglise n'est pas la première à favoriser la science, ainsi que l'histoire le constate? Et les plus grands savants, dans tous les siècles, ne lui ont-ils pas appartenu ou du moins rendu hommage ?

Mais, si on prend la science dans le sens du vulgaire, c'est-à-dire dans ses applications, en tant qu'on l'utilise, elle ne suffit pas. En effet, il n'y a pas que le corps, il y a aussi l'âme qui est immortelle et par conséquent il y a les intérêts de l'éternité qui doivent même l'emporter sur ceux du temps.

L'homme ne vit pas seulement de pain, de chemin de fer ou de télégraphe, pas même d'orthographe ou de mathématiques. Après, il faut mourir et par conséquent rendre compte de ses œuvres.

Je suppose que votre enfant sache lire, écrire, chiffrer et qu'il n'ait pas la crainte de Dieu, à quoi lui servira la science ? Voulez-vous le savoir ? Nous n'hésitons pas à le dire, elle lui servira à devenir plus vicieux et à faire plus de mal ; elle sera dans ses mains comme une arme dans celles d'un forcené : il y a bien à craindre qu'elle ne lui soit funeste.

A quoi sert la science à ces furieux qui font en ce moment trembler la société, qu'ils s'appellent Ravachol, Vaillant ou Henry ? Ne vaudrait-il pas mieux qu'ils n'eussent jamais su ni A ni B.

C'est ce que vous dites vous-mêmes de certains hommes, qu'il vaudrait bien mieux pour eux qu'ils ne sussent rien, qu'ils feraient moins de mal !... Voyez par exemple, quand une jeune fille, un jeune homme instruits viennent à s'oublier et, pour employer une expression bien connue, tournent mal : Pourtant, dit-on, ce n'est pas l'instruction qui leur a manqué ! Et on ajoute avec raison : A quoi donc leur sert l'instruction, la science qu'ils ont acquise ? Il aurait mieux valu pour eux conduire

la charrue, mener paître les troupeaux, plutôt que de demeurer si longtemps sur les bancs, pour aboutir à cela !

Donc la science ne suffit pas : il faut de plus la crainte de Dieu, la religion et par conséquent l'Eglise, et nous affirmons qu'à cause des passions mauvaises qui fermentent au fond du cœur de l'homme, plus l'instruction se répand et s'accroî et plus il faut également que la religion ait d'empire sur les cœurs : ce qui réfute cette parole inepte que maintenant, parce que l'instruction monte, la religion peut baisser et n'est plus si nécessaire.

7. —*L'Eglise a-t-elle le droit de nous commander ?*

Oui, aussi bien que celui de nous enseigner et elle le tient particulièrement de J.-C.— Tout ce que vous aurez lié sur la terre, sera lié dans le ciel, disait-il à ses apôtres ; et tout ce que vous aurez délié sur la terre, sera délié dans le ciel. — Qui vous écoute, m'écoute et qui vous méprise, me méprise. — Si quelqu'un n'obéit pas à l'Eglise, qu'il soit regardé comme un païen et un publicain.

Ainsi l'Eglise nous commande au nom de J.-C. Par conséquent désobéir à l'Eglise, c'est désobéir à J.-C.

Ne disons donc pas : Ce n'est pas un commandement de Dieu ; ce n'est qu'un commandement de l'Eglise. Il n'y a pas de différence : l'Eglise nous commande au nom de J.-C. et pour notre salut. Aussi ses commandements se rapportent à ceux de Dieu ; celui de l'assistance à la messe, au précepte divin de la sanctification du dimanche ; celui de la communion pascale, au précepte divin de la communion et ainsi des autres.

Enfin l'Eglise est une société et comment une société peut-elle vivre sans lois ? Voyez la société civile : elle a ses lois que nous observons, quand même elles nous coûtent. Les impôts par exemple, combien ne sont-ils pas onéreux ; cependant nous les payons, parce que c'est la loi. C'est ainsi qu'il faut observer les lois de l'Eglise.

On met toujours en avant la loi de l'Etat : on dit : c'est la loi. — C'est très bien ; mais à plus forte raison faut-il respecter et observer la loi de Dieu et celle de l'Eglise.

8. — *Expliquez donc ce phénomène, pourquoi l'Eglise catholique est persécutée et elle seule ?*

Parce qu'elle combat les mauvaises passions et que les autres les laissent en paix ; parce qu'elle

sauve les âmes et que les autres religions les perdent, parce que le démon qui est notre ennemi, souffle la persécution contre elle ; en un mot parce que l'Eglise catholique seule est la vraie religion et que les autres sociétés religieuses ne méritent pas tant d'honneur.

L'Eglise est persécutée pour les mêmes motifs pour lesquels nos premiers parents furent tentés au paradis terrestre et que nous le sommes, chacun en particulier. D'un côté, ici-bas nous sommes libres et dans un état d'épreuve. Dieu, tout en nous assistant de sa grâce, laisse un certain pouvoir sur nous au démon qui s'acharne à notre perte et ceux qui cèdent au démon, s'efforcent de perdre leurs frères en faisant son œuvre et de tuer leurs âmes comme Caïn tua son frère Abel, et ainsi tous les persécuteurs de l'Eglise, tous les ennemis de la religion sont inspirés par Satan, sont ses organes.

Enfin, l'Eglise reproduit dans sa marche à travers les siècles, la vie de J.-C., son divin fondateur, et sauve les âmes et les sociétés comme lui au milieu des persécutions. Aussi J.-C. a prédit ces persécutions et il disait à ses apôtres: Ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ; mais ne craignez rien, je serai avec vous, moi qui ai vaincu le monde. Et ainsi l'Eglise s'en va recueil-

lant ses élus à travers les persécutions jusqu'au dernier jour, comme un vaisseau assuré de ne pas faire naufrage, mais balloté jusqu'au port.

Voilà pourquoi l'Eglise est persécutée et elle seule. Vous le voyez, c'est un grand honneur et une marque de divinité et de sainteté pour elle.

9. — *Ne dit-on pas que l'Eglise a fait son temps et qu'elle va périr ?*

On dit beaucoup de choses qui ne sont pas toujours vraies et il y en a qui prennent souvent leurs désirs pour des réalités. Hé bien ! ces désirs des ennemis de l'Eglise ne se réaliseront point. Les œuvres de Dieu sont impérissables ; ce sont celles des hommes qui sont caduques. Voyez le soleil ; il est bien vieux et cependant il est toujours jeune. L'Eglise est l'œuvre de Dieu, de J.-C. qui est Dieu, impérissable par conséquent. J.-C. ne lui a-t-il pas fait les promesses de l'immortalité ? Voici, a-t-il dit à ses apôtres, que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Le ciel et la terre passeront, mais les paroles de J.-C. ne passeront point.

L'Eglise n'a pas fait son temps et ne passera pas, parce que sa mission n'est pas encore finie. Toutes

les nations lui ont été données en héritage et elle doit les sauver toutes : Allez, enseignez toutes les nations, lui a dit J.-C. en la personne des apôtres. Or, il y a encore des nations entières qui n'ont pas reçu le bienfait de la foi : le centre de l'Afrique, l'Asie, l'Océanie.

L'Eglise n'a pas fait son temps et ne périra pas. Bonne autrefois, elle l'est encore et le sera toujours. Les hommes auront toujours besoin de la vérité et l'Eglise seule peut la donner. En dehors d'elle, il peut y avoir des parcelles de vérité ; mais la vérité complète, jamais. Les hommes auront toujours des passions à réprimer et il n'y a que l'Eglise qui puisse leur en fournir les moyens. En dehors de l'Eglise, il peut y avoir certaines vertus, mais qui demeureront toujours tronquées, incomplètes : l'Eglise seule forme et peut montrer des Saints, ces vrais héros de l'humanité.

L'Eglise ne périra pas ! semblable au chêne de la montagne que l'orage, loin de renverser, ne fait qu'enraciner et fortifier de plus en plus, l'Eglise résiste aux plus violentes secousses et reparaît, après chaque nouvelle persécution, plus vigoureuse et plus florissante que jamais. C'est une enclume, comme on l'a dit, qui use tous les marteaux qui frappent sur elle ; c'est un roc immobile au milieu

des vagues qui viennent se briser contre lui. *Tu es Petrus et super hanc petram œdificabo Ecclesiam meam.*

Les vieillards parmi vous se rappellent encore la grande révolution. Quel temps épouvantable! Les églises furent fermées; les prêtres, traqués de toute part, exilés, emprisonnés, guillotinés ou envoyés en exil. La Ste Messe se célébrait dans les souterrains, au milieu de la nuit, comme au temps des martyrs. On crut alors que la religion allait périr et, quelques années après, les églises étaient rouvertes et la religion remportait un de ses plus beaux triomphes.

Peu d'années après, Napoléon Ier, aveuglé par la prospérité, attaque le Souverain Pontife et le jette dans les fers. « Pense-t-il, ce vieillard, disait-il dédaigneusement du Pape, faire tomber, avec ses excommunications les armes des mains de mes soldats? Et un an après, les armes tombaient littéralement des mains glacées de ses soldats, sur les bords de la Bérézina, en Russie.

Non, mes Fr., l'Eglise ne périra pas, ne craignez rien; elle en a bien vu d'autres et il serait beau le livre que l'on pourrait faire pour raconter toutes les persécutions qu'elle a essuyées et dont elle a triomphé depuis dix-huit cents ans.

Toutefois, Dieu n'a pas promis de conserver indéfiniment la vraie foi dans tel ou tel pays. Le don de la foi est au-dessus de nos mérites ; c'est donc une pure miséricorde de Dieu que la France soit catholique, plutôt que protestante ou païenne et il faut faire un bon usage de ce don, de peur que Dieu ne nous le retire. Ecoutez la menace qu'il en fait dans l'Apocalypse : *Movebo candelabrum tuum de loco suo;* et ces autres plaintes de N.-Dame de la Salette : Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse pour vous autres qui n'en faites pas cas.

10. — *Pourquoi Dieu retarde-t-il donc le triomphe de l'Eglise ?*

Il faut répondre d'abord par ces mots de St Paul : *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei : quam incomprehensibilia sum judicia ejus et investigabiles viæ ejus. Quis enim cognovit sensum Dominis aut quis consiliarius ejus fuit.* Les voies de Dieu sont mystérieuses ; qui connait les pensées de Dieu et qui est entré dans ses conseils ?

Cependant on peut après cela hasarder d'autres réponses. Dieu retarde le triomphe de l'Eglise,

comme il permet qu'elle essuie des épreuves, peut-être pour nous faire apprécier davantage le don de la foi. De même qu'on n'apprécie un bien naturel, la fortune, la santé, la réputation que lorsqu'on l'a perdu ou qu'on est exposé à le perdre ; ainsi en est-il du bien suprême qui est la religion, et Dieu veut par là que nous nous pénétrions davantage de l'excellence de ce don et que nous fassions des sacrifices de plus en plus grands pour le conserver ou pour le recouvrer.

Dieu veut peut-être encore par là réveiller notre ferveur, en nous donnant l'occasion de pratiquer toutes les vertus : la foi en sa providence, la confiance en ses promesses, la charité, poussée même jusqu'à l'héroïsme envers le prochain par la prière et l'expiation en faveur des persécuteurs, le dévouement aux bonnes œuvres, la sainte énergie à se déclarer pour le bon parti et à glorifier Dieu.

Quand un poste est vivement attaqué, le devoir des soldats qui le défendent, est de redoubler de courage et ainsi ils méritent des récompenses plus grandes et s'acquièrent une gloire à part.

Dieu veut aussi certainement que nous nous serrions plus fortement près de nos chefs, parce que là seulement est la condition de notre salut, dans l'union et la discipline. Voyez une armée : ce

qui la rend invincible, c'est l'obéissance à ses chefs.

Ainsi ce que Dieu désire de nous dans les épreuves actuelles de l'Eglise, c'est surtout que nous redoublions de ferveur dans nos prières. Voyez celles de saint Etienne: elles convertirent le grand persécuteur Paul dont elles firent St Paul, le grand apôtre. Voyez encore ce qui arriva lors de l'emprisonnement de St Pierre : les fidèles de Jérusalem se mirent en prière et un ange vint du ciel faire tomber ses chaînes, lui ouvrir les portes du cachot et le délivrer d'une mort certaine.

De nos jours, du reste, n'avons-nous pas des exemples de la puissance de la prière ? Qu'est-ce qui a converti Léo Taxil, ce romancier infâme qui faisait tant de mal ? Les prières d'une humble parente.

Voilà ce que Dieu attend de nous, que nous levions les mains vers le ciel comme Moïse pour lui demander le triomphe du peuple de Dieu sur les Amalécites, que nous expions les péchés du monde par la pénitence, à l'exemple de J.-C. qui nous a rachetés par sa mort sur la croix et enfin que nous nous livrions au zèle et que nous payions de notre personne.

Du reste, faisons tout cela avec confiance; car

c'est Dieu qui tient les rênes, qui modère l'épreuve et qui finalement donne la victoire aux siens.

11. — *Quels sont nos devoirs envers l'Eglise.*

Nous lui devons le respect, l'amour, la soumission et le dévouement.

1° Le respect. L'Eglise est l'œuvre de Dieu par excellence. Il est mort pour elle ; il l'a enrichie de son sang, de ses mérites, de ses sacrements, de sa personne divine dans l'Eucharistie. Par conséquent, quel respect n'exige-t-il pas que nous lui portions? *Qui vos audit, me audit ; qui vos spernit, me spernit,* disait-il à ses apôtres. Il faut donc respecter l'Eglise et tout ce qui tient à l'Eglise et surtout le Pape, les évêques et les prêtres:

Quand on veut détruire la religion, disait le saint curé d'Ars, on commence par attaquer le prêtre. Il n'y a que les impies qui calomnient le prêtre et c'est Satan qui les inspire de sa haine. Ce que veulent les journaux en calomniant les curés, c'est de vous éloigner d'eux, ils sont persuadés que par là ils arriveront à la destruction de la religion, ce qu'ils ont en vue.

Respectons les prêtres. Vous connaissez le mot de Thiers : Qui mange du Pape, en crève. Il en est

de même des évêques et des curés. Que d'histoires on pourrait citer à l'appui de cette assertion!

2° L'amour. Comment ne pas aimer l'Eglise? Voyez donc tout ce que nous lui devons! Quand notre raison s'est ouverte, qui nous a appris le catéchisme par lequel nous connaissons tout ce qu'il nous importe de savoir? L'Eglise. A qui devons-nous le plus beau jour de notre vie, celui de notre première communion? A l'Eglise.

C'est l'Eglise qui bénit l'union de l'homme et de la femme, qui nous relève dans nos défaillances, qui nous procure les plus solides consolations à l'heure de l'épreuve, qui ferme nos cicatrices sur notre couche funèbre et embaume notre agonie. C'est l'Eglise encore qui, lorsque tout le monde nous abandonne et nous oublie, prend soin de notre dépouille mortelle et nous accompagne de sa sollicitude et de ses prières jusque dans l'éternité; car les protestants par exemple ne prient point pour les morts.

Voilà pour l'individu. Que serait-ce, si nous parlions des bienfaits de l'Eglise envers la famille et la société? Nous toucherions du doigt cette vérité, que l'Eglise est une mère, que nous devons l'aimer d'un amour qui ressemble à celui dont nous sommes pénétrés envers les auteurs de nos

jours, que même cet amour doit l'emporter sur celui qui nous anime à l'égard de nos parents, la vie de la grâce que nous devons à l'Eglise, étant sans comparaison plus excellente que la vie de la nature dont nous sommes redevables à notre père et à notre mère.

Amour de l'Eglise : plus les saints avancent dans les voies de la perfection, plus ils aiment l'Eglise ; et par contre, plus on s'achemine à grands pas du côté de l'enfer, plus on hait l'Eglise et plus on s'acharne contre elle.

3° La soumission. Que si nous aimons véritablement l'Eglise, nous devons lui prouver notre amour, surtout par notre soumission à tout ce qu'elle nous ordonne ; car, comme dit St Grégoire, *probatio dilectionis, exhibitio est operis*. L'affection se prouve par des actes. Croyons donc ce que croit l'Eglise, faisons ce qu'elle commande. Nous, fidèles qui composons l'Eglise enseignée, écoutons l'Eglise enseignante, composée du Pape et des évêques. Hors de l'Eglise, point de salut. Pour aller au ciel, il faut appartenir, au moins à l'âme de l'Eglise, sinon à son corps. En dehors de l'Eglise, il y a des vérités, mais incomplètes ; il y a des vertus, mais imparfaites, rares et qui ne peuvent pas nous conduire au ciel.

Ayons toujours notre esprit tourné du côté de Rome, pour en recevoir la direction et la lumière. Là est le salut.

Notre Dame de la Salette nous y invite. Avant de remonter au ciel, elle est restée un moment immobile, dans les airs, pleurant toujours et tournée vers le sud-est, c'est-à-dire vers Rome.

4° Le dévouement. Nous avons vu que l'Eglise est une mère et qu'il faut l'aimer comme un enfant aime la plus tendre des mères.

Cet amour doit aller jusqu'au dévouement. Voyez, comme J.-C. s'est dévoué à l'Eglise. C'est pour elle qu'il a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang. C'est ainsi que nous devons travailler, souffrir et mourir, s'il le faut, pour l'Eglise.

Si nous le pouvons, secourons le S. Père dans sa détresse. Voilà l'œuvre des œuvres. Si J.-C. déclare qu'il ne laissera pas sans récompense un verre d'eau froide donné aux pauvres en son nom, à plus forte raison récompensera-t-il ce qu'on fait pour son vicaire.

Du moins prions pour le Souverain Pontife et pour l'Eglise.

Pieux parents, parlez souvent à vos enfants de ce qui intéresse l'Eglise; faites-la leur aimer. Ste Chantal perdit sa mère très jeune. Son père, ma-

gistrat de Dijon, resté seul pour faire l'éducation de sa fille, lui lisait souvent l'histoire de l'Eglise et ce fut sur les genoux de son père que cette sainte enfant conçut pour l'Eglise cet amour qu'elle porta si loin depuis. Un jour un hérétique causait avec son père. Elle n'avait que quatre ans et déjà cependant elle était initiée aux mystères de notre sainte religion. Cet hérétique donc, pour se débarrasser des réflexions importunes de la petite Jeanne, lui donna des bonbons. Savez-vous ce que fit la petite Jeanne? Elle les prit ; au lieu de les manger, elle les jeta vivement au feu en disant : « Ainsi, Monsieur, iront brûler en enfer tous ceux qui ne se soumettent pas au Pape. »

Mais finissons : Voici une histoire qui vous montrera ce que c'est que l'Eglise et ce que nous lui devons.

Un missionnaire catholique fut envoyé par ses supérieurs dans la Laponie norvégienne, contrée protestante, pour l'évangéliser. Un ministre protestant l'apprend et veut à tout prix entraver son apostolat. Dans ce but, il part : il lui fallait trois jours pour le rejoindre. Le soir du premier jour, il va loger dans un hôtel, se met au lit et voici ce qu'il voit en songe, une foule de navires de diffé-

rentes grandeurs, chargés et voguant en tout sens. Au milieu il en distingue un plus grand, plus beau que tous les autres, avec un magnifique et nombreux équipage : tout y est dans un ordre parfait. Soudain survient un coup de vent et toutes les barques sont englouties dans les flots, excepté celle du milieu qui se distinguait des autres par sa grandeur, sa solidité, sa belle ordonnance. Le ministre poursuit sa marche, sans faire attention à ce songe. Arrivé auprès du missionnaire catholique, il se met à attaquer sa prédication. Bientôt il fait tomber la discussion sur les prières du bréviaire et en lui répondant, le missionnaire ouvre le sien. Son but était de montrer au ministre protestant que les prières qui s'y trouvent, sont toutes bonnes et ne renferment rien de mal. Providentiellement à cet endroit se trouve une image représentant précisément l'Eglise sous la figure d'une barque. Le ministre protestant y reconnaît aussitôt le navire qui l'avait frappé dans son rêve. La grâce éclaire en ce moment son esprit ; il comprend que l'Eglise catholique est cette barque qui seule aboutit au port du salut ; il renonce au protestantisme et fait son abjuration.

Aimons l'Eglise : elle est le salut des individus et des sociétés : nous lui devons tout.

VI.

Devoirs des hommes envers Dieu.

Deum time et mandata ejus observa : hoc est enim omnis homo. Eccl. 12, 13.

Vous venez d'entendre Dieu nous assurer que le tout de l'homme, c'est de le craindre et d'observer ses commandements et que c'est là ce qui fait sa gloire et sa félicité.

Partant de ce divin enseignement, nous avons l'intention ce soir de vous parler de vos principaux devoirs. Vous voilà maintenant instruits de la divinité de la religion et de l'obligation où nous sommes tous de la pratiquer et vous vous demandez sans doute : Qu'est-ce donc qu'il faut faire pour contenter Dieu, mon créateur, mon sauveur, et mon Père, pour assurer mon salut et bien pratiquer la religion en un mot? Nous allons répondre à cette question en vous parlant de vos devoirs. Nous les réduirons à trois: envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes.

1. — *Quel est notre premier devoir envers Dieu ?*

C'est de croire en lui. La foi est le premier acte de la religion et du chrétien. Sans elle, vous le

savez, impossible de plaire à Dieu et d'aller au ciel.

De nos jours, elle est bien exposée et pour la conserver, il faut par dessus tout éviter la lecture des journaux impies et des conversations qui s'en inspirent.

Jusqu'à présent, on lisait peu les journaux : ils étaient moins mauvais, surtout moins répandus, parcequ'on s'occupait moins de politique et que les bons étaient extrêmement rares.

Mais maintenant où tout le monde veut savoir comment vont les affaires, où les ennemis de la religion s'acharnent de plus en plus contre elle, il faut absolument veiller sur ses lectures, vu surtout que les bons journaux sont de plus en plus nombreux, peu chers et à la portée de tout le monde.

On ne peut pas lire tous les journaux. Il en est des journaux comme des conversations ; les bons font beaucoup de bien ; les mauvais, beaucoup de mal. C'est St Paul qui le dit : *Corrumpunt mores bonos colloquia mala.*

Et même les journaux impies font encore plus de mal que les mauvaises conversations. Une conversation ne dure qu'un instant ; on l'oublie bien vite, parceque les impressions s'effacent : au lieu

qu'une lecture est toujours là ; on peut l'approfondir, y revenir sans cesse.

On ne peut pas dire qu'on n'y prend que ce que l'on veut. Vous avalez du poison. Quand même vous ne voulez pas vous faire du mal, vous vous en faites. Vous respirez un air empesté, votre santé s'en ressent. On a beau dire qu'on ne prend que ce que l'on veut dans les journaux, la vérité est qu'on prend ce qu'il y a, le mépris de tout ce qui touche à la religion.

Aussi, voyez ces grands lecteurs de journaux impies. En général, ce sont ceux qui résistent à la grâce au temps de Pâques ou de mission ; vous ne les voyez point à l'Eglise : ils ont perdu toute religion. Comment expliquer cela ? C'est qu'on finit par penser comme son journal.

2. — *Quel est notre deuxième devoir envers Dieu ?*

C'est de le prier. Le grand devoir de la prière ressort de notre qualité de créatures et d'enfants de Dieu.

Dieu est notre créateur ; nous devons donc l'adorer, c'est-à-dire le reconnaître pour notre Souverain Maître, le remercier de ses bienfaits, lui

demander pardon de nos péchés et solliciter de sa libéralité infinie les grâces dont nous avons besoin.

Nous avons à remplir envers Dieu les mêmes devoirs qu'on doit remplir envers son Père. Il est dans l'ordre qu'un enfant salue son Père, pour lui exprimer son respect, sa soumission, son amour; qu'il le remercie puisqu'il tient tout de lui après Dieu, qu'il lui demande pardon de ses désobéissances et qu'il lui expose ses besoins. Que penser d'un enfant qui ne demanderait rien à son père, sous prétexte que son père sait ce qu'il lui faut? Voilà Dieu : il sait ce qu'il nous faut et cependant il veut que nous le prions. Car Dieu est notre père et nous sommes tenus envers lui à tous ces devoirs d'un fils envers son père; et, de même qu'un enfant qui prétendrait n'avoir aucun devoir à remplir envers son père, ne serait pas un bon fils; de même non plus un chrétien qui refuserait d'adorer Dieu, de le remercier, de lui demander pardon, de lui exposer ses besoins, ne serait pas un chrétien.

C'est pour cela que J.-C. dit: *Oportet semper orare*; il faut toujours prier, parce que sans Dieu nous ne pouvons rien faire, *quia sine me nihil potestis facere*, aucun bien, aucune œuvre, pas même avoir une bonne pensée. Nous sommes donc

comme un soldat sans armes, comme un enfant qui vient de naître, sans force, sans ressource.

L'expérience vient confirmer cette vérité. Quelqu'un qui ne prie pas, du moins habituellement, qui demeure un temps considérable sans faire aucune prière, a sa conscience en friche, toute couverte des ronces et des épines des mauvaises passions. Quelqu'un qui a délaissé tout-à-fait la prière, ordinairement ne va plus à la messe, ne fait plus ses Pâques, n'évite ni le blasphème, ni les paroles contre la religion ou la pudeur : en un mot, il ne se respecte pas du tout.

Tout se tient dans la religion, ne l'oublions pas. Si on se néglige sur un point, on se négligera sur les autres. Si on est fidèle à Dieu sur un point, on lui demeurera plus facilement fidèle sur tous les autres.

Oh ! comme le sentiment religieux et le besoin de prier se fait sentir chez tous les hommes ! Vous connaissez ce trait arrivé à un officier français en Algérie. Il voyageait depuis trois mois avec un arabe. A la fin, savez-vous le compliment que lui fait ce musulman ? « C'est bien avec raison que nous vous appelons chiens de chrétiens, vous autres Français ? — Comment donc, lui demanda l'officier ?— Voilà trois mois que je suis avec toi et jamais je ne t'ai vu prier !

3. — *Quand faut-il prier ?*

Le matin et le soir d'abord. Il faut bien faire votre prière soir et matin, dit N. Dame de la Salette aux bergers.

Le soir on fait encore sa prière ; mais le matin on la néglige facilement, sous prétexte que le travail presse, qu'on n'a pas le temps. — Or, il y a du temps pour tout. Quand même on aura employé deux ou trois minutes le matin à remercier Dieu, et à lui recommander la journée qui commence, le soir venu on aura fait tout autant de travail ; ce travail aura moins coûté ; car la pensée qu'on est bien avec Dieu et qu'on agit pour lui, décuple les forces ; ce travail sera sûrement béni de Dieu et cette bénédiction n'est-ce rien ? *Ego plantavi*, dit St Paul, *Apollo rigavit, Deus autem incrementum dedit.* « J'ai planté, Apollon a arrosé; mais c'est Dieu qui a donné l'accroissement. N'est-il pas encore écrit que c'est en vain qu'on se donne mille soins pour bâtir une maison, si Dieu ne la construit lui-même ? Soignez donc votre prière du matin.

Du reste, rien de mieux que de prier en chemin, en se rendant à son travail ou en en revenant. Il y a même des hommes, et nous sommes sûrs qu'il

s'en trouve et un grand nombre dans cet auditoire, qui ne commencent jamais un travail important sans faire le signe de la croix, pieux usage qui était autrefois général dans nos campagnes et que nous ne saurions trop louer. Heureuses les familles où règne cette piété ; heureux les enfants à qui les parents transmettent ces saintes pratiques.

Quant à la prière du soir, nous voudrions la recommander spécialement. Il convient de remercier Dieu de la journée, de lui demander pardon des fautes qu'on y a commises et de lui recommander le repos de la nuit. Combien en effet qui vont prendre leur repos bien portants et qui se réveillent dans l'éternité ! La prière du soir nous rappelle cette grande pensée de la mort et nous y prépare.

Et même, faites la prière ensemble, en famille, autant que possible. Oh ! la sainte habitude ! Qu'elle est salutaire à tout le monde : aux parents qui donnent par là le bon exemple à leurs enfants et dont l'autorité est respectée, aux enfants qui ne sont pas exposés à manquer leurs prières et qui, voyant leurs parents agenouillés à côté d'eux aux pieds du même Dieu, apprennent par là à le craindre, à se confier à lui, à l'aimer, à lui obéir.

Comme personne alors n'est oublié, ni les chers morts qui ont tant besoin de nos suffrages, ni les absents, ni le jeune homme en particulier que le service militaire retient loin du toit paternel et de tout ce qu'il aime et dont la vie est peut-être exposée dans les hasards des combats, et la vertu, au sein de nos cités, dans les camps.

Que de grâces spéciales elle attire sur la famille entière ! Vous savez la promesse que Jésus nous a faite d'être au milieu de nous chaque fois que nous serons assemblés en son nom, quand même nous ne serions que deux ou trois. Il n'y a donc rien, mes Fr., que nous vous conseillions davantage. Nous avons exercé le saint ministère dans beaucoup de pays, eh ! bien, nous l'affirmons, voilà une des marques distinctives des familles chrétiennes.

St Isidore laboureur commençait toujours sa journée par la prière et, quand le travail était fini, il se retirait à l'écart, sous quelque arbre pour élever son âme vers le créateur, pour s'exciter à l'aimer par la considération de ses œuvres. Il priait jusque dans l'étable, en soignant ses bestiaux et souvent Notre Seigneur l'honorait là de sa divine présence.

Enfin, il faut encore prier quand on est tenté.

Alors, en effet, on a besoin d'une grâce spéciale que Dieu n'accorde qu'à la prière.

Les saints ne manquent pas de recourir à Dieu dans ces moments critiques et voilà le secret de leur force contre le démon.

De plus, quand on prie, on songe aux conséquences de la tentation. C'est le ciel ou l'enfer, si la tentation est grave, suivant qu'on y consent ou qu'on la repousse. Oh ! combien cette pensée est capable de remplir d'énergie pour repousser la tentation !

4. — *Quelles prières faut-il faire?*

Quand on fait la prière en famille, en temps ordinaire, c'est-à-dire quand on n'est pas pressé, le meilleur est de faire la prière du catéchisme.

Si on est fatigué, pressé par le travail, il faut dire au moins « le Notre Père » et le « Je vous salue Marie,» selon la recommandation formelle de N. Dame de la Salette. Ajoutez-y le « Je crois en Dieu » aussi souvent que possible.

Après cela, les meilleures prières sont le « Je confesse à Dieu...», les commandements de Dieu et de l'Eglise, les actes du chrétien. Envers Marie, il y a les litanies, une dizaine au moins de chapelet ou le chapelet tout entier, au moins le « Souvenez-

vous ». Court, mais bon, voilà la devise que nous vous proposons.

5. — *Quel est notre troisième devoir envers Dieu ?*

Après celui de la prière, vient le respect de son saint nom. Or, il y a un péché qui y est entièrement opposé, c'est le blasphème. Vous savez que c'est une parole injurieuse à Dieu, à la très Sainte Vierge ou aux saints. On blasphème, lorsqu'on accuse la Providence, par exemple, lorsqu'on dit que Dieu n'est pas juste, qu'il n'est pas bon, qu'il nous traite plus mal que nous ne le méritons, ou bien lorsqu'on prononce en colère le saint nom de Dieu.

Les journaux qui attaquent la religion et déversent le ridicule sur tout ce qu'il y a de plus saint au monde, blasphèment.

6.— *Voudriez-vous nous faire comprendre la gravité du blasphème ?*

St Chrysostôme dit qu'il n'y a rien de pire et St Jerôme, qu'il n'y a rien de plus horrible et qu'il est entre les autres péchés ce qu'est le plomb parmi les métaux, c'est-à-dire le plus grave et le plus énorme. Nous allons le comprendre.

D'abord, il déshonore Dieu.

Savez-vous à quoi Dieu tient le plus? à son honneur, à sa gloire. *Gloriam alteri non dabo,* dit-il dans nos saints Livres.

Il en est de lui comme d'un Père de famille : ce qui le blesse le plus, c'est le mépris dont il est l'objet. Or, le blasphème déshonore Dieu; c'est un mépris que l'on fait de son saint nom et par conséquent de lui-même. Voulez-vous le comprendre et le toucher en quelque sorte du doigt? Permettez que nous fassions une supposition. A la place du nom de Dieu, mettez, après le mot sacré, le nom de votre ami, de votre voisin et prononcez-le ainsi, chaque fois que vous serez en colère. Comment le prendra-t-il? N'en sera-t-il pas offensé? Essayez, si vous le voulez, et vous verrez s'il prendra patience, si au contraire il ne vous priera pas en grâce de ne point l'injurier de la sorte et si enfin il n'aura pas recours à la justice humaine pour vous faire cesser. Pourquoi ? Parce qu'il verra là une insulte grave, sanglante, insupportable !..... Et nous nous permettrions à l'égard de Dieu, ce que nous ne nous permettrions point à l'égard de nos semblables? Et nous voudrions que Dieu, notre créateur, qui nous a donné des yeux pour voir, ne vît pas, qui nous a donné des oreil-

les pour entendre, n'entendît pas, et que ce que les hommes ne pourraient pas souffrir, il le souffrît lui-même ? Voyez donc où l'on arrive par suite du manque de réflexion et de foi ?

Mais continuons nos suppositions. Après voleur, coquin, que sais-je ? Au lieu du saint nom de Dieu, mettez encore celui de votre ami, de votre voisin, comment le prendront-ils ? Serez-vous reçus à vous excuser en disant : Mais, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser; c'est une manière de dire sans conséquence ! N'y faites pas attention !... Vous le voyez, le blasphème déshonore Dieu.

2. Il est le produit de la haine.

En effet, qui est-ce qu'on injurie? Ce n'est pas un ami, un père ; c'est quelqu'un à qui on veut du mal. Le blasphème est donc le produit de la haine; il communique un trait de ressemblance avec les damnés et les démons qui haïssent Dieu.

Les damnés, dit St Thomas, maudissent la justice divine qui les tourmente et blasphèment. Il est à croire, ajoute-t-il, qu'après la résurrection, de même que le ciel retentira des louanges des saints, l'enfer retentira également des blasphèmes des damnés et des démons.

Le blasphème est donc le langage de l'enfer; le démon parle par la bouche du blasphémateur,

comme Dieu parle par celle des saints ; et si le langage fait connaître à qui l'on appartient, de quel pays on est, le blasphémateur appartient au démon ; son pays est l'enfer où sont ses semblables, dont il a l'accent et dont il exerce l'art.

Jugez combien ce péché est abominable. Mon Dieu ! on s'explique jusqu'à un certain point le blasphème dans la bouche des damnés ; ce sont les supplices affreux qu'ils endurent ; c'est le désespoir auquel ils sont en proie qui les leur arrachent ; mais nous, sur cette terre où nous sommes comblés des bienfaits de Dieu, où il nous prodigue les marques de sa tendresse, nous qu'il destine au ciel où il veut nous associer à son parfait bonheur, où nous le louerons et le bénirons sans fin !... Mais quel mal Dieu nous a-t-il donc fait pour que nous l'outragions de la sorte !

Aussi le Seigneur se plaint amèrement du blasphème des chrétiens dans la Ste Ecriture. *Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique... Tu vero, homo unanimis, dux meus et notus meus. Qui simul mecum dulces capiebas cibos.* Si c'était mon ennemi qui parlât mal de moi et m'outrageât de la sorte, je l'endurerais encore ; mais vous, mon ami intime, vous que j'avais établi au-dessus des autres, qui vous asseyiez à ma table...

Aussi qu'ajoute-t-il immédiatement après? *Veniat mors super illos; descendant in infernum viventes.* Que la mort fonde sur eux et qu'ils descendent vivants aux enfers.

O langue du démon, s'écrie St Bernardin de Sienne, quelle fureur vous pousse à blasphémer votre Dieu qui vous a créée et qui vous a rachetée de son sang? *O lingua diabolica, quid potest te inducere ad blasphemandum Deum tuum qui te plasmavit qui te pretioso sanguine redemit?* Blasphémer le Dieu qui est mort sur la croix par amour pour nous! O Seigneur, si nous ne devions pas mourir, nous devrions désirer de mourir pour Jésus, afin de témoigner quelque reconnaissance à un Dieu qui a donné sa vie pour nous. Nous disons quelque reconnaissance, parcequ'il n'y a pas de comparaison entre la mort d'une misérable créature et celle d'un Dieu!..... Et vous, blasphémateurs, au lieu de l'aimer et de le bénir, vous le maudissez ?.... Vous le voyez le blasphème est un crime énorme, à cause de la haine dont il émane.

3. Crime énorme encore, à cause de son caractère scandaleux.

Le blasphème est plus souvent un péché extérieur. On est entendu, lorsqu'on le profère et les autres prennent de là occasion de le commettre à leur tour.

Saint Paul reprenait les Juifs de ce que, par leurs péchés, ils étaient cause que les païens blasphémaient le nom de Dieu. Combien sont plus coupables les chrétiens qui, par leurs blasphèmes, portent les autres à les imiter ! D'où vient que, dans certains pays, on n'entend aucun blasphème et que, s'il y en a, ils sont rares ; tandis que dans d'autres, le blasphème règne au point qu'on peut dire avec Isaïe : *jugiter tota die nomen meum blasphematur*. Pendant tout le jour, mon saint nom est blasphémé ; en sorte que sur les places publiques, dans les villes, dans les campagnes, partout en un mot, on n'entend, pour ainsi dire, que le blasphème ? Cela vient du mauvais exemple; les uns apprennent à blasphémer des autres, le fils, de son père, les ouvriers, des patrons, les petits, des grands. On s'habitue au blasphème en l'entendant sans cesse proférer, et, à force de l'entendre, on cesse d'y voir un si grand mal : on se familiarise avec lui.

En particulier, dans certaines familles, on dirait que le blasphème se transmet comme un héritage de malédiction. Le père blasphème ; après lui, blasphèment son fils, ses petits-fils et tous ses descendants. Malheureux pères ! au lieu d'enseigner à vos enfants à bénir Dieu, vous leur apprenez à le maudire ! Quel crime et quel malheur !

Vous direz peut-être. Mais, je les reprends, quand je les entends blasphémer. — A quoi serviront ces réprimandes, si vous leur donnez le mauvais exemple par vos paroles! Oh! je vous en conjure, pères de famille, ne blasphémez jamais; mais surtout ne blasphémez jamais devant vos enfants, parce que c'est là un péché tel qu'on ne sait comment Dieu pourrait le supporter plus longtemps. En effet, vous savez l'anathème porté par J.C. contre le scandaleux. *Vœ illi per quem scandalum venit.* Il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât une meule de moulin au cou et qu'on le précipitât au fond de la mer. Si cela est vrai du scandaleux en général, que faut-il penser de ce père qui apprend par son exemple à ses enfants à profaner le saint nom de Dieu, lui qui devrait le former à la crainte et à l'amour du Seigneur et qui au contraire le forme au mépris et à la haine de cet être infiniment saint, infiniment adorable, lui qui devrait être son bon ange et qui au contraire devient ainsi son démon! Le blasphème, péché énorme encore à cause de son caractère scandaleux.

4. Péché énorme à cause de ses suites.

Quelles sont-elles ? C'est la ruine du respect et de la crainte de Dieu, c'est le mépris de Dieu. Or, qui ne voit que l'absence du respect et de la

crainte de Dieu, que le mépris de Dieu, c'est la porte ouverte à tous les crimes ? Que craindra celui qui ne craint pas Dieu ? Quelles barrières élever devant ses passions ? Il n'y a plus rien de bon à attendre d'une âme qui méprise Dieu ; ou plutôt il y a tout à attendre en fait de désordres ; elle n'offre plus aucune prise à la grâce ; elle est comme au fond de l'abîme. *Cum in profondum venerit, contemnit.*

Voilà, mon Père, quelle est la gravité du blasphème. On pourrait encore ajouter qu'il ne procure aucune jouissance, aucune satisfaction, aucun avantage. L'ivrogne est entraîné par le plaisir de boire; l'impudique, par les jouissances charnelles; l'avare, par la séduction des richesses ; mais le blasphémateur ? qu'a-t-il de plus après son blasphème ? Quel avantage, quelle satisfaction lui en revient-il ? Cette considération a bien son importance et nous connaissons tel pays où les jeunes gens, les pères de famille, frappés de cette pensée, se disaient : C'est bien vrai ; à quoi bon faire à Dieu une telle injure en pure perte? Et ils se mettaient à veiller sur eux et à éviter la colère qui occasionne le blasphème. Faites de même, chers hommes, bons jeunes gens et vous ne vous en repentirez pas devant Dieu. Notre Dame de la Salette l'a

dit en pleurant : ceux qui conduisent les charrettes, ne savent pas jurer sans mettre le nom de mon Fils au milieu : c'est là ce qui appesantit tant le bras de mon Fils.

Enfin, péché grossier. Le général Négrier vient de le défendre à Nantes dans son corps d'armée. Parce que dit-il, il n'est pas dans la théorie.

Les personnes bien élevées l'évitent à cause de son caractère de grossièreté.

7. — *Pourriez-vous nous citer quelques exemples de châtiments infligés aux blasphémateurs?*

L'Ecriture sainte en est remplie, mon Père. Pendant que les Hébreux errent au désert, un égyptien blasphème le nom de Dieu ; on l'amène à Moïse qui consulte le Seigneur et le Seigneur ordonne qu'il soit conduit hors du temple et lapidé par tout le peuple.

Le roi d'Assyrie Sennachérib, jusque-là victorieux de tous ses ennemis, blasphème contre le Seigneur et brave sa puissance. L'ange exterminateur lui tua en une seule nuit 185,000 hommes de son armée et lui-même est égorgé peu de temps après par ses enfants révoltés.

Hérode, roi de Césarée, laisse un blasphème

impuni ; il ne reprend pas un officier qui lui faisait sa cour aux dépens de l'honneur de Dieu. La main du Seigneur le frappe tout-à-coup ; des douleurs d'entrailles le déchirent ; une multitude de vers rongent son corps ; ses chairs tombent en lambeaux et il expire, après cinq jours, au milieu des plus horribles tortures.

Le blasphème est une des principales causes des fléaux qui nous désolent. D'où viennent les pestes, les tremblements de terre et les autres calamités qui affligent les cités, dit St Jean Chrysostome aux habitants d'Antioche, sinon des blasphèmes qui retentissent partout ? Ce sont là les deux choses, dit Notre Dame de la Salette en parlant du blasphème et de la profanation du dimanche, qui appesantissent tant le bras de mon Fils, et nous comprenons ces cultivateurs chrétiens qui ne redoutent rien tant qu'un domestique qui blasphème ; ils craignent et avec raison, de voir le feu du ciel tomber sur leurs récoltes, soit dans les champs, soit dans les granges.

Gémissons de voir cette religion persécutée, elle qui devrait être seule pratiquée partout et qui seule a droit au respect et à la protection.

8. — *Je n'ai pas l'intention d'offenser Dieu ?*

L'intention ne change pas la signification des

mots ; ils sont injurieux en eux-mêmes et ils gardent ce caractère, quand même on les dit à la légère et sans réflexion. S'il s'agissait de nous-mêmes, nous n'admettrions point une telle excuse. Qu'on flétrisse notre honneur, qu'on suspecte notre probité, qu'on calomnie notre conduite, qu'on nous charge d'imprécations, ces procédés nous paraîtront-ils une légère offense, un badinage presque innocent, sous ce beau prétexte qu'on n'a pas eu de mauvais dessein, qu'on l'a fait sans vous en vouloir? Blasphémer machinalement, mais c'est porter le mépris de Dieu à son comble et en faire comme un passe-temps et un jeu !

9. — *C'est une mauvaise habitude que j'ai.*

De deux choses l'une : ou vous combattez cette mauvaise habitude et dans ce cas, les paroles blasphématoires vous échappent malgré vous et il n'y a pas de faute et, soit dit en passant, nous sommes tout heureux de rencontrer et d'encourager cette bonne volonté de se corriger de ses mauvaises habitudes; ou vous ne faites rien pour vous en défaire. Dans ce cas, au lieu de diminuer, cette habitude aggrave votre péché. Un voleur, un incendiaire, un assassin seraient-ils par hasard moins coupa-

bles, parce qu'ils sont dans l'habitude de voler, d'incendier, d'assassiner ? Est-ce que la récidive n'appelle pas un châtiment plus sévère ? Non, l'habitude n'excuse pas devant Dieu. Voici un fils qui accable son père de coups ; serait-il reçu de dire : Père, excusez-moi ; c'est une habitude que j'ai : allons donc !

10. — *C'est la colère qui m'emporte.*

Est-ce que la colère n'est pas un péché ? Vous savez qu'elle vous fait blasphémer, c'est une raison de plus de la combattre et de l'éviter.

11. — *Je ne peux pas me corriger.*

On a dit que le mot impossible n'est pas français ; ce qui est certain, c'est qu'il n'est pas chrétien. Avec la grâce, nous pouvons tout. *Omnia possum in eo qui me confortat.*

Vous ne pouvez pas vous corriger ? La main sur la conscience, avez-vous pris cette affaire à cœur ?

Un domestique fut mis en demeure par ses maîtres qui craignaient Dieu et voulaient faire respecter leur maison, d'avoir à se corriger de l'habi-

tude du blasphème ou à sortir. Comme il tenait à sa place, il s'en corrigea sur le champ.

Et cet officier blasphémateur..... lui aussi se mit à vouloir sérieusement et se corrigea bel et bien. Vous connaissez cette histoire. Il était blessé et à l'hôpital. C'était une sœur de Saint-Vincent-de-Paul qui le soignait. Elle souffrait de ses blasphèmes et s'en plaignait amèrement. L'officier s'excusait comme on fait ordinairement, en disant que c'était une habitude et qu'il ne pouvait pas s'en corriger. La sœur lui proposa un moyen de son invention et elle le lui donna comme infaillible. Essayez, capitaine, lui dit-elle, et vous verrez que vous pouvez. C'était de donner cinq francs pour ses pauvres à chaque blasphème qui lui échapperait ; la sœur devait les prendre elle-même dans la bourse du capitaine. Le capitaine tenait à sa bourse comme un autre ; pourtant il n'osa pas refuser.

Vous connaissez la fin de cette histoire: il se corrigea bien vite. Il ne lui en coûta que deux fois cinq francs pour les blasphèmes qui lui échappèrent encore ; car au moment où le troisième allait sortir, il l'étrangla, permettez-moi cette expression, tellement il fit d'efforts et on ne l'y reprit plus.

Nous devrions, mes Fr., employer un moyen

semblable, donner quelque chose aux pauvres, ce ne serait que cinq centimes. Cela suffirait sans aucun doute pour nous tenir sur nos gardes ; par là de plus nous expierions ces crimes énormes, et en récompense de ces aumônes, Dieu nous accorderait des grâces d'attention et de force qui nous rendraient facilement victorieux de ce vice.

Priez aussi à cette intention. Nous négligeons trop ce moyen de nous corriger de nos mauvaises habitudes. La foi nous manque : Sans moi, dit J.-C., c'est à dire sans ma grâce, vous ne pouvez rien faire. C'est pour cela que nous négligeons de recourir à Dieu.

Nous pourrions encore vous proposer le moyen qu'employa le R. P. de Bussy avec un charretier blasphémateur. — C'était de mettre une petite pierre dans sa poche à chaque blasphème qui lui échapperait, ayant soin, bien entendu, de la vider, quand elle serait trop lourde. Au bout de quelque temps, le R. P. vit revenir à lui le charretier tout joyeux. Il le remercia de ce remède qui l'avait complètement guéri.

Nous aimons mieux vous indiquer d'autres jurons, comme on les appelle. Vous pouvez choisir ceux qui vous plaisent davantage. Un colonel à Grenoble faisait trembler tout son régiment par

ce seul mot : Sapristi. Les provençaux ont « Trondelère » ; les soldats : « Mille Bombes » ! L'important, c'est que le saint nom de Dieu ne s'y trouve pas. De plus n'oublions point cette remarque, que, ce ne sont pas les paroles que vous prononcez qui font marcher vos bestiaux, mais que ce sont surtout les coups de fouet ou d'aiguillon dont vous les accompagnez.

En dehors du saint nom de Dieu prononcé en colère, il y a d'autres blasphèmes, ce sont les conversations contre la religion, les critiques auxquelles on se livre, le ridicule que l'on déverse contre elle.

Ce fut le crime de Voltaire, cet impie forcené du dernier siècle, crime qui est devenu extrêmement fréquent, grâce aux mauvais journaux que l'on lit.

Nous ne savons plus rien respecter en France surtout.

Voilà ce qui a causé les larmes de Marie à la Salette et ce qui attire sur nous tout espèce de fléaux ; car Dieu ne peut fermer les yeux sur une pareille conduite. C'est là ce qui appesantit tant le bras de mon Fils, dit Notre Dame de la Salette.

12. — *N'y a-t-il pas un quatrième devoir envers Dieu?*

En effet, il y en a un quatrième bien important, c'est la sanctification du dimanche ou le respect du jour que le Seigneur s'est réservé, et l'application de ce jour aux choses de la religion.

13. — *Hé bien, veuillez faire comprendre à ces chers hommes l'importance de la sanctification du dimanche ?*

Elle est capitale. Aussi voyez en quels termes Dieu a donné ce commandement aux Hébreux : Souvenez-vous de sanctifier le jour du Seigneur. *Memento ut diem sabbati sanctifices.* Souvenez-vous : ce mot indique combien Dieu tient à la sanctification du dimanche. C'est comme s'il disait: « Si vous ne vous en souvenez pas, je m'en souviendrai moi-même pour vous en punir. » Et en effet les prophètes, d'âge en âge, rapportent sans cesse à la profanation du dimanche les malheurs qui fondent sur la nation.

C'est parce que, disent-ils, vous n'avez pas gardé mon alliance et sanctifié le jour que je me suis réservé.

Comment expliquer cette conduite de Dieu ? C'est

que, sans la sanctification du dimanche, la religion n'est pas possible.

En effet, pour pratiquer la religion, il faut la connaître. Mais, si on ne vient pas à la messe, à l'église, on n'entend plus la parole de Dieu. Voyez tout le bien que vous font les instructions de la mission. Je reconnais, dites-vous, que je ne faisais pas attention à telle ou telle chose. Pourquoi ? Parce que vous n'entendiez pas prêcher, parce que vous ne veniez pas à l'église.

Nous finissons par oublier, même ce que nous savons le mieux ; et en effet, en ce qui regarde la religion, ce sont ceux qui viennent assidûment à la messe le dimanche, qui sont le plus instruits de la religion et qui la pratiquent aussi le mieux.

De plus, il ne suffit pas de connaître ses devoirs pour les pratiquer, il faut encore le secours de Dieu, la grâce. J.-C. nous assure que sans lui, c'est-à-dire sans sa grâce, nous ne pouvons rien faire, *sine me nihil potestis facere*. Mais, où la recevons-nous surtout, la grâce? A l'église, à la messe où J.-C. s'immole pour nous au saint autel pour l'expiation de nos péchés, où il adore son divin Père en notre nom, où il le remercie et lui demande pardon pour nous et où il sollicite de sa bonté toutes les grâces dont nous avons besoin.

Vous le voyez, la messe est la grande action de la religion. C'est là qu'on s'instruit et qu'on reçoit des grâces abondantes qui mettent en état de vivre chrétiennement. Vous assistez pieusement à la messe le dimanche, vous faites des provisions pour toute la semaine: c'est la pensée du saint curé d'Ars.

Il y a entre le bon chrétien qui sanctifie le dimanche et celui qui ne le sanctifie point, la différence qu'il y a entre un riche et un pauvre, entre un homme qui a pris un bon repas et celui qui est affamé et à bout de force.

Aussi l'expérience le prouve, ce sont ceux qui viennent assidûment à la messe qui pratiquent le mieux la religion. Vous en êtes la preuve et nous le constatons partout.

Aussi aux Etats-Unis en Amérique, on refuse l'absolution à ceux qui manquent habituellement la messe le dimanche. C'est que là comme ailleurs, comme partout, on se rend compte de l'absolue nécessité de l'assistance à la messe pour vivre en bon catholique.

Mais, nous pourrions encore vous faire autrement sentir la necessité de la sanctification du dimanche. Dieu n'est-il pas le maître souverain de toute chose, du temps comme du reste ? Il nous a

donné six jours pour travailler et il s'est réservé le septième; n'aurait-il pas pu s'en réserver deux sur huit? Est-ce que tous nos jours, toute notre vie n'est pas à lui ?

De plus, de même que le repos de la nuit est nécessaire à la santé après le labeur du jour, ne faut-il pas également un jour de repos après les six jours de travail de la semaine? Sommes-nous donc de fer? Nos forces ne sont-elles pas bornées? Et ne voyons-nous pas tout le monde se reposer un jour par semaine et les ouvriers qui travaillent le dimanche, faire, comme on dit, la saint lundi et se reposer ce jour-là, Dieu sait de quelle manière?

Il y a plus encore. Vous savez que, lorsque on est absorbé par le travail, on ne pense pas facilement à Dieu, à son âme, à son salut, à la prière ; et cependant nous ne restons pas toujours sur la terre, nous finissons par disparaître, chacun à son tour. Il faut donc nous occuper de cette destinée qui nous attend à la mort, de notre éternité en un mot, et vous voyez encore la nécessité de la sanctification du dimanche, par laquelle on fait trêve à ses travaux pour ne s'occuper que des choses de Dieu et de l'éternité.

Que si nous passons à la famille, nous verrons qu'elle aussi gagne à la sanctification du dimanche.

Par là, en effet, les parents attirent sur leurs travaux les bénédictions célestes et Dieu est le maître de tout et il n'y a que ce qu'il bénit, qui prospère. *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.*

Et puis, les enfants sont élevés dans la crainte du Seigneur et, ce qui les y affermit par-dessus tout, ce sont les saints exemples de leurs parents. Au contraire, sans la sanctification du dimanche, l'éducation chrétienne des enfants est négligée ; on s'occupe uniquement de leur corps, sans se soucier de leur âme ; le père se déplaît au milieu de sa famille ; il passe son temps dans les mauvaises compagnies, dans les tavernes où il s'enterre et où souvent il vide sa bourse, sa foi et tout ce qu'il a de bon.

Enfin la société elle-même est malheureuse, si le dimanche n'est pas sanctifié. La crainte de Dieu ne règne plus, ne retient plus personne, il ne reste que la justice humaine, laquelle on sait bien éluder, quand on n'a plus de conscience, et l'opinion qui cesse par là même d'être chrétienne, et ainsi on ne respecte plus rien : ni la réputation du prochain, ni ses biens, ni sa vie même, sans parler des désordres secrets que l'œil de Dieu seul voit ; car les passions mauvaises n'ont plus de frein assez fort pour les contenir.

Ajoutez que Dieu est le maître de la société et qu'il est dans l'ordre que la société l'honore, aussi bien que les familles et les individus. Une société donc qui ne sanctifie pas le dimanche, est une société impie, qui ne peut être que l'objet de la haine de Dieu et s'attirera toute espèce de châtiments de sa part. La Très Sainte Vierge nous l'a dit à la Salette : Je vous ai donné six jours pour travailler ; je me suis réservé le septième et on ne veut pas me l'accorder ; c'est cela qui appesantit tant le bras de mon Fils.

C'est surtout dans notre chère France qu'a lieu la profanation du dimanche ; aussi c'est là, à la Salette, que la Très Sainte Vierge est venue pleurer et se plaindre de cette profanation.

Quel contraste présentent les pays catholiques et les pays protestants.

Nous avons visité l'Amérique, les Etats-Unis. Là règne on peut dire une agitation fiévreuse. Ce n'est qu'industrie ; on n'y parle que d'affaires. Arrive le dimanche, on dirait que tout mouvement est suspendu, que la vie a cessé. Les trains, les tramways même dans les villes, tout est arrêté ; les lettres ne sont point distribuées ; les magasins sont fermés ; certains amusements même sont condamnés par l'opinion comme trop bruyants. Il en est de même

en Angleterre. Or, vous savez que ce sont là les pays les plus riches du monde.

13. — *Ne pourriez-vous pas nous citer quelques châtiments infligés par Dieu à ceux qui profanent le dimanche* ?

On en pourrait citer des milliers, mon Père. Pendant que les Hébreux sont au désert, un homme est trouvé ramassant un peu de bois le jour du Seigneur, ce qui était déjà expressément défendu. On l'amène à Moïse qui consulte Dieu à ce sujet et le Seigneur lui ordonne de le faire lapider par tout le peuple, comme le blasphémateur dont nous venons de parler. Mais prenons des histoires récentes.

Un industriel faisait travailler ses ouvriers le dimanche ; il était millionnaire. Dieu le châtie, savez-vous comment ? Il permet que cet homme joue de l'argent et qu'il perde sa fortune entière, et que finalement de désespoir, il se tue d'un coup de poignard, et maintenant ses enfants, fils de millionnaire, sont obligés de travailler pour vivre. Le travail du dimanche n'a jamais enrichi personne.

Un gros propriétaire faisait faner le dimanche.

Il n'y avait aucune nécessité ; le temps était beau et de plus c'était un jour de Fête-Dieu. Il empêcha ainsi une vingtaine d'hommes ou de femmes d'entendre la messe et scandalisa toute la paroisse qui assistait à la procession, laquelle passait à côté de son pré ! Attendez et vous verrez comment Dieu le châtia. Il rentre son foin bien sec ; il était bien content. Trois ou quatre mois après, pendant qu'il était à Lyon pour ses affaires ou pour ses plaisirs, le tonnerre tombe sur ses granges qui regorgeaient de foin et y met le feu : tout brûle et il avouait quelque temps après que cet incendie lui avait fait perdre sept à huit mille francs. Il était bien avancé, n'est-ce pas, d'avoir fait travailler le dimanche. Dieu est le maître de la vie, de la mort ; tous les éléments sont dans ses mains et il s'en sert quand il veut pour punir ceux qui violent sa loi sainte.

Un pauvre ménage n'avait qu'une vache et encore elle avait été achetée à crédit. Elle tombe malade ; le vétérinaire vient, prescrit des remèdes qui demeurent sans effet ; elle périt... Et la femme, à qui il restait encore un peu de foi, de dire à son mari : c'est peut-être une punition de Dieu, parce que nous travaillons le dimanche..... Et pourquoi pas ? Hélas nous ne réfléchissons pas à cette vérité que tout se tient, parce que tout dépend

de Dieu et qu'il peut nous récompenser ou nous punir par toute espèce de moyens : dans nos biens, dans notre réputation, dans nos enfants, par la maladie, par la mort. Heureux ceux qui comprennent ces choses et qui se disent : La crainte de Dieu, la religion est bonne à tout ; donc je dois m'y attacher et la pratiquer de mon mieux.

14. — *Mais, n'y a-t-il pas des cas où le travail est permis le dimanche ?*

Sans doute tout le monde les connaît. Le plus commun, c'est celui où l'on a des récoltes prêtes à rentrer ; le temps change subitement ; dans ce cas, on peut travailler, avec la permission de son curé, que l'on fait bien de demander ou que l'on suppose au besoin.

Mais en général, il faut se souvenir du proverbe de nos aïeux, lequel est l'expression de la grande foi qui les animait : Celui qui fait mouiller, fait aussi sécher. Combien souvent, avec cette confiance en Dieu et si on le voulait bien, on pourrait éviter le travail le dimanche. Voici encore un exemple à ce propos.

Deux jeunes et pauvres époux, déjà chargés d'enfants, faisaient la moisson chez un gros pro-

priétaire voisin. Ils avaient un petit champ à moissonner. Comment faire ? Combien qui se seraient imaginés qu'ils pouvaient le moissonner le dimanche ! Eh ! bien, voici ce qu'ils firent. Ils allèrent le dimanche soir dans leur champ prendre un peu de repos jusqu'à minuit et alors ils moissonnèrent à la clarté de la lune jusqu'au jour, et puis, ils allèrent rejoindre les autres moissonneurs.

Voulez-vous savoir comment nos ancêtres sanctifiaient le dimanche ? Une femme d'une cinquantaine d'années racontait naguère ce qu'elle avait entendu dire à sa mère. — Que de son temps le samedi, on préparait tous les aliments, autant que possible. — On appropriait la maison, on allait jusqu'à préparer le feu et le bois même pour le feu du lendemain.

Evitons aussi avec soin de faire travailler le dimanche, d'acheter par exemple. S'il n'y avait point d'acheteurs le dimanche, il n'y aurait point de vendeurs.

Le dimanche n'est pas non plus le jour des voyages et, si on est obligé d'en faire, il faut avoir soin d'assister à la messe.

15. — *Pourquoi faut-il assister aux vêpres ?*

Parce que c'est le désir de l'Eglise. Pourquoi a-

t-elle choisi des psaumes, des antiennes, composé des hymnes qui sont des chefs-d'œuvre de poésie autant que de prière, sinon parcequ'elle désire que ses enfants les récitent ?

Parceque en second lieu notre générosité dans le service de Dieu doit nous porter à y assister. Que penser d'un enfant qui n'obéit à son père que lorsque celui-ci lève la main pour le frapper? Sans doute Dieu ne nous fait point une obligation sous peine de péché grave d'assister aux vêpres ; mais son cœur désire recevoir ce tribut d'amour de notre part et c'est l'effet de la négligence et de la tiédeur de manquer habituellement les vêpres. Impossible d'être un bon chrétien avec cette manière de faire.

Eh! quels ne sont pas les avantages dont on se prive par là! Les vêpres sont une des formes de la prière liturgique, de la prière de l'Eglise, de cette prière qui est toujours exaucée, parce que c'est la prière de l'épouse, ce sont les gémissements de la colombe. J.-C., l'époux divin se l'approprie : *Ubi duo vel tres sunt congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum.* On se prive donc des grâces qu'assure cette prière.

Il y a ordinairement la bénédiction du très St-Sacrement aux Vêpres et quelle grâce insigne encore !

On y prêche assez souvent et quel moyen pratique de s'instruire de la religion, à notre époque surtout qui est une époque d'ignorance ?

Si on ne va pas aux Vêpres, où va-t-on ? Que fait-on ? On se rend dans des promenades et des parties de plaisirs le plus souvent funestes à l'innocence; on s'expose à une foule d'occasions de péchés; on vide dans les cafés sa bourse, sa santé, sa réputation, sa conscience. C'est au point que le jour du dimanche, au lieu d'être le jour du Seigneur, devient le jour du démon et qu'on y commet parfois plus de péchés que durant les six jours de la semaine. Voyez l'importance de la sanctification du dimanche.

16. — *Que faut-il faire encore ou éviter le dimanche.*

On sanctifie encore le dimanche en faisant une lecture de piété chez soi ou en gardant ses bestiaux. Les bonnes lectures font autant de bien que les mauvaises font de mal. Un père de famille que nous avons connu, s'est converti en lisant les pensées d'Humbert. Il porte constamment ce livre sur soi et le lit dans ses moments de loisir, non sans l'arroser de ses larmes.

On peut encore sanctifier ce jour en visitant les malades, les affligés, en récitant son chapelet.

Mais rien ne plaît tant à Dieu ce jour-là que la fréquentation des sacrements, une fervente communion. Il y a des hommes, des jeunes gens dans les villes, dans les campagnes, (nous en connaissons partout) qui communient tous les dimanches ou à peu près. Quelle dignité on remarque dans leur vie ! quelle pureté ! quel respect de Dieu dans leurs paroles ! La crainte et l'amour de Dieu règlent leurs actions et les animent en tout ! quel beau spectacle pour les anges ! quelle édification pour la paroisse entière ! Quelles bénédictions célestes sont assurées à ces pères de famille, à ces jeunes gens. *Beatus vir qui timet Dominum.*

Ce qu'il faut éviter, ce sont, outre les travaux serviles, les excès de boisson dans les cabarets, les conversations contre la religion ou la pudeur, les mauvaises chansons, les mauvaises lectures, les bals, les danses, la fréquentation des personnes de différent sexe, surtout seul à seule. Hélas ! il y en a qui ne connaissent plus le dimanche que par ces libertés criminelles, ces satisfactions indignes qu'ils s'accordent et qui font du jour du Seigneur le jour du démon.

VII.

Devoirs des hommes envers le prochain et envers soi-même.

1. — Envers le prochain.

1. — *Après nos devoirs envers Dieu, n'en avons-nous pas à remplir envers nos semblables ?*

Oui, mon Père et avant tout, il y a les devoirs des enfants envers les parents et des parents envers leurs enfants, car voilà le premier prochain, un père, une mère pour les enfants et vice versa.

2. — *Quels sont les principaux devoirs des enfants envers leurs parents ?*

Bons jeunes gens ici présents, aimez votre père et votre mère ; vous leur devez tout après Dieu, et jamais vous ne comprendrez jusqu'où va leur tendresse pour vous. Obéissez-leur : ils tiennent la place de Dieu auprès de vous ; ils ont autorité sur vous. Ne les contristez jamais par le mépris ou par des désobéissances graves. Dieu ne bénit point un enfant indocile. Vous êtes comme de jeunes arbres qu'il faut tailler, émonder, redresser. Vous savez de quoi est capable un coursier indompté ; c'est encore l'image du jeune homme qui n'est pas

retenu par le frein de l'autorité paternelle et maternelle.

Enfin prenez soin de vos parents sur leurs vieux jours. Qu'il est triste de voir un vieux père, une vieille mère méprisés, délaissés par leurs enfants ! On objecte le manque de ressources ; on rejette ce devoir sur tel frère, sur telle sœur ; c'est là le langage et la conduite de l'ingratitude et ces enfants dénaturés sont ordinairement punis de Dieu dès cette vie.

Vous connaissez cette histoire. Un père était traîné par son fils par les cheveux. Arrivé sur le seuil de la porte : « Arrête, lui dit-il, je n'ai pas traîné le mien plus loin !

Dans une paroisse, nous avons vu le spectacle désolant qui va suivre, un père de famille vieux et infirme que ses enfants forçaient à habiter dans l'étable. On l'amena cependant dans la maison pour lui faire faire sa mission ; mais ce n'était que momentanément, nous assura monsieur le curé, et il a dû après la mission reprendre le chemin de l'étable. En un mot, on le traitait comme une bête de somme, à la différence près qu'on n'osait pas l'assommer ! Et voilà où conduit l'absence de la crainte de Dieu !

Mais par-dessus tout, n'oubliez pas de procurer

à vos parents les secours de la religion dans leur dernière maladie, de prier et de faire prier pour eux quand ils ne sont plus et d'exécuter fidèlement leurs dernières volontés qui sont sacrées.

Mais voici une histoire qui résume tous les devoirs d'un bon fils envers ses parents.

Un prince d'Allemagne visitait un chantier. Un jeune ouvrier frappa son attention; il avait l'air content et fredonnait en travaillant. Le prince l'aborde. — Combien gagnez-vous par jour, mon ami ?—Environ quatre francs, Monsieur -— Et que faites-vous de cet argent?—Ah ! Monsieur, je paie une grande dette et je fais un placement extrêmement avantageux. « Le prince ne l'interrogea pas davantage et passa outre. Toutefois, cette réponse l'intriguait. A l'heure du repas, il suivit donc cet ouvrier chez lui. — Je reviens, lui dit-il en entrant je n'ai pas compris la réponse que vous m'avez faite tout à l'heure. Veuillez me l'expliquer. — Volontiers, lui répondit cet ouvrier. Vous voyez là ce vieillard qui occupe la place d'honneur ; c'est mon père. Avec une journée, j'acquitte la grande dette de la reconnaissance envers lui. Ne lui dois-je pas tout après Dieu ? Vous voyez ces enfants nombreux, bien portants; avec ma journée encore, je les nourris, je les élève chrétiennement pour en

faire des citoyens utiles et j'espère qu'ils prendront soin de moi à leur tour, lorsque je ne pourrai plus travailler. »

3. — *Et les parents, n'ont-ils point des devoirs à remplir envers leurs enfants ?*

Assurément. Les enfants appartiennent à Dieu encore plus qu'aux parents ; ils sont un dépôt que Dieu leur a confié et dont il leur demandera compte.

Vous devez, parents, veiller sur la santé de vos enfants, les nourrir ; surtout, les instruire de la religion, les former à la crainte de Dieu, éloigner de leurs oreilles toute parole, toute action mauvaise, surtout dans le jeune âge.

Il faut de plus corriger les enfants. Celui qui aime son fils, dit le St-Esprit, ne lui épargne pas la correction. *Qui diligit filium suum, illi flagella assiduat.*

De nos jours, ce devoir est négligé plus que jamais et c'est une des causes de cet esprit de révolte qui règne partout de plus en plus et qui appesantit tant le bras de Dieu sur nous, comme le dit Notre Dame de la Salette : Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils.

Mais surtout les parents doivent donner le bon exemple à leurs enfants. La conduite des parents, voilà l'évangile vivant des enfants. Vos enfants penseront comme vous ; ils parleront comme vous ; ils aimeront ce que vous aimez ; ils détesteront ce que vous détestez. Ecoutez une histoire.

Un jeune homme de Marseille était demeuré pieux jusqu'à l'âge de seize ans. Alors, il se mit à délaisser la prière ainsi que les sacrements. Sa mère, attentive à tout, remarquait cette tièdeur croissante, la tristesse dans l'âme. Enfin, un jour, n'y tenant plus, elle s'en plaignit à son fils. — Vous avez changé, mon fils ; d'où vient cela ? — Je vous demande pardon, ma mère ; je suis toujours le même et la preuve, c'est que je vous aime toujours beaucoup. — Il ne s'agit pas de moi mon fils, mais de Dieu et vous avez changé envers lui ; d'où vient cela ? « A ces mots, le jeune homme fond en larmes et fait à sa mère la révélation suivante : Ma mère, écoutez-moi : Jusqu'à présent, j'ai été pieux ; c'est parce que je vous voyais pieuse ; je voulais vous imiter ; mais maintenant j'ai grandi ; je suis devenu un homme et c'est mon père que je veux imiter. Or, mon père ne va jamais à l'église, ne se confesse jamis ; je veux faire comme mon père. » A ces mots, la mère désolée se précipite

vers l'appartement du père et lui raconte ce qu'elle vient d'entendre. Ce père, qui comprenait son devoir, accourt auprès de son fils, lui demande pardon des scandales qu'il lui a donnés en négligeant ses devoirs religieux. Vous n'aurez, o mon fils, qu'à marcher sur mes traces à l'avenir pour bien faire, et le samedi suivant le père et le fils se confessaient ensemble et le lendemain ils faisaient la communion l'un à côté de l'autre.

Imitez tous cet exemple, pères de famille ici présents, et à la mort vous ne serez inquiets, ni du jugement que vous aurez à rendre à Dieu, parce que vous aurez rempli votre devoir, ni de l'avenir de vos enfants : vous leur avez laissé la crainte de Dieu et sa sainte bénédiction, ce qui vaut plus que tous les trésors du monde.

4. — Et envers nos semblables en général, quels sont nos principaux devoirs?

Il y a avant tout celui de la justice, sur lequel nous nous étendrons peu : le respect de nous-mêmes aussi bien que le soin de notre réputation suffisant généralement pour en assurer l'accomplissement.

Prenez garde de ne point faire tort. Qu'il y avait

de l'expérience et de l'à-propos dans cette recommandation d'un saint curé à ses paroissiens la veille d'une foire importante : C'est demain, vous le savez, mes frères, foire à tel endroit. Prenez bien garde de ne pas vous laisser tromper ; ah ! prenez bien toute espèce de précautions ; mais, ajoutait-il, prenez encore garde davantage de ne point tromper les autres.

C'est ici qu'il faut répéter le proverbe : Pas vu, pas pris... Et Dieu donc ? Est-ce qu'il peut échapper quelque chose à son divin regard ?

Respectons le bien d'autrui comme le nôtre propre.

Nous avons fait quelque dommage, contracté des dettes : faisons tout notre possible pour réparer ce dommage et payer ces dettes. Vous savez à quoi on compare le bien d'autrui ? A de la poix. Comme la poix adhère à nos mains, ainsi le bien d'autrui, à notre cœur, si nous n'y prenons garde. Combien de chrétiens que l'avarice damne ! *Non remittitur peccatum nisi restituatur ablatum*, dit St Augustin. Le péché n'est pas pardonné, si le bien d'autrui n'est point rendu.

Fuyez les procès. Vous avez un différend avec votre voisin ; recourez s'il le faut à un arbitre et rapportez-vous-en à sa décision. Un chicaneur

avait soutenu 29 procès ; il les avait tous gagnés. Il en soutint encore un qu'il gagna semblablement et il fut obligé d'aller mourir à l'hôpital : il était ruiné.

Après la justice, il y a la charité : elle comprend le devoir de l'aumône, le respect de la réputation du prochain, le pardon des injures et le scandale. Nous nous contenterons de vous signaler en passant ce qui regarde la médisance et l'aumône.

La médisance. Et d'abord, jugeons de la peine que nous causons au prochain, quand nous parlons mal de lui, par celle que nous éprouvons, lorsque nous sommes nous-mêmes victimes de la médisance ou de la calomnie.

Il ne faut donc pas faire au prochain ce que nous ne voulons pas qui nous soit fait à nous-mêmes, comme dit J.-C.

N'oublions pas que la réputation est le plus précieux des biens et respectons celle du prochain en conséquence.

Il y a des hommes qui n'aiment pas à s'entretenir de la conduite du prochain ou s'ils le font, c'est pour en dire du bien, relever son mérite ou du moins l'excuser : voilà l'esprit chrétien.

Vous connaissez le proverbe : Trop parler, nuit. Et en effet, quelles funestes conséquences n'a pas

souvent une parole inconsidérée ! Qu'il est bien vrai qu'on se repent souvent d'avoir trop parlé !

Quant à l'aumône, elle est un devoir pour tous et il faut donner selon ses ressources. L'aumône efface les péchés et elle obtient miséricorde de Dieu. Il n'y a rien qui attire autant les bénédictions de Dieu sur une famille que l'aumône. Habituez vos enfants à compatir aux misères d'autrui. Les parents du saint curé d'Ars faisaient l'aumône, logeaient les pauvres mendiants. Un jour, ils logèrent un saint, St Benoît Labre, et Dieu les récompensa de leur charité dans leurs enfants, surtout dans Jean-Marie qui est devenu le saint curé d'Ars.

Mais, nous avons hâte de vous parler du pardon des injures et du scandale.

Le pardon des injures est commandé par J.-C. Pardonnez à vos ennemis, dit-il; faites du bien à ceux qui vous haïssent. Que le soleil ne se couche point sur votre colère ; pardonnez jusqu'à soixante-dix-sept fois, c'est-à-dire, toujours.

Il nous fait dire ces paroles dans le Notre Père : Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Si donc nous voulons que Dieu nous pardonne, il faut que nous pardonnions nous-mêmes les torts dont on s'est rendu coupable envers nous. Si nous ne pardon-

nons pas, Dieu ne nous pardonnera point : c'est la condition. Or, quel besoin n'avons-nous pas que Dieu nous pardonne ?

Il veut que nous l'imitions. Or, vous savez qu'il a pardonné à ses bourreaux : *Pater, dimitte illis, nesciunt enim quid faciunt.*

Les saints ont marché sur ses traces. St Etienne est lapidé, et cependant comme Jésus, il prie pour ses ennemis qui le lapident. *Ne imputes illis hoc peccatum.* Ne leur imputez pas ce péché.

Des millions de martyrs ont pareillement prié pour leurs bourreaux et leur ont obtenu des grâces de conversion. Il faut leur ressembler, si nous voulons aller au ciel avec eux.

Du reste, qu'est-ce que notre ennemi? La créature et l'image de Dieu, notre frère qui a été racheté par J.-C. comme nous, le temple du St Esprit, l'héritier du ciel.

Il a des torts ; détestons ces torts, mais aimons la personne.

La vengeance, la haine tourmentent ceux qui en sont possédés, divisent les familles et ruinent la société.

Deux voisins se disputaient chaque fois qu'ils se voyaient : c'était une question d'intérêt qui les divisait. Un dimanche pendant les vêpres, ils se

prirent de querelle dans un pré écarté. Des querelles, ils en vinrent aux coups. L'un d'eux terrassa son adversaire et pendant qu'il le tenait sous lui, le tua, en lui enfonçant sa botte dans le crâne. Il est maintenant à Nouméa où il cuve sa colère et sa férocité.

On prétend qu'il n'est pas possible de pardonner. Les saints n'étaient pas d'une autre nature que nous et ils l'ont pu : nous le pouvons donc aussi bien qu'eux. Voyez Joseph : il est vendu par ses frères à des étrangers. Plus tard, devenu tout-puissant en Egypte, il pardonne à ses frères au nom de son père Jacob, et nous, pour l'amour de notre Père céleste, nous ne pourrions pas pardonner ?

Ici, on ne peut pas alléguer le manque de santé comme pour le jeûne. Qui ne peut aimer ? Si la haine vous domine, priez Dieu et vous en triompherez.

C'est, dit-on, n'avoir point de cœur, être un lâche que de pardonner. — Alors, J.-C. et les saints n'ont point eu de cœur, ont été des lâches ! La lâcheté, elle consiste à écouter la haine, à reculer devant le grand devoir du pardon des injures.

Pardonner généreusement, c'est avoir le cœur haut placé, noble et divin.

Si nous n'aimons que ceux qui nous aiment, en quoi valons-nous plus que les païens ?

Donc, écoutons la voix de la raison ; suivons les exemples de Notre Seigneur et des saints ; obéissons à l'ordre de Dieu ; pardonnons : la haine ne nuit qu'à celui qui la garde.

Enfin la charité défend le scandale qui consiste à porter le prochain au mal par de mauvais conseils ou de mauvais exemples.

Le scandale ravit à Dieu sa gloire en portant les hommes à se révolter contre lui par le péché ; il anéantit tous les desseins d'amour de J.-C. sur les hommes, rend inutiles toutes ses souffrances, toutes ses grâces ; enfin il fait de l'homme un démon, puisque comme le démon, le scandaleux perd les âmes et les entraîne dans l'abîme.

Le scandale est funeste à celui qui le commet par le châtiment qu'il lui attire, châtiment qui est en rapport avec le mal qu'il fait. *Vœ*, dit J.-C., *homini illi per quem scandalum venit*. Malheur à celui par qui le scandale arrive.

En effet, qui dira le nombre prodigieux de péchés dont le scandale est la cause. Combien de péchés n'enfante pas un mauvais conseil, un mauvais exemple surtout ! Savez-vous quelles seront les conséquences de cette parole de critique sur la religion, ou contre la pudeur, de cette calomnie contre les curés? Incalculables, peut-être.

De plus, il est souvent impossible de réparer le scandale. Un orage emporte toute les feuilles d'un arbre, comment faire pour les rassembler quand le vent les a dispersés ?

Qui pourrait par exemple arrêter les suites étranges de la lecture d'un livre contre la foi ou les mœurs, d'un journal impie, d'une parole à double sens, d'une chanson lascive? Cependant pour obtenir le pardon de ses péchés, il faut en réparer toutes les suites.

Il y a peut-être des âmes qui sont aux enfers par notre faute ; comment les en retirer ?

Ajoutez enfin que le scandale ôte la honte qui s'attache au péché.

A Voiron, il y a quelques années un jeune homme se suicidait, laissant à ses parents un billet ainsi conçu : Ce sont les mauvaises lectures et les mauvaises compagnies qui m'ont perdu ; j'ai une sœur que j'aime beaucoup ; ah ! veillez sur elle afin qu'elle ne se perde pas comme moi.

Donc fuyons ceux qui scandalisent par leurs paroles ou par leurs exemples. Nous-mêmes évitons le scandale. Edifions au contraire. Que notre lumière brille devant les hommes, afin que notre Père céleste en soit glorifié et les hommes, édifiés. Réparons nos scandales par nos prières, nos bons conseils, nos saints exemples.

2. — Envers soi-même.

Le principal, c'est le respect de nous-mêmes et de notre corps.

Or, il est un vice contre lequel il faut s'élever ici, vice si hideux qu'il se tient caché dans les ténèbres et qu'il ne peut souffrir qu'on le mette au jour : c'est pour cela qu'on l'appelle le vice honteux.

Il est pénible d'avoir à parler de ce vice ; il le faut pourtant, puisque, d'après les saints, il peuple les enfers.

Quelle n'est pas la gravité de l'impureté ! Elle profane nos âmes qui sont les images de Dieu et nos corps qui sont les membres de J.-C.

Et remarquez que cette injure que l'impureté fait à Dieu, est d'autant plus grande que ce qu'il préfère à Dieu est plus vil. Car, quoi de plus honteux que les infâmes satisfactions que l'on cherche dans ce vice ?

Aussi quels affreux ravages il opère dans les âmes. Il y excite d'abord le remords.

Le remords est le propre de tout péché, mais surtout du péché impur. Quelle amertume les passions répandent dans l'âme ! Il semblait que vous alliez approcher de vos lèvres la coupe de la félicité et voilà qu'au fond de cette coupe il y a une lie amère qu'il vous a fallu dévorer. Le plaisir passe,

dit St Augustin; mais le tourment de l'âme ne finit pas; c'est comme un boulet rivé à la conscience et que l'on traîne partout. L'enfant prodigue partageait la nourriture des pourceaux et mourrait de faim à leur suite. Image de l'impudique qui est fait pour Dieu et qui ne peut trouver le bonheur dans de telles infamies.

Ce vice *avilit* et *dégrade*. L'homme est presque l'égal des anges. *Minorasti eum paulò minus ab angelis* et il s'est comparé aux bêtes sans raison et leur est devenu semblable. L'infection du tombeau n'est rien en comparaison de celle d'une âme impure. St Pierre va même jusqu'à la comparer à la fange où se plait l'animal immonde. *Sus lota in volutabro luti.*

Ce vice amène l'aveuglement général. L'impudique ne voit ni l'horreur de son état, ni les abîmes où il se précipite. Il en vient même jusqu'à perdre la foi. C'est l'histoire de tous les impies; chez eux le débordement des mœurs a toujours précédé l'incrédulité. *Quam (conscientiam) repellentes, circa fidem naufragaverunt.* Le naufrage dans la conduite, dit St Paul, amène le naufrage dans la foi.

Et cet aveuglement de l'esprit amène *l'endurcissement* du cœur : on perd le goût de la prière, des sacrements, de la parole de Dieu, de l'église. Voix

de la grâce, crainte des jugements de Dieu ; rien n'y fait, tout glisse sur l'âme sans l'émouvoir. Oh ! qu'on est alors près de l'abîme.

Aussi ce vice est puni de Dieu en l'autre vie par l'enfer; mais parfois, dès celle-ci, d'une manière terrible. Quelle a été la cause du déluge qui fit périr tous les hommes ? Le vice impur.

Dans un pélerinage à Jérusalem, nous sommes descendu au Jourdain et à la Mer Morte et là nous avons eu sous les yeux un de ces châtiments épouvantables que Dieu inflige parfois au vice impur.

Il y avait là, au temps d'Abraham une vallée extrêmement fertile ; le sol presque sans culture se couvrait de moissons abondantes. Les heureux habitants de ces contrées vivaient dans le bien être et dans l'oisiveté, sa compagne inséparable, laquelle est la mère de tous les vices. Ils se laissèrent aller à celui de l'impudicité et aux plus grands excès.

Bientôt la corurption fut générale, puisqu'il ne s'y trouvait plus ces dix justes qui auraient suffi pour les sauver. Le Seigneur attendit longtemps. Il leur envoya même un homme juste, Loth qui condamnait leur vie infâme. Rien n'y fit. Ils méprisèrent Loth et ses remontrances. A la fin, leurs crimes arrivèrent à leur comble. Alors Dieu envoya le châtiment : le feu du ciel descendit sur ces

villes coupables et les détruisit, et une eau pesante, âcre, pestilentielle recouvre actuellement l'emplacement de ces villes consumées.

Le vice impur, c'est un gouffre où s'engloutissent souvent fortune, réputation, santé. Nous avons vu dans une mission un jeune homme de vingt-cinq ans seulement, qui avait les cheveux aussi blancs qu'un vieillard de quatre-vingts ans. Le vice impur l'avait pourri jusqu'aux os. Fils unique, pendant son service militaire qu'il fit à Grenoble, il était sans cesse à demander de l'argent à sa mère, femme pieuse, mais idolâtre de son enfant. Deux ans de la vie de caserne avaient suffi pour ruiner sa santé. Il était tout couvert de pustules, marques significatives. Il mourut pendant une mission, refusant tout secours religieux, proférant les plus horribles blasphèmes contre Dieu et demandant à être enterré civilement, ce qui aurait eu lieu sans l'opposition de la mère chez laquelle le sentiment chrétien n'était pas encore complètement éteint.

Disons donc avec l'enfant prodigue. *Surgam et ibo ad Patrem.* Je me lèverai et j'irai à mon Père. Quand un char est enfoncé dans un bourbier, on fouette les chevaux, on donne un coup d'épaule pour le démarrer. Le char de notre vertu est em-

bourbé, faisons un effort généreux pour sortir de là, combattons le vice impur.

Et pour cela, d'abord prions. *Ut scivi*, dit Salomon, *quoniam aliter non possem esse continens, nisi Deus det, adii Dominum et deprecatus sum illum.*

Ceux qui prient, sont plus forts, l'expérience le prouve. Dès que, touchés de la grâce, nous nous convertissons et nous nous mettons sérieusement à lutter, nous prions. Au contraire, ceux qui se découragent, ne prient plus.

Dans la tentation, faisons une courte prière, adressons une fervente invocation à Marie.

A la prière, joignons la confession à la communion. Les sacrements sont la source de la grâce. La pensée seule que nous nous préparons à la réception des sacrements, nous inspire plus de respect de nous-mêmes dans nos pensées, dans nos paroles et dans toute notre conduite et cela n'est rien en comparaison de la force dont nous investit Jésus dans l'Eucharistie, lui qui est tout-puissant et qui mettait pendant sa vie les démons en fuite.

St Hyacinthe se trouvait dans la ville de Kiovie en Russie où la piété des fidèles lui avait construit un très beau couvent. Un matin, en descendant de l'autel où il avait célébré la sainte Messe, on lui apprend qu'une horde de Tartares vient de se jeter

sur la ville et qu'ils vont tout mettre à feu et à sang. Le saint rassemble à la hâte ses religieux et se dispose à sortir du couvent, après avoir caché le Saint Sacrement sous sa tunique. Soudain, comme il passait devant une haute statue de la sainte Vierge, au pied de laquelle il avait coutume de prier, une voix plaintive et suppliante s'échappa dès lèvres de la sainte Image. La Vierge s'adressant à Hyacinthe : Hé quoi, mon fils, dit-elle, me laisseras-tu à la merci des barbares ? Hyacinthe regarde la statue, les yeux tout remplis de larmes et, faisant allusion à ses grandes proportions, il s'excuse en ces termes : Mais, ma mère, comment pourrais-je emporter un bloc de pierre d'un si grand poids. — Essaie, reprend la voix et tu éprouveras si ce que je te demande est au-dessus de tes forces. Hyacinthe porte la main sur la statue et il la trouve aussi légère qu'une gaze impondérable. Chargé du nouveau et précieux trésor, Hyacinthe et ses religieux se dirigent vers la seule porte de la ville dont les Tartares ne se sont pas encore saisis. A peu de distance, se présente un fleuve large, profond : c'est le Borysthène ou le Don. Point de pont, point de bateau. Plein de confiance en la puissance de Jésus-Hostie et de sa sainte Mère, Hyacinthe s'avance hardiment sur les flots et,

laissant traîner après lui son manteau, il ordonne à ses frères de le suivre. Et ainsi les heureux voyageurs arrivent sans encombre sur la terre hospitalière de Pologne. Si nous voulons échapper à nos ennemis, ayons une vraie et solide dévotion à l'Eucharistie et à la très Sainte Vierge.

A la prière et aux sacrements, il faut joindre la fuite des occasions. Celui qui aime le danger, y périra, a dit le St-Esprit. N'aimons pas le danger. Jeunes gens ici présents, vous voulez demeurer purs et conserver ces bons sentiments qui vous animent en ce moment, fuyez les occasions du péché. Oh ! que le proverbe est bien vrai : Si jeunesse savait et si vieillesse pouvait. Dans dix ans, vous vous repentirez, mais trop tard, de toutes ces légèretés, de tous ces amusements, de tous ces désordres. Vous ve voulez pas encore vous établir, laissez de côté toute attache aux jeunes filles, et quand vous songerez à en choisir une pour votre compagne ne restez jamais seul à seule avec elle ; voyez-la sous les yeux de ses parents et prenez conseil des vôtres dans une affaire si importante et où leur expérience peut vous être si utile.

Nous avons connu un jeune homme qui vola une jeune fille. C'était surtout sa fortune qu'il convoitait. Voulez-vous savoir la fin de ce mariage

scandaleux ? Cette jeune fille qui s'était laissé prendre, comme on dit, mourut subitement, juste un an après son mariage et son mari, quelques années après, fut obligé de faire banqueroute.

Un jeune homme était recherché dans une maison à cause de ses qualités, du rang de sa famille, de sa fortune. La mère le convoitait pour sa jeune fille et favorisait des entrevues seul à seule — on se voyait dans les champs en gardant les bestiaux, en ramassant les fruits ; il y avait des festins, des danses le soir, pendant l'hiver surtout. Bref, le mariage tant désiré eut lieu. La jeune femme mourut de ses premières couches et le mari resté veuf se laissa prendre à une machine en battant le blé : on fut obligé de lui couper la jambe.

Pour être pur, il faut également combattre l'ivresse qui étouffe la raison et ne laisse plus à l'homme que les instincts de la brute.

L'ivresse ruine la fortune, la santé, la réputation. Un ivrogne est méprisé de tout le monde. — Elle perd les âmes : dans l'ivresse, on commet sans remords les plus grands crimes.

Il faut donc éviter les compagnies, les lieux qui sont pour nous une occasion d'ivresse. C'est un devoir grave ; autrement nous vérifierons une fois

de plus à nos dépens le proverbe bien connu : Qui a bu, boira.

C'est ici que je dois citer l'exemple de Cambronne. Il faillit un jour être condamné à mort à la suite d'un excès de boisson. Son général lui fit grâce, à la condition qu'il jurerait de ne plus boire de vin. Il tint parole et devint un héros. Plus tard retiré du service militaire, il invita à dîner son général qui vivait encore ; et, comme ce dernier s'étonnait de ce qu'il ne buvait point de vin, Cambronne lui rappela son serment. Quel est celui qui ne peut l'imiter ?

Si le vin donnait la mort, en boirions-nous ? Il donne la mort à notre âme. Hélas ! en enfer, on a le temps d'avoir soif. *Crucior in hac flamma*, s'écrie le mauvais riche et il demande, ne serait-ce qu'une goutte d'eau pour étancher sa soif et cette goutte d'eau lui est refusée. Pensons-y.

VIII.

Confession.

Il y a un précepte pénible, c'est la confession qui sert de prétexte aux impies pour attaquer la

religion et empêcher parfois des chrétiens sincères, mais faibles, de remplir franchement tous leurs devoirs.

Cependant la confession est d'une importance capitale. Sans elle, la pratique de la religion est impossible et bien faire sa mission n'est pas autre chose que de faire une bonne confession.

Il importe donc de détruire les préjugés que l'ignorance ou la haine accumulent sur ce point et de faire connaître ce grand sacrement. La conférence roulera sur la nécessité, les avantages et la facilité de la confession.

1. — *Est-il absolument nécessaire de se confesser?*

Absolument, parce que c'est Dieu qui le veut. C'est lui qui a institué la confession.

Quand il est venu en ce monde, il a choisi un certain nombre de disciples qu'il a faits ses prêtres ; il leur a commandé d'aller prêcher la pénitence à tous les hommes et il leur a donné, à eux et à leurs successeurs jusqu'à la fin du monde, le pouvoir de remettre les péchés en son nom. Il nous a imposé par là même à tous sans distinction l'obligation d'avouer, de confesser nos fautes à ces hommes qui sont ses ministres, ses représen-

tants, sans quoi nous demeurerions dans la fange de nos péchés et nous descendrions en enfer.

C'est Dieu lui-même, c'est J.-C. qui a dit à ses prêtres en la personne des apôtres : Recevez le St-Esprit ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis ; quorum retinueritis, retenta sunt.* Et ailleurs : Tout ce que vous aurez lié sur la terre, sera lié dans le ciel et tout ce que vous aurez délié sur la terre, sera délié dans le ciel.

Quoi de plus clair et de plus précis que ces paroles divines : Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez ? L'Eglise qui est infaillible, assemblée au concile de Trente, affirme de nouveau cette obligation de nous confesser : Si quelqu'un dit que la Pénitence n'est pas un sacrement véritablement institué par Notre Seigneur J.-C. pour réconcilier les fidèles avec Dieu, toutes les fois qu'ils sont dans le péché, après le baptême, qu'il soit anathème.

Le prêtre juge ne peut prononcer un jugement sans être instruit de la cause. Médecin des âmes, il ne peut guérir les maladies sans les connaitre également, et il ne peut les connaître sans la confession, c'est-à-dire par le plus doux des moyens

qui est l'accusation volontaire et secrète du coupable.

Donc, c'est Dieu lui-même qui a institué la confession, laquelle est un sacrement appelé pénitence. Or, il n'y a que Dieu qui puisse établir les sacrements. C'est donc lui qui veut que nous allions nous confesser à ses prêtres, afin d'obtenir par leur ministère la rémission de nos péchés et la délivrance de l'enfer. L'Eglise ne fait que fixer le temps où il faut accomplir ce commandement, sous peine de péché mortel : Tous tes péchés confesseras à tout le moins une fois l'an.

De ce que c'est Dieu qui a établi le commandement de la confession, il s'en suit que *tout le monde se confesse*, tout le monde absolument. Il est de foi que tout le monde est pécheur, grand ou petit, et par conséquent tous nous avons besoin de la confession.

De plus, Dieu n'a pas deux poids ni deux mesures ; ce qu'il impose à l'un, il l'impose à l'autre et il nous accorde à tous notre pardon aux mêmes conditions.

Ainsi, vous le voyez, il y a égalité pour tous dans la religion, en sorte que c'est nous, chrétiens, qui pouvons crier : Vive l'égalité. Voyez le confessionnal, la Ste Table, tout le monde y passe à son tour, tout le monde est traité de la même manière.

Les curés se confessent et voilà une des raisons de leurs visites réciproques si méconnues et parfois si décriées. Car, outre qu'il leur faut une société, ils ont de plus besoin de se voir pour se rendre ce mutuel service de la confession.

Le Pape se confesse. Pie IX, de glorieuse et sainte mémoire, se confessait et même chaque jour. Vous voyez qu'il n'est pas nécessaire d'être un grand pécheur pour se confesser et que nous sommes en bonne compagnie au saint tribunal : nous sommes avec tous les saints et tous les bons chrétiens.

Il s'en suit en second lieu qu'on *s'est toujours confessé depuis J.-C.*

L'accusation de ses fautes remonte même plus haut, au commencement du monde. Adam et Eve se sont confessés : J'ai mangé du fruit défendu, dit Adam ; et Eve : J'en ai aussi mangé. Caïn ne voulut pas se confesser : « Mon péché est trop grand, pour que j'en obtienne le pardon », et il fut maudit.

Chez les Juifs, il fallait se confesser comme maintenant avant d'offrir le sacrifice.

J.-C. a élevé la confession à la dignité de sacrement, en sorte que la rémission de nos péchés nous est plus facile : il suffit d'avoir la contrition

imparfaite, au lieu que la contrition parfaite était nécessaire chez les Juifs.

J.-C. a confessé, témoin la femme adultère : elle avoua sa faute et reçut cette sentence : Allez en paix : vos péchés vous sont pardonnés.

Les apôtres ont confessé : St Paul a confessé à Ephèse : Et beaucoup d'entre eux, disent les Actes, venaient confesser et déclarer leurs actions. *Multique credentium veniebant, confitentes et annuntiantes actus suos.* Et ils firent pénitence et ils brûlèrent publiquement leurs mauvais livres pour la valeur de cinquante mille deniers.

Dans les catacombes de Rome que nous avons eu le bonheur de visiter et dans les monuments des premiers siècles, on trouve des traces fréquentes de la confession.

Le Pape St Clément, baptisé par St Pierre, exhorte à la confession. St Denys, disciple de St Paul, reproche à un chrétien d'avoir brutalisé un pauvre pécheur qui s'était confessé. Origène indique la confession comme le moyen d'obtenir la rémission de ses péchés. « Vaut-il mieux se damner, dit Tertullien, en cachant son péché, que d'en être purifié en le déclarant par la confession ? Et l'on voit encore à Rome les confessionnaux des premiers siècles, ainsi que le siège sur lequel s'agenouillait le pénitent.

C'était l'usage à Vienne en Dauphiné de choisir un prêtre docte et pieux dont la fonction unique consistait à entendre les confessions. Ainsi fit St Theudère dans le cinquième siècle et l'histoire nous apprend aussi que St Hugues, évêque de Grenoble, au onzième siècle, imitait St Ambroise et mêlait ses larmes à celles des pénitents au saint tribunal.

Il s'en suit en troisième lieu que *ce ne sont pas les curés qui ont inventé la confession.*

Cela est bien évident, puisque c'est Dieu et qu'on la retrouve à tous les siècles de l'Eglise depuis J.-C.

Si c'étaient les curés qui eussent inventé la confession, on connaîtrait le nom de ce curé fameux qui aurait opéré une telle révolution. La chose aurait assez fait de bruit pour que son nom fût connu. On connaît l'inventeur des chemins de fer, des bateaux à vapeur, de l'électricité, même des allumettes chimiques, celui en un mot de toutes les inventions humaines. Nommez l'inventeur de la confession ; vous ne le pouvez pas.

Et pourquoi donc les curés auraient-ils inventé la confession ? Comme si cela amusait beaucoup de confesser, de s'enfermer entre quatre planches, sans pouvoir faire le moindre mouvement, pen-

dant des heures entières, de respirer un air plus ou moins pur, d'user sa santé à ce laborieux ministère ? Nous disons laborieux ; et en effet il l'est et c'est bien ce qu'il y a de plus pénible pour le prêtre. Quelle science ne faut-il pas pour confesser ? La confession touche à tout; il faut donc passer sa jeunesse entière dans l'étude de questions ardues. Aussi nous avons entendu des jeunes gens affirmer que ce qui leur répugnerait le plus dans le ministère du prêtre, ce serait la confession.

Croyez-vous que ce soit bien gai pour les curés de se lever la nuit pour confesser, de braver pour cela la pluie, le froid, la neige ? Dans une peste, un choléra, une maladie contagieuse, les prêtres sont obligés d'exposer leur vie ; des centaines de prêtres sont morts, victimes de leur dévouement à Marseille pendant la peste de 1720.

Nous avons connu des abbés à Grenoble et à Vienne, lesquels sont morts victimes du devoir de la confession ; d'autres, qui sont marqués de la petite vérole et qui doivent cela à la même cause.

Un curé, notre condisciple, vient encore de mourir, victime du devoir de la confession. — Il avait l'influenza. — On l'appelle pendant la nuit pour confesser un paroissien, il refroidit ; la fièvre le saisit et il meurt en quelques jours.

Et puis, il ne suffit pas d'inventer ; il faut faire accepter la confession et comment y réussir ? Le curé qui aurait inventé la confession, aurait soulevé contre lui une opposition formidable qui l'aurait fait échouer dans son entreprise, auprès des bons d'abord, lesquels sont toujours en garde contre les nouveautés, auprès des méchants ensuite qui tous auraient repoussé avec horreur un joug insupportable, auprès des prêtres enfin, pour lesquels elle est un fardeau si lourd et si pénible qu'ils l'auraient abolie eux-mêmes mille fois, si elle n'était pas une institution divine.

Quand les hommes inventent des religions, ils inventent des religions commodes. Voyez Mahomet qui permit la pluralité des femmes, Luther qui abolit les jeûnes, les abstinences et la confession, précisément, et tout ce qui gêne.

La religion qui impose des sacrifices, il n'y a que Dieu qui puisse l'inventer et la faire accepter.

Oui, pour quelqu'un qui réfléchit à la nature du cœur humain, à la force de l'amour-propre et de l'orgueil, il demeure impossible qu'un autre que Dieu ait pu imposer et faire accepter une obligation aussi humiliante et aussi pénible. L'inventeur de la confession c'est l'inventeur des curés et de la religion, c'est J.-C., c'est Dieu.

Cela nous rappelle un fait curieux. Un ministre protestant arrive dans un village catholique et aussitôt, selon sa coutume, de faire de la propagande en déblatérant contre la confession dont il prétendait connaître l'inventeur. Monsieur le curé du lieu averti se rendit à la conférence et gagea cent francs qu'il ne nommerait pas ce prétendu inventeur ; il les déposa publiquement entre les mains d'une personne sûre. A la conférence suivante, le ministre commença par dire du mal de la religion. Rappelé à sa promesse par Monsieur le curé, une fois, deux fois, trois fois, il se fâcha ; mais à la fin, hué par tous les assistants, il prit son chapeau et partit, sans mot dire, tout honteux et jamais on ne le revit.

Il s'ensuit enfin que les *protestants qui ne se confessent pas, ne plaisent point à Dieu et que nous ne pouvons pas les imiter sans danger de nous perdre*. Il n'y a d'exception que pour ceux qui sont de bonne foi, comme du reste pour les infidèles qui n'ont pas connaissance de la vraie religion et qui suivent en tout la voix de la conscience, ce qui est bien difficile.

Pour les autres qui n'ignorent pas qu'ils sont dans l'erreur, ils ne sont pas dans la voie du salut et nous en sortirions nous-mêmes, si nous voulions les imiter.

Du reste, les protestants sont des catholiques révoltés, des enfants prodigues. Lisez l'histoire et vous verrez qu'ils ne remontent pas au-delà de trois siècles et que leurs pères n'ont quitté le sein de l'Eglise et abandonné la confession que pour pouvoir se livrer sans frein à leurs infâmes passions. Ils ne se confessent pas, parce que ce n'est pas commode, comme ils ne jeûnent pas, comme ils n'obéissent pas à l'Eglise, toujours pour le même motif. Aussi leurs consciences sont en friche, couvertes de mauvaises herbes et ils ont fait l'impossible pour rétablir la confession qu'ils nous envient.

2. — *Pourquoi ne pas se confesser uniquement à Dieu? Le prêtre n'est-il pas un homme comme les autres ?*

Parce que Dieu ne le veut pas, voilà tout. Il y en a qui veulent aller à J.-C. sans passer par le prêtre qui leur dit au nom de Dieu : Personne n'arrive à J.-C. que par moi ; c'est à moi qu'il a dit: *Qui vos audit me audit*: *qui vos spernit, me spernit.* Le prêtre tient la place de J.-C., continue J.-C.

Voyez Notre Seigneur dans l'évangile : il ordonne aux lépreux, après les avoir guéris, de se présenter

aux prêtres, conformément à la loi de Moïse et pour nous apprendre que les vrais lépreux qui sont les pécheurs, doivent se présenter aux prêtres de la loi nouvelle pour obtenir la rémission de leurs péchés.

Il suffit de se confesser à Dieu ! Eh ! à quoi bon se confesser à Dieu ? Ne connaît-il pas nos fautes ? Se confesser à Dieu serait donc inutile. Et puis, qui se confesse à Dieu, lorsqu'il ne se confesse pas au prêtre ? La main sur la conscience !

Enfin, comment saurons-nous que Dieu nous a pardonné ? Dieu ne parle pas ; on ne le voit pas. Le pécheur seul, voit, touche son péché et par conséquent sa condamnation. Tant qu'il ne sentira pas, qu'il ne verra pas, qu'il ne touchera pas son pardon, il sera inquiet, troublé, désespéré. Le pardon par la foi en Dieu qu'on ne sent pas, qu'on ne voit pas, qu'on ne touche pas, peut n'être qu'une illusion. Condamner l'homme à ce pardon insensible, invisible, impalpable, c'est un homicide, une négation insensée de la nature humaine. L'homme est loin d'être un ange. Aussi un athmosphère de plomb pèse sur tous les peuples protestants pour lesquels il n'y a pas d'absolution. Remercions Dieu qui nous rend sûrs du pardon de nos péchés par ces douces paroles que nous disent les prêtres : Allez en paix.

Quant à cette assertion : Le prêtre est un homme comme les autres, elle est fausse.

J.-C. était en apparence un homme comme les autres ; mais en réalité, il était Dieu.

Le prêtre est un homme comme les autres ! Voyez : il a une tête, des mains, des pieds comme les autres ; mais c'est un homme élu de Dieu pour être le dépositaire de la grâce et du salut : il est homme et il est prêtre, comme J.-C. était homme et en même temps Dieu.

Un père est un homme comme les autres ; cependant comme père, il est au-dessus de ses enfants. Ainsi des magistrats, des officiers civils, d'un juge de paix, par exemple : c'est un homme comme les autres ; mais, comme juge de paix, il est plus que les autres, il est le représentant du chef de l'Etat, il a le pouvoir de juger les différends. Voilà le prêtre qui tient la place de J.-C. et qui a le pouvoir de remettre les péchés en son nom.

Voici deux citoyens qui sont en désaccord ; ils vont trouver à Paris le Président de la République, afin qu'il les accorde. Est-ce que M. . . . . les écoute ? — Allez, leur dit-il, devant les tribunaux, devant le juge de paix de votre canton ; il est établi pour cela. » Voilà Dieu, mes fr., qui refuse de nous écouter, quand nous lui demandons pardon de nos

péchés, tant que nous ne les accusons pas au prêtre qu'il a établi son représentant.

Ayons la foi et sachons apercevoir Dieu caché dans le prêtre à qui nous nous confessons. C'est à Dieu, c'est à J.-C. que nous nous confessons en la personne de son représentant et c'est lui qui nous pardonne, quand le prêtre nous absout en son nom. Le prêtre en tant que prêtre, c'est J.-C. lui-même, souverain prêtre éternel.

Et vous voyez par là qu'on ne s'abaisse pas en se confessant. On ne se met pas aux genoux d'un homme son semblable, mais aux genoux de Dieu en la personne de son représentant. Or, quand on s'humilie devant Dieu et qu'on lui demande pardon, on ne fait que se mettre à sa place et on mérite au contraire d'être élevé, selon cette parole : Celui qui s'abaisse sera élevé.

3. — *A quoi sert la confession ?*

A quoi sert de se laver, de se peigner, de se brosser ? A être propre. Hé bien, la confession est la toilette de l'âme.

A quoi sert la confession ? A tout : à nous remettre en paix avec Dieu, avec le prochain et avec nous-mêmes.

Mais, pour bien comprendre les avantages de la confession, n'oublions pas qu'au confessionnal le prêtre est tout à la fois juge, père et conseiller.

Comme juge, il pardonne au nom de Dieu. Quand nous avons offensé Dieu, nous sommes troublés ; nous nous condamnons nous-mêmes; nous sentons que nous nous sommes abaissés et rien ne peut nous relever à nos propres yeux ni nous donner la paix, jusqu'à ce que nous soyons allés trouver un prêtre, ministre du Dieu de paix. Alors on éprouve que rien ne peut remplacer cette paix ni la donner, que tous les biens du monde, que toutes les jouissances ne sont rien en comparaison de cette paix. Voilà à quoi sert la confession, à donner la paix avec Dieu.

En second lieu le prêtre est père et comme père il inspire une confiance entière. Nous en avons bien besoin ; car à qui faire ses confidences intimes? Dans le sein de qui verser ce secret qui nous pèse tant? L'expérience le prouve : l'homme coupable et qui se repent, cherche partout un confident ; il éprouve un besoin impérieux de manifester son crime pour en recevoir le pardon. Combien de meurtriers se sont faits eux-mêmes les révélateurs conscients ou inconscients de leurs forfaits.

Toutefois, il n'y a ni père, ni mère, ni époux qui inspirent pour cela assez de confiance, il y a des choses qu'une fille ne dira pas à sa mère, un fils, à son père, une épouse, à son époux.

Une dame protestante voyait souvent Monseigneur de Cheverus; ce qui l'éloignait surtout du catholicisme, disait-elle, c'était la confession, c'était l'obligation d'avouer à un prêtre tout ce qu'il y a de plus intime dans sa vie. Or elle venait précisément de l'entretenir des choses les plus secrètes.

C'est ce que lui fit remarquer l'homme de Dieu. Vous venez de vous confesser; il ne vous manque que l'intention et cet aveu obligatoire dans la confession n'est pas autre chose.

Ah! mes frères, c'est là qu'éclate la divinité de la confession. Non, il n'y a qu'un Dieu qui pût connaître à ce point nos besoins et y subvenir avec tant d'à propos. Oui, le prêtre au Saint Tribunal a tout ce qu'il faut pour recevoir ce secret qui nous pèse tant et ces confidences dont nous avons tous besoin : il tient la place de Dieu, il est instruit, dévoué, sans famille, tenu au secret le plus strict. Voilà encore à quoi sert la confession.

Enfin le prêtre est conseiller. On l'a dit : celui qui ne prend conseil de personne et se guide par soi-même, est guidé par un sot. La confession est

donc, pour employer une expression bien connue, le moyen de ne pas dérailler.

En effet, indépendamment de la grâce qui est le premier fruit de la confession, on reçoit aux pieds du prêtre les conseils les plus appropriés à ses besoins. La confession touche à tout : aux devoirs des parents et des enfants, à ceux des supérieurs et des inférieurs, aux questions de justice et de charité, en sorte que la confession bien faite, si on la pratique quelque temps, est incompatible avec les passions. Aussi, voit-on ceux qui ne veulent pas se corriger de certaines faiblesses, cesser bientôt de se confesser.

Ainsi, la confession est la sanction nécessaire et efficace de la religion. Bien pratiquée, elle rendrait inutiles les gendarmes et les prisons ; aussi ceux qui gémissent dans ces lieux du déshonneur et de la honte, ne se confessaient pas, la plus part du moins.

Chez les protestants et les schismatiques, il n'y a pas de religion sérieuse, parceque la confession manque et ce n'est pas dans les pays où règnent l'hérésie, le schisme, qu'il faut chercher le respect du bien d'autrui, la charité, encore moins la chasteté : c'est ce que nous constations encore de nos

yeux en Orient, dans un voyage en 1889, en Terre-Sainte.

A quoi sert la confession ? Il faut avouer, disait un ministre protestant, que c'est une excellente chose que cette confession catholique : il venait de recevoir un billet de mille francs, restitués après 18 ans par un voleur inconnu qui s'était enfin décidé à se confesser.

A ce propos, voici un fait qu'on a pu lire dans un excellent journal nommé *La Croix*, le 30 mai 1888. Un ecclésiastique du diocèse de Poitiers, ancien aumônier de prisons, vient de remettre à l'un des agents principaux de la Société générale, la somme de 18.525 fr., provenant d'une restitution. Aux questions qu'on lui a adressées, il s'est contenté de répondre : c'est la religion qu'il faut remercier. Cette restitution était le fruit de la confession.

Que de restitutions, disait précisément Rousseau, la confession ne fait-elle faire ? C'est la plus fidèle gardienne de la propriété. Aussi voit-on les protestants préférer des serviteurs catholiques et les chercher parmi ceux qui se confessent, quand ils le peuvent commodément.

Ecoutez l'aveu du philosophe Marmontel. Quel préservatif salutaire pour les mœurs de l'adoles-

cent que l'usage et l'obligation d'aller tous les mois à confesse? La honte qu'il faut surmonter pour accuser ses fautes, même les plus cachées, en épargne peut-être un plus grand nombre que les motifs les plus saints.

La confession, dit un autre écrivain impie, est un remède excellent contre les crimes invétérés. La plupart des hommes, quand il sont tombés dans le crime, en ont naturellement horreur; s'il y a quelque chose qui les console ici-bas, c'est de pouvoir se réconcilier avec Dieu et avec soi-même. Et ailleurs, le même: Les ennemis de l'Eglise, quand ils se sont élevés contre une institution si nécessaire, semblent avoir ôté aux hommes le plus grand frein qu'on puisse mettre à leurs crimes secrets. La confession pénètre dans l'intérieur des âmes et scrute les pensées les plus mystérieuses du citoyen: elle lui rend l'empire de la volonté, lorsqu'elle est dominée par une passion tyrannique; elle veille sur les intentions et les motifs de ses actions pour les purifier, les élever, les annoblir; elle réveille le remords pour l'apaiser ensuite par le repentir, elle voit tout, entend tout, gouverne tout, faisant observer, non-seulement la loi de Dieu, mais même la loi de la nation.

La *confession*, dit-on, *encourage le crime en fa-*

cilitant le pardon ! — Vain sophisme. C'est la suppression de la confession qui partout a multiplié les crimes, au point d'effrayer les hérétiques et les peuples. Leibnitz a dit : La nécessité de la confession détourne beaucoup d'hommes du mal, ceux qui ne sont pas encore endurcis. Luther n'hésitait pas à dire qu'il aimerait mieux supporter le joug du pape que de consentir à l'abolition de la confession. Œcolampave avouait qu'en supprimant la confession, on avait multiplié le libertinage et tous les autres vices à l'excès.

On lit dans la liturgie suédoise : Lorsqu'on s'est relâché sans mesure sur les règles prescrites pour la confession auriculaire, la célébration des fêtes a été suivie d'un libertinage si affreux que tous se croient permis de satisfaire leurs passions.

Les Luthériens de Nuremberg furent si effrayés du débordement des crimes dont fut suivie presque immédiatement l'abolition de la confession, qu'ils envoyèrent une ambassade à Charles-Quint pour le supplier d'en rétablir l'usage.

Les ministres de Strasbourg en 1670, dans un mémoire aux magistrats, émirent le même vœu ; les magistrats comme l'empereur répondirent que leur puissance n'allait pas jusque-là et que, puisqu'on avait supprimé la confession établie par

Dieu, on ne garderait pas celle qui serait établie par les rois.

Vous direz peut-être encore: *C'était bon de me confesser, quand j'étais petit enfant; mais maintenant que je suis homme, la confession ne m'est pas nécessaire.* — Oui, répond Monseigneur de Ségur, quand vous étiez enfant, c'était bon de vous confesser pour vous prémunir contre la corruption toujours précoce, pour vous apprendre à vivre selon Dieu et déposer dans votre âme le germe du salut; mais il est bon de vous confesser maintenant encore que vous n'êtes plus un enfant. Le pilote est nécessaire au vaisseau tout le temps de la navigation, dans le calme, encore plus dans la tempête. L'enfance est le temps du calme. A mesure que l'enfant grandit, les passions se développent, les dangers augmentent, les exemples du dehors, les séductions de tout genre, l'assaillent ; la lutte du bien et du mal prend des proportions plus grandes. Pauvre vaisseau, que le pilote est nécessaire!

Jésus n'a pas institué la confession pour les enfants seulement, mais pour les jeunes gens, les jeunes filles, les personnes mariées, les vieillards ; il l'a rendue obligatoire pour tout le monde, parce qu'il savait que tout le monde en a besoin et qu'il veut sauver tout le monde.

4. — *Mais combien qui se confessent et qui ne valent pas mieux que les autres.*

Parce qu'ils se confessent mal ; comme ceux qui se lavent mal, sont aussi malpropres que ceux qui ne se lavent point. Mais, quand on se confesse bien, on est meilleur que lorsqu'on ne se confesse pas. Vous allez le comprendre.

Quand on se confesse et comme il faut, on reçoit la grâce, c'est-à-dire un secours surnaturel pour faire le bien et éviter le mal. La confession est un sacrement et les sacrements produisent la grâce et nous sanctifient. Comment ceux qui reçoivent cette grâce pourraient-ils ne valoir pas plus que ceux qui ne la reçoivent point ! C'est comme si vous disiez que ceux qui reçoivent mille francs, ne sont pas plus riches que ceux qui ne reçoivent rien absolument.

Quand on se confesse et qu'on se confesse bien, on reçoit de bons conseils du prêtre. Est-ce que les bons conseils ne font aucun bien ?

Enfin, quand on se confesse, on prend de bonnes résolutions aux pieds du prêtre. Est-ce que prendre fréquemment et renouveler ses bonnes résolutions ne rend pas meilleur ?

Non pas que, parce qu'on se confesse, on soit

par là même parfait ; la perfection n'est pas de ce monde; mais les chrétiens pieux qui se confessent et se confessent bien, valent infiniment plus que les indifférents qui ne se confessent point. Ils ont comme ceux-ci des qualités naturelles plus ou moins heureuses et ils ont en outre tout un ensemble de vertus acquises qui améliorent beaucoup leur conduite. Ils apprennent aux pieds du prêtre à devenir meilleurs en tout: les époux, à être fidèles, les enfants, à être obéissants ; les jeunes gens, retenus ; les jeunes filles, pures ; tous, à pratiquer la justice, la charité, chacun de leurs devoirs.

Ne jugeons pas si vite du mérite d'autrui. Il n'y a que Dieu qui puisse peser les montagnes ; il n'y a que lui pareillement qui puisse peser le mérite des âmes. Ne jugez point et vous ne serez point jugé.

Vous voyez un fétu dans l'œil de votre frère. Eh! mon ami, il y a peut-être une poutre dans le vôtre. Si ce bon chrétien qui se confesse, a encore des imperfections, que serait-ce s'il ne se confessait pas? C'est la réponse que fit un jour une femme à sa voisine. Vous êtes une méchante, lui disait celle-ci et avec cela, vous osez vous confesser et communier si souvent ! — Eh ! Madame,

reprit l'autre, remerciez-en Dieu, parce que sans cela, je serais encore mille fois pire.

St Philippe de Neri corrigea en quelques jours un jeune homme d'une habitude invétérée, grâce à la confession fréquente.

Enfin, l'expérience est là, et ceux qui se confessent, sont encore ceux qui se respectent le mieux sous tout rapport. Nous ne connaissons pas votre paroisse; mais nous en connaissons tant d'autres et les pays se ressemblent tous. Hé bien! partout, ce qu'il y a de mieux, ce sont ceux qui se confessent et qui pratiquent la religion comme Dieu l'a établie.

Que s'il y en a qui abusent de la confession, c'est leur affaire. Il ne faut pas regarder à côté de soi, mais au-dessus, Dieu qui commande et à qui il faut obéir. Chacun sera traité à la mort selon ses œuvres.

5. — *Mais, c'est toujours à recommencer ; on retombe toujours.*

C'est bien : donc parce qu'on se salit sans cesse, il ne faut jamais se laver ; parce qu'on a toujours faim, il ne faut jamais manger, parce que l'horloge s'arrête tous les huit jours, il ne faut jamais

la remonter! Pas si vite ! A chaque jour, suffit sa peine, dit J.-C. Lavez-vous, nourrissez-vous, confessez-vous pour aujourd'hui ; demain vous vous laverez, vous vous nourrirez, vous vous confesserez pour demain. Il faut toujours recommencer et ne jamais se lasser.

Il en est de cela comme d'un métier, il faut de la persévérance, sans quoi on ne réussit point. Une première confession faite de son mieux sert de préparation à une seconde et ainsi de suite. Si le bien qui en résulte, n'est pas visible toujours, il est assuré. Voyez donc le temps que mettent les récoltes à mûrir, les hommes, à grandir. Cette croissance ne peut se mesurer instant par instant ; elle est insensible et cependant, réelle.

De plus, que ne serions-nous pas peut-être, sans la confession ? Et n'est-ce donc rien que de se maintenir et de ne pas déchoir ?

La confession est le chef d'œuvre de la miséricorde divine. Maître demandait St Pierre à J.-C, combien de fois faut-il pardonner ? Sera-ce sept fois ! — Que dis-tu, Pierre ? Soixante-dix-sept fois sept fois, c'est-à-dire mille fois, toujours. Pourquoi ? Parce que l'homme doit pardonner autant de fois que Dieu. Or Dieu pardonne toujours là où se trouve le repentir et quand on se confesse.

6. — *Je suis un honnête homme ; je n'ai pas besoin de me confesser !*

Alors, vous êtes un saint ; il faut vous placer dans quelque niche, vous offrir de l'encens et vous invoquer !

C'est-à-dire que vous n'avez ni tué, ni volé, point fait de prison ; car voilà bien l'honnête homme selon le monde. Hé bien, vous ne serez pas pendu, voilà tout; mais cela ne fait pas le chrétien ; il faut de plus prier, ne pas blasphèmer, sanctifier le dimanche, être pur, etc. Combien d'honnêtes gens selon le monde qui ont de graves reproches à se faire sur tous ces points et qui par conséquent ont bien besoin de se confesser? On va se confesser pour être, non pas un honnête homme, mais un bon chrétien : c'est bien différent.

Je n'ai ni tué, ni volé, comme dirait un chrétien sincère, mais j'ai fait tout le reste. Ces honnêtes gens, dit Joseph de Maistre, qui ne se confessent pas, savez-vous ce que c'est que leur conscience ? Un égoût fangeux, dans lequel on ne peut pas descendre, sans se boucher le nez !

Vous n'avez pas besoin de vous confesser, parce que, vous n'avez, ni tué, ni volé ; ce sont là deux commandements ; il y en a huit autres de Dieu et six de l'Eglise : ne l'oubliez pas.

Entre un honnête homme et un bon chrétien, il y a la distance de la terre au ciel. Avez-vous manqué la messe habituellement? Voilà plus de cinquante péchés mortels par an. N'est-ce donc rien de blasphémer, de garder des rancunes, de nourrir toute espèce de mauvaises pensées et de mauvais désirs, etc?

Vous seriez bien à plaindre, si vous ne regardiez comme péchés que ces excès énormes que punit la justice humaine ou qui flétrissent la réputation! Quoi? les saints se frappaient la poitrine, et nous, qui ne sommes pas des saints, nous dirions : Je ne fais point de mal, je n'ai rien à dire. — Vous n'avez rien à dire parce que vous ne faites attention à rien, parce que vous croyez que tout est permis, parce que vous avez perdu la crainte de Dieu, parce que vous avalez l'iniquité comme de l'eau, sans remords et qu'en un mot, vous n'avez point de religion.

Cela nous rappelle une histoire. Un cabaretier, s'enivrait tous les jours, n'allait jamais à l'église. Survint une mission. Savez-vous ce qu'il répondait à sa femme qui le pressait d'aller entendre les missionnaires et se confesser? — Mais, ma femme, tu le sais bien, je ne fais point de mal. Et il ne fit pas sa mission. C'est l'honnêteté toute extérieure,

la vie païenne, j'allais dire animale, *animalis homo non percipit ea quœ sunt Dei*. Ces gens-là sont perdus sans ressource, à moins d'une grâce extraordinaire.

7. — *Mais, c'est si pénible, si ennuyeux de se confesser!*

Il sera encore bien plus pénible et bien plus ennuyeux d'aller en enfer, si on ne se confesse pas; car il n'y a pas de milieu, ou la confession ou l'enfer.

Le devoir n'est pas ordinairement amusant, quel qu'il soit; mais c'est le devoir et voilà! Voyez pour cultiver les champs, pour exercer un métier!

C'est pénible; aussi est-ce le sacrement de pénitence, de la peine, qui fait souffrir.

Et puis, cette peine est expiatoire. Quand on pense que par la pénitence ou la confession, on évite l'enfer qu'on avait mérité, ces tourments épouvantables et sans fin du feu et de la privation de Dieu!... Oh! qu'il y a lieu de bénir la miséricorde infinie de Dieu et de trouver cette peine bien légère! Ah! si, pour accorder la liberté aux prisonniers, on n'exigeait que l'aveu de leurs crimes comme ils s'empresseraient de remplir cette con-

dition, comme ils la trouveraient facile. Voyez donc, quand on est malade ou qu'on a une plaie dont on veut guérir, s'il n'en coûte pas aussi de prendre un remède amer ou de recevoir un coup de lancette. Mais, on passe par dessus cette souffrance, parce qu'on sent son mal et qu'on en veut guérir à tout prix. La confession est le remède et le coup de lancette qui expulse l'humeur morbide de l'âme et lui rend la santé.

Enfin, c'est pénible de loin; de près, c'est la douceur même, il n'y a que le premier pas qui coûte. L'expérience est là pour constater qu'on est comme en paradis, quand on a fait une bonne confession.

Un de nos pères confessait, il y a quelques années, un gendarme, lequel après sa confession, était si content qu'il voulait l'embrasser.

Oui, c'est en tremblant d'émotion peut-être que l'on entre au saint tribunal; mais avec quelle joie on en sort! Quel fardeau de moins sur la conscience qui ne pèse pas alors plus qu'une plume! Quelles larmes de bonheur nous voyons alors fréquemment couler!

8. — *Mais que pensera de moi le prêtre? il me méprisera!*

Il pensera que vous êtes un bon chrétien, que

vous foulez aux pieds le respect humain ; il vous estimera à cause de la force que vous montrez en lui avouant ce qu'il y a de plus honteux en vous.

Que penser d'un enfant qui a désobéi à son père, c'est vrai, mais qui vient lui demander pardon et lui faire des excuses ? Que cet enfant répare sa faute et qu'il est digne d'estime.

Nous nous abaissons en offensant Dieu ; nous nous relevons au contraire en nous repentant de nos péchés, en les déplorant aux pieds du prêtre. Oui, les hommes qui se confessent, montrent par là qu'ils ont du courage, de l'énergie, des sentiments élevés et nobles ; leur conscience ne peut vivre avec la moindre souillure, il leur faut absolument secouer cette poussière.

Au contraire, ce sont les âmes faibles et basses qui n'ont pas la force de se reconnaître coupables, de se condamner, d'avouer leurs fautes.

Le prêtre me méprisera ! comme si le prêtre n'était pas un homme semblable à nous et que les faiblesses par conséquent ne peuvent étonner ! Comme si son cœur n'était pas calqué sur celui du divin Maître ! Voyez donc Jésus-Christ déclarer qu'il est venu appeler, non les justes, mais les pécheurs. Rappelez-vous la parabole du bon pasteur et celle de l'enfant prodigue. Le bon pasteur

court, se fatigue à la recherche de la brebis égarée, laisse là les quelques autres brebis de son troupeau. Quand il l'a trouvée, il la charge sur ses épaules, la rapporte avec joie à la bergerie et invite tout le monde à se réjouir avec lui. Et le père de l'enfant prodigue, comme il reçoit ce jeune dissipateur, avec quelle tendresse il l'accueille à son retour dans la maison paternelle. Et puis, Jésus déclare qu'il y a plus de joie au ciel à la conversion d'un seul pécheur qu'à la persévérance de quelques justes.

Voilà ce qu'est le prêtre et de quels sentiments il s'inspire. Aussi, savez-vous quel est le plus beau jour du prêtre, après celui où il monte pour la première fois au saint autel ? C'est celui où un pécheur de vingt ans, de quarante ans peut-être s'agenouille à ses pieds et lui fait l'humble aveu de ses fautes.

Le prêtre me méprisera ! Il vous aimera au contraire, à cause de la confiance que vous lui donnez et de la force d'âme que vous montrez. Vous êtes un ange maintenant, vous dira-t-il avec St François de Sales. Vous connaissez cette histoire si touchante.

Un jeune homme venait de se confesser au saint Evêque et sa confession lui avait beaucoup coûté,

paraît-il. Aussi en se relevant des pieds du saint Evêque : Que pensez-vous de moi maintenant, Monseigneur, dit-il la rougeur au front et tout ruisselant de sueur? Ce que je pense de vous, mon fils, lui répondit avec douceur le saint Evêque, mais je pense que vous êtes l'ami de Dieu. Je ne sais plus ce que vous m'avez dit dans votre confession ; elle est terminée et je ne puis plus y penser ; mais vous avez bien reçu la sainte absolution ; vous jouissez donc de son amitié ; vous avez reconquis vos droits au ciel ; je pense que vous êtes un ange. Et voilà, ce que pense tout prêtre de ceux qu'il confesse.

Il fut souvent le confident de désordres plus criminels encore : *peut-être même les a-t-il connus par sa propre expérience ;* il en reste du moins dans lui le germe empesté, le dangereux penchant. Ses efforts pour s'en défendre, lui montrent la facilité d'y céder ; la peine qu'il éprouve à vaincre, lui inspire l'indulgence pour ceux qui sont vaincus. Vous craignez son mépris ; ce sera sa tendre pitié que vous exciterez. Plus il vous verra coupable, plus sa miséricordieuse charité sera émue.

9. — *Mais il me le fera sentir après : il dira mes péchés !*

Le prêtre est rigoureusement tenu au secret de

la confession et il y a une providence spéciale de Dieu à cet égard.

L'Eglise a des martyrs du secret de la confession, St Jean Népomucène par exemple. Il confessait la reine de Bohème ; le roi jaloux voulut obliger le saint à lui dire les confessions de la reine ; le saint demeura impénétrable et subit le martyre, plutôt que de faire connaître ce qu'il lui était défendu de révéler et vous savez que Dieu fit un miracle pour récompenser ce saint héroïque : sa langue est demeurée plus de trois cents ans sans se corrompre.

Les prêtres même qui s'oublient, qui scandalisent, demeurent impénétrables sur la confession. Sous la grande Révolution, où les prêtres étaient traqués de tous côtés, exilés, mis à mort, on en a vus quitter l'habit ecclésiastique, se marier même ; jamais on n'a cité un seul exemple où le secret de la confession eût été violé. Les prêtres se feraient mettre à mort plutôt que de violer ce secret. « Ce que je sais par la confession, je le sais moins que ce que je ne sais pas du tout, dit St Augustin ; car, ce que je ne sais pas du tout, je puis l'apprendre, au lieu que je puis pas même penser à ce que je sais par la confession.

Vous connaissez l'histoire de ce jeune prêtre de

Dublin en Irlande. Son frère, officier, fut accusé d'avoir commis un meurtre. Malheureusement les apparences étaient contre lui : il fut condamné et exécuté. L'avant-veille de l'exécution, le vrai meurtrier, bourrelé par le remords, va se confesser à son frère, vicaire de l'une des paroisses de la ville et qu'il ne connaissait point. Il lui fait l'aveu de son crime (on l'a su par lui-même), l'infortuné prêtre ne dit rien, et il ne pouvait rien dire. Il vaqua à son saint ministère comme s'il n'avait rien su et il laissa exécuter son frère, quoiqu'il fût persuadé de son innocence. Vous voyez, mes fr., si le secret de la confession est inviolable.

Il *dira mes péchés!* Non, cela ne sera pas capable de vous arrêter. Est-ce que Jésus ne savait pas en instituant la confession, que le secret pouvait en être violé? Et cependant il l'a instituée quand même. Est-ce que l'Eglise ne le savait pas pareillement? Et cependant elle oblige à la confession quand même.

Et quand cela serait encore? Quand même, dans un moment d'irréflexion, le confesseur aurait dit une parole indiscrète, s'en suivrait-il qu'on ne devrait plus se confesser? Le médecin lui aussi peût trahir des secrets redoutables qu'on lui confie ; cesse-t-on pour cela de le consulter?

Dernièrement, à Christiania, en Norwège, un ministre protestant s'est confessé en se convertissant ; le prêtre ne savait que le français ; lui, le norwégien seulement. Qu'a-t-il fait ? Il a pris sa femme pour interprète. Le prêtre catholique posait des questions à sa femme ; celle-ci les transmettait en norwégien à son mari qui lui répondait et elle transmettait de nouveau les réponses au confesseur. Ah ! quand on est vraiment converti et que la grâce agit sur le cœur !

Du reste, la confession est libre. Sans doute qu'il y a mille avantages à se confesser, habituellement du moins, au même confesseur qui, nous connaissant mieux, peut mettre plus de suite dans sa direction et plus de sûreté dans ses conseils ; mais enfin, plutôt que de commettre un sacrilège, mieux vaut mille fois changer de confesseur. Allez à qui vous voudrez, pourvu que vous vous confessiez bien.

10. — *J'ai bien le temps quand je serai vieux, dans ma dernière maladie.*

Et si vous n'allez pas à la vieillesse ? Ne vieillit pas qui veut.

Comment espérer de pouvoir faire plus facile-

ment plus tard ce que vous n'avez pas le courage de faire présentement ? Aurez-vous plus tard une occasion plus favorable ? Que savez-vous si cette mission n'est pas la dernière grâce extraordinaire que Dieu vous accorde? Comment espérer qu'on sera mieux disposé plus tard qu'on ne l'est pour le moment ? N'est-ce pas encore une ruse qu'emploie le démon pour perdre les âmes ? Comme si l'expérience ne prouvait pas que, plus on diffère, plus on veut différer et plus grande devient la difficulté qu'il faut surmonter ?

Un ange montra un jour à un saint solitaire la folie des pécheurs qui renvoient sans cesse leur conversion. Il lui fit voir un homme qui faisait une charge de bois dans une forêt. Il essayait de la soulever et de la placer sur ses épaules. N'en pouvant venir à bout, au lieu de la diminuer il y ajoutait encore du bois et il pouvait encore moins facilement après la mettre sur ses épaules, bien entendu. Alors l'ange lui dit : Voilà la folie de ceux qui comptent sur l'avenir pour se convertir.

Quant à *la dernière maladie*, et si l'on meurt subitement? Les morts subites sont si nombreuses de nos jours. Qui nous répond que nous ne mourrons pas ainsi et alors quel malheur, peut-être irréparable; car enfin, une fois en enfer, on n'en sort

plus. Il en est de même si on a la fièvre et qu'on ait perdu connaissance ; la conversion est encore impossible.

Quelle folie de compter sur la maladie ! Alors l'âme est toute absorbée par le sentiment de la souffrance. Il y a là une femme en larmes, des enfants qui vous déchirent le cœur, des biens qu'on laisse. Comment se souvenir de ses péchés et s'en repentir ? Qui vous assure que Dieu vous donnera alors cette grâce dont vous ne voulez pas présentement ?

Il y a l'exemple *de la conversion du bon larron* à l'heure de la mort, c'est vrai, mais c'est là un miracle de la miséricorde de Dieu, et qui vous assure que Dieu en usera de même à votre égard ?

Mais à côté du bon larron, il y a le mauvais larron qui est mort dans l'impénitence, malgré toutes les grâces extraordinaires qu'il avait reçues et tous les prodiges dont il avait été témoin. Est-ce que cette mort ne doit pas épouvanter? Non, il ne faut pas compter sur la vieillesse, ni sur la dernière maladie dans une affaire de cette importance.

11.— *Mais je ne sais pas me confesser. Comment*

m'y prendre? Il y a tant d'années que je ne l'ai pas fait. Impossible de me souvenir de tout !

S'il n'y a que cela qui vous arrête, la difficulté n'est pas grande. Allez trouver le prêtre et dites-lui votre embarras et il vous aidera ; il est pour cela.

On dit parfois que les curés font leur métier. C'est faux. Tenir la place de Dieu, sauver les âmes, ce n'est pas un métier comme de cultiver la terre ou de travailler le fer ou le bois. Toutefois, admettons ce mot. Puisque les prêtres font leur métier, croyez qu'ils le savent et ayez confiance en eux ; ils sont là pour vous aider ; comptez sur eux.

Votre conscience est embrouillée comme un écheveau et vous ne savez pas par quel bout la prendre ; ils la débrouilleront ; c'est leur métier.

Ils poseront des jalons dans votre conscience, comme vous en posez dans vos champs pour vous y reconnaître. C'est au point qu'une confession de cinquante ans ne nous coûte guère plus qu'une confession de quinze jours.

En 1885, à Grenoble, nous confessions un vieux soldat de Napoléon Ier, sous lequel il avait été porte-drapeau ; il ne s'était pas confessé depuis 1818. Ce fut l'affaire d'un instant.

Et puis, on n'est tenu d'accuser que les péchés dont on se souvient après un examen raisonnable et sérieux. Pour les autres, il suffit de s'en repentir.

Vous le voyez, tout le monde peut se confesser ; il suffit de le vouloir, quand même on ne saurait dire que oui et non. Le prêtre a tout vu, il sait tout; notre paquet n'est pas plus lourd que celui de tant d'autres ; par conséquent confiance.

Ainsi donc, la confession s'impose à tous. C'est Dieu qui l'a instituée ; elle fait le plus grand bien, elle est facile. Heureux donc ceux qui, ne consultant que leur conscience, sauront se mettre au-dessus de toute autre considération pour accomplir les commandements de Dieu et de l'Eglise et puiser à sa source la vraie vie qui est celle de la grâce. Ils en vivront et cette vie leur assurera les joies pures dont elle est le principe et ainsi, après avoir joui de l'amitié de Dieu en ce monde, ils feront la mort des justes et en l'autre vie, ils auront en récompense le ciel.

IX.

Parole de Dieu.

Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud. — Saint Luc, II, 27.

Vous entendez souvent la parole de Dieu et vous l'aimez. Ces jours-ci, elle vous sera annoncée encore plus fréquemment qu'à l'ordinaire. Il importe donc de vous en instruire à fond, afin que vous l'estimiez, que vous l'aimiez de plus en plus et que vous vous mettiez en état d'en retirer des fruits de plus en plus abondants.

Vous venez d'entendre J.-C. déclarer bienheureux ceux qui aiment la parole de Dieu et qui la gardent. Elle est pour nous un trésor plus précieux que tout ce que le monde peut nous offrir. Efforçons-nous de le comprendre en ce moment.

Dans cette conférence, nous verrons l'excellence de la parole de Dieu, son efficacité, s'il faut et comment nous devons l'entendre.

1. — *Qu'est-ce que la parole de Dieu?*

C'est ce que Dieu a dit; en d'autres termes, ce sont les enseignements que Dieu a donnés aux

hommes et qui se trouvent dans l'Eglise catholique.

2. — *Dieu a donc parlé aux hommes?*

Il se le devait à lui-même, et il l'a fait.

Il se le devait. Il est notre père et un père aime à parler à ses enfants.

D'ailleurs, notre raison, aveuglée par le péché originel, est dans l'impossibilité, à elle seule, de nous faire connaître la fin de notre existence ici-bas, ainsi que les moyens à prendre pour l'atteindre. Nous savons cultiver les champs, exercer les différents métiers, gérer les affaires. Mais quant à ce qu'il faut faire pour contenter Dieu et gagner le ciel, impossible de le savoir si Dieu ne nous en instruit. Voilà ce que l'histoire prouve et ce qu'ont avoué les plus grands savants de l'antiquité, des philosophes tels que Platon. Or, Dieu qui est infiniment bon et infiniment sage, a dû nous donner les moyens de sortir de cette ignorance, et par conséquent nous parler, nous instruire lui-même de tous les points qui sont pour nous d'une importance capitale.

De fait, il nous a parlé, non-seulement au paradis terrestre, alors qu'il conversait familière-

ment avec nos premiers parents, mais encore après leur chute.

Ainsi il a parlé à Caïn pour lui reprocher son crime, à Noé, aux patriarches, à Moïse, aux prophètes.

Enfin, il nous a parlé par son propre fils. Pendant les trois dernières années de sa vie, le divin Sauveur a enseigné sa doctrine qui est l'évangile, nom qui signifie bonne nouvelle, précisément parce qu'il renferme la parole du Fils de Dieu fait homme, de J.-C.

3. — *Comment la parole de J.-C. nous est-elle transmise ?*

Par l'Eglise qu'il a fondée et chargée de continuer après lui la prédication de cette même doctrine à travers les siècles, la préservant pour cela de toute erreur et nous obligeant de l'écouter. *Ite*, dit J.-C., *docete omnes gentes. — Ecce vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi. — Qui vos audit, me audit ; qui vos spernit, me spernit. Qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit.*

Dieu n'a pas fait une œuvre incomplète ; il a voulu fournir à tous les hommes dans tous les

temps et dans tous les lieux les moyens de salut. Il l'a fait par la société qu'il a fondée, par l'Eglise qu'il préserve de toute erreur.

Ainsi, ce que M. le Curé annonce du haut de la chaire, c'est ce qu'enseigne tout curé, tout évêque, tout Pape ; c'est la doctrine de J.-C. et tout curé peut dire à ses auditeurs : *Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me, patris*. Nous ne vous disons rien de notre propre fond ; nous ne sommes que des canaux qui transmettent la parole de Dieu dans toute sa pureté. Ces canaux peuvent être de plomb au lieu d'être d'or ; mais la parole qu'ils vous transmettent, c'est la parole de Dieu même.

Il résulte donc de cet enseignement, que nous tenons la place de J.-C. et que c'est lui que vous entendez, lorsque vous entendez notre parole, que nous lui prêtons notre bouche, notre langue en un mot.

Quel bonheur est le nôtre! Nous nous surprenons à désirer d'avoir vécu au temps de J.-C. pour le voir et l'entendre, nous proclamons bienheureux ses contemporains. Par la foi, nous ne sommes pas moins heureux nous-mêmes : nous le voyons dans l'hostie sainte ; nous entendons sa parole que nous explique le prêtre du haut de la chaire. N'y a-t-il pas lieu de nous écrier avec

Moïse : *Non est alia natio tam grandis quæ habeat deos appropinquantes sibi sicut Deus adest nobis.* Il n'y a pas de nation si favorisée que nous et qui ait des dieux qui s'en approchent autant. La parole de Dieu est comme une lettre qui nous vient de Dieu même. Vous le voyez, mon Père, Dieu a parlé aux hommes.

4. – *Cette parole de Dieu est-elle bien excellente?*

St Augustin, considérant la parole de Dieu en elle-même, déclare qu'elle n'est pas moins excellente que le propre corps de J.-C. *non minus est verbum Dei quam corpus Christi.* Pourquoi? Parce que c'est le verbe incréé qui se manifeste aux hommes et qui s'y manifeste en Dieu pour le bonheur des hommes. Vous entendez la parole de Dieu ; c'est comme une incarnation qui s'opère en vous, comme une communion spirituelle que vous faites.

Vous connaissez le proverbe : Autant vaut l'homme, autant vaut sa parole ; ce qui signifie que la parole participe de l'excellence de la personne qui la prononce. Et en eflet, voyez le cas que l'on fait des paroles d'une personne sérieuse, comme

on les recueille avec soin. Hé bien ! Dieu est l'être infiniment sage ; quelle n'est donc pas l'excellence de sa parole ?

On ne peut comparer Dieu aux hommes ; il en est de même de sa parole et de la leur. Autant le ciel est élevé au-dessus de de la terre, autant la parole de Dieu l'emporte en excellence sur celle des hommes. Aussi, tandis que la parole humaine reflète les imperfections de l'homme et comme lui est sujette à l'erreur et varie sans cesse, les opinions de la veille faisant place à celles du lendemain ; la parole divine demeure toujours la même et est immuable, comme Dieu son auteur. *Veritas Domini manet in æternum.*

Enfin l'excellence de la parole divine ressort de la nature des choses auxquelles elle se rapporte. Ce ne sont pas en effet les intérêts périssables du temps, telles que les questions de fortune, d'honneur, de patrie. C'est à ces intérêts, réels, sacrés même, mais enfin d'un ordre inférieur que se rapporte la parole humaine. La parole de Dieu au contraire a pour objet *lui-même* d'abord, puis notre âme, l'éternité. Oui, la connaissance de Dieu, notre créateur et notre fin, ce qu'il faut faire pour sauver notre âme, pour nous préserver du remords ici-bas et des tourments épouvantables de l'autre

vie et nous assurer le bonheur parfait du ciel : voilà ce que traite cette parole divine.

Il y a des hommes qui parlent d'or, comme on dit. Oui, le canal est d'or; le langage est fleuri, harmonieux; mais ce qu'il transmet, est de l'eau et non du vin. La parole humaine, quelle que soit la bouche qui nous la fasse entendre, n'est rien en comparaison de la parole divine.

L'excellence de la parole divine! Vous savez ce qui arriva un jour pendant que J.-C. prêchait à la foule ravie: « Bénis soient le sein qui vous a porté, s'écria une femme dans son enthousiasme, et les mamelles qui vous ont allaité! » Que répond Jésus? — Plus heureux encore celui qui écoute la parole de Dieu et qui la met en pratique. Pourquoi, dit St Ambroise? Parce que la parole de Dieu, n'est que l'Esprit de J.-C. et que l'Esprit de J.-C. est encore plus nécessaire que son corps. Par conséquent, si la Très Ste Vierge est bien heureuse d'avoir porté Jésus dans son chaste sein; elle l'est encore plus d'avoir conçu en elle son divin Esprit par sa fidélité à écouter la parole divine et de l'avoir nourri en quelque sorte en elle par sa constance à pratiquer toutes les œuvres que ce divin Esprit lui inspirait.

5. — *Est-elle bien puissante, bien efficace?*

Il n'y a rien de plus efficace que la parole de Dieu ; elle est toute-puissante, comme dit Salomon, *omnipotens sermo tuus*.

Et en effet, voyez ce qu'elle a opéré. Dans l'ordre de la nature, c'est la parole de Dieu, dit l'Ecriture, qui a tiré tous les êtres du néant, qui a affermi les cieux, qui a donné à la terre sa consistance et sa fécondité. C'est elle qui, selon l'expression de St Paul, appelle les choses qui ne sont pas comme si elles étaient, qui en ressuscitant les morts, fera sentir un jour sa vertu à celles qui ne sont plus et qui, sans aucune résistance, leur fait prendre, tandis qu'elles sont, tous les mouvements, toutes les formes qu'il plait à Dieu leur créateur, de leur imprimer, en sorte qu'il n'y en a pas une, ajoute St Augustin, qui, par quelque prodige extraordinaire, n'ait rendu hommage à cette adorable parole.

Rappelez-vous le soleil arrêté dans sa course par Josué, les eaux de la mer Rouge et celle du Jourdain devenues immobiles à la voix de Moïse ou à celle de ce même Josué, le ciel ouvert, puis fermé par Elie, la mer et les tempêtes apaisées, toutes les maladies guéries et la mort elle-même

rendant ses victimes, à mesure que Jésus parlait. Voilà ce que peut dans la nature la parole de Dieu.

Mais cela n'est rien encore en comparaison des miracles éclatants qu'elle a opérés dans l'ordre moral. Car c'est cette même parole qui a converti et sanctifié le monde, qui a triomphé de l'idolâtrie, dompté le vice et l'impiété, brisé les cèdres du Liban et abattu l'orgueil des puissances de la terre. C'est elle qui, annoncée par douze pêcheurs, s'est fait entendre par tout l'univers, qui sans aucun secours de l'éloquence humaine, a persuadé les savants aussi bien que les ignorants, qui par la seule force de la vérité, a engendré, pour s'exprimer avec l'apôtre St Jacques, des milliers de fidèles à J.-C. *Voluntarie genuit nos verbo veritatis.*

Voyez plutôt : St Pierre prêche à Jérusalem, le jour même de la Pentecôte et, du premier coup il convertit trois mille hommes. Un autre jour, c'est au temple et ce second discours amène encore à la foi cinq mille hommes. Qui inspirait aux martyrs cette force surhumaine avec laquelle ils bravaient les plus cruels tourments? La parole de Dieu qu'ils méditaient nuit et jour. D'où venait aux chrétiens des âges suivants la pensée de quitter le monde pour en fuir les dangers et la force qui les soute-

nait au milieu de leurs jeûnes, de leurs veilles et de leurs austérités effrayantes au désert? De la parole de Dieu écoutée avec attention et méditée avec soin. Qui porta le jeune Antoine à abandonner le monde? La parole de Dieu. St Augustin fut arrêté dans ses désordres par la méditation de la parole de Dieu : elle est ce glaive à deux tranchants, qui pénètre jusqu'à la division du cœur et l'immole à son Dieu.

Nous-mêmes nous éprouvons son efficacité. Quand est-ce que le vice nous déplait, que la vertu nous charme, que l'amour de Dieu nous embrase? Quand nous entendons ou que nous méditons la parole de Dieu : elle augmente la foi, renouvelle la vie : c'est elle qui fait les saints.

Voilà, mes fr., quelle est l'efficacité de la parole de Dieu, au lieu que la parole des plus grands savants de l'antiquité, de Platon par exemple, au jugement de Voltaire lui-même, n'a pas converti, même les habitants de la rue qu'il habitait.

6. — *Y a-t-il obligation de l'entendre?*

Il y a obligation pour un enfant d'écouter son père. Or, Dieu est notre premier père.

Nous devons tendre à notre fin ; c'est là notre

premier devoir en cette vie. Or, comment y tendrons-nous, si nous ne la connaissons point? Mais, il n'y a que la parole de Dieu qui puisse nous faire connaître cette fin et les moyens de l'atteindre.

La foi n'est-elle pas le principe de notre justification? Or, la foi est le fruit de la prédication et de l'audition de la parole de Dieu. *Quomodo credent ei quem non audierunt?*

La foi se conserve par les mêmes moyens qui l'ont fait naître. Ce qui nous a donné la foi, c'est, avec la grâce, le catéchisme qu'on nous a expliqué dans notre jeune âge; et, ce qui nous le conserve, c'est ce prône qui nous est expliqué le dimanche; et, si nous fuyons le prône et l'église, nous perdrons la foi : l'expérience le prouve.

Il y a obligation grave pour M. le curé de l'enseigner; c'est pour cela qu'il vous la prêche tous les dimanches, vous savez avec quel zèle; pareillement, il y a pour les fidèles obligation de l'entendre.

Et remarquez que cette obligation est encore plus rigoureuse à notre époque, à cause de l'ignorance religieuse qui est une des plaies les plus profondes de la société actuelle. Car, s'il y a des hommes instruits dans les sciences, dans les lettres, dans les arts, dans le commerce, il y en a peu qui

le soient dans la religion et il n'est pas rare de rencontrer des contrastes qui étonnent autant qu'ils attristent, des hommes instruits sur tout le reste, lesquels en matière de religion sont plus ignorants que des enfants.

Inutile d'appuyer sur les causes de cette ignorance. D'abord, l'éducation première reçue dans un grand nombre de familles n'est plus chrétienne ; la part de la religion est nulle dans beaucoup d'écoles et, dans la société, les idées religieuses perdent de plus en plus de leur influence. Il y a donc là un désordre très grave auquel il faut remédier, une lacune qu'il faut combler. Comment ? Par une instruction religieuse plus solide et par conséquent par l'audition de la parole de Dieu.

7. — *Je ne puis pas venir l'entendre : je n'ai pas le temps.*

Les foules qui suivaient Jésus jusqu'au désert, oubliant le besoin de manger, avaient bien le temps ; ou plutôt elles savaient le prendre et ce temps ne fut pas perdu : Jésus les nourrit miraculeusement.

Nous ne vous demandons pas les mêmes sacrifices ; nous voulons seulement dire que, quand on

le veut, on trouve toujours du temps et que le proverbe est vrai qu'il y a du temps pour tout.

Le salut du reste vaut bien la peine qu'on s'en occupe quelques instants et qu'on se gêne un peu.

Et puis, Jésus n'a-t-il pas dit: *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus et hæc omnia adjicientur vobis.* S'occuper de Dieu, de son âme, de la religion ne nuit à rien. Dieu n'est-il pas le maître de tout : de la vie, de la santé, de la pluie, de la grêle et de tous les autres fléaux? Et n'est-ce pas lui qui ouvre et ferme à son gré les sources de la fécondité dans vos campagnes? Oui, encore qu'il nous serve mille fois mieux que nous ne le servons, il est toujours vrai qu'il tient compte de notre conduite, qu'il a les yeux sur nous, et que, dans une certaine mesure, il nous traite comme nous le traitons.

Voyez donc ce que peut la bonne volonté et le zèle pour son propre salut : on a vu une femme garder à la fois jusqu'à dix berceaux que lui apportaient ses voisines, afin de pouvoir elles-mêmes suivre les sermons de la mission; on a vu un conducteur de diligence payer jusqu'à cinq francs par jour quelqu'un qui pût le remplacer et lui permettre ainsi de faire sa mission. Vous le voyez,

mon père, personne ne peut dire : Je n'ai pas le temps.

8. — *Je sais à quoi m'en tenir. Je n'en ai pas besoin !*

Ce sont là des prétextes, puisque ce sont les plus instruits, l'expérience le prouve, qui montrent le plus de zèle à entendre la parole de Dieu.

Hélas! la vérité est que souvent on ne sait pas à quoi s'en tenir. On n'a pas examiné soi-même ces choses. Le peut-on du reste? On vient peu souvent à l'église ; on n'entend presque jamais prêcher; si on fait des lectures, elles n'ont pas trait à la religion ou bien elles la dénaturent et la tournent en ridicule.

Et cependant, on oublie vite, même ce qu'on sait le mieux. Voyez un métier qu'on n'exerce pas pendant quelque temps ; à plus forte raison oublie-t-on ce qu'on a appris dans son enfance, surtout lorsque très souvent on n'y est revenu que de loin en loin, sans rien approfondir.

A quoi en est-on donc réduit? A juger de la religion d'après les conversations que l'on entend, les sociétés que l'on fréquente, les lectures que l'on fait, et comme souvent tout cela est opposé à

la religion, surtout à notre époque, on méprise et on délaisse la religion sur la foi d'autrui, sans avoir pris la peine de s'en rendre compte. Avouez que cette conduite n'est pas digne d'hommes sérieux et qui réfléchissent. Non, ce n'est pas là ce que dicte la raison et la prudence. Voyez la manière dont vous vous comportez, quand il s'agit de vos intérêts temporels. Vous en rapportez-vous aux appréciations des autres? Vous contentez-vous d'un à peu près? Nullement; vous examinez, vous réfléchissez, vous consultez qui de droit; vous entreprenez des voyages; vous faites des dépenses, vous avez raison; c'est la prudence qui vous dirige. Mais la question de Dieu, de la religion, de l'éternité ne mérite-t-elle pas la même attention, le même soin? Car enfin, en dehors des intérêts de cette vie et au-dessus d'eux, il y a la justice, l'honnêteté, le salut. Parce qu'on se porte bien et qu'on a une petite fortune, ce n'est pas tout, il faut de plus respecter les droits d'autrui, s'aimer, et puis, on meurt, il faut pourtant se préoccuper de sa destinée et sur toutes ces questions, la parole de Dieu seule peut nous instruire.

Aussi, nous hâtons-nous de vous dire : Si vous connaissez quelqu'un qui n'ait pas l'intention de faire sa mission, dites-lui de venir quand même

aux instructions, nous ferons tous nos efforts pour les rendre aussi intéressantes que possible. Par là il se mettra en état de juger par lui-même et il se décidera avec connaissance de cause.

A ceux encore qui prétendent qu'ils n'en ont pas besoin, répondez-leur qu'on en a toujours besoin ; ce qui le prouve, c'est que ce sont les saints et les âmes les plus ferventes qui la méditent le plus, et qu'ils y trouvent une nourriture qui devient chaque jour plus fortifiante et plus succulente.

Quant à ceux qui disent : J'y irai de temps en temps. Hélas ! ce ne sont pas les plus fervents ; on n'agirait pas ainsi s'il s'agissait d'une occasion qu'on aurait de s'enrichir. Le démon ne craint pas un soldat ou deux isolés, mais bien une armée rangée en bataille.

Enfin, affirmer qu'on peut faire sa mission sans venir écouter la parole de Dieu, c'est une erreur. Bien faire sa mission, c'est s'instruire et pour s'instruire, il faut écouter assidûment la parole de Dieu. Bien faire sa mission, c'est se convertir. Or, Dieu donne la grâce de conversion quand il lui plait.

Pour tout résumer, dans une mission, on en a pour son argent ; l'argent, c'est la bonne volonté qui fait qu'on se gêne pour Dieu.

9. — *Que penser de ceux qui n'aiment pas la parole de Dieu.*

Qu'ils sont bien à plaindre. *Vœ Corozaïm, vœ Bethsaïda*, disait J.-C., *quia si in Tyro et Sidone factœ fuissent virtutes quœ factœ sunt in vobis, olim in cilicio et cinere sedentes pœnitentiam egissent. Verumtamen Tyro et Sidoni remissius erit in judicio quam vobis*. Et ailleurs : *Quotiès volui congregare filios tuos sicut gallina congregat pullos suos et noluisti; ecce relinquetur vobis domus vestra deserta.*

Malheur à vous, Corozaïm ; malheur à vous, Bethsaïde, parce que si Tyr et Sidon avaient vu les prodiges qui se sont accomplis au milieu de vous, ces villes auraient autrefois fait pénitence dans le cilice et la cendre. Aussi le jugement qui attend ces villes au dernier jour sera moins sévère que le vôtre. — Que de fois j'ai voulu rassembler vos enfants comme la poule rassemble ses poussins et vous ne l'avez pas voulu ; voici que votre cité sera abandonnée et demeurera déserte.

Ce qu'il faut penser de ceux qui n'aiment pas la parole de Dieu ! Qu'il y a bien à craindre qu'ils ne soient point dans le chemin du ciel. Oui, une sorte de répulsion pour la parole de Dieu est une marque de réprobation.

Que penser d'un malade qui ne veut ni voir, ni entendre le médecin, ni par conséquent prendre les remèdes propres à le guérir ? Qu'il est perdu infailliblement. C'est ce que l'on dit ordinairement : Il est perdu, il ne prend plus rien ! La parole de Dieu est la médecine de nos âmes.

Que penser encore de ceux qui n'osent pas se regarder dans un miroir ? Qu'ils ne veulent pas voir les taches qui souillent leurs visages ou leurs vêtements et qu'ils ne les feront pas disparaître. La parole de Dieu est le miroir de notre âme.

Ecoutez là-dessus J.-C. : *Propterea verbum Dei non auditis quia ex Deo non estis.* Vous n'écoutez pas la parole de Dieu, parce que vous n'êtes point de Dieu. On n'est point de Dieu, on n'est point animé de son esprit, quand on n'écoute point la parole de Dieu. Jugez du danger que court le salut ! En effet, poursuit J.-C., *qui ex Deo est, verba Dei audit.* Celui qui est de Dieu, écoute la parole de Dieu, l'aime, en fait son profit. *Oves meæ vocem meam audiunt*, dit-il encore, toujours dans le même ordre d'idée. Mes brebis écoutent ma voix et l'aiment.

Voyez dans la famille : le bon fils respecte la parole de son père, aime à l'entendre et à la méditer, afin d'y conformer sa conduite ; au contraire,

c'est le mauvais fils qui ne fait point de cas de la parole de son père, la méprise et imite Pharaon, ce type des réprouvés, lequel méprisa la parole de Dieu que lui transmettait Moïse et qui périt misérablement, enseveli dans les flots de la mer Rouge, avec toute son armée.

Vous voyez par là même ce qu'il faut penser de ceux qui sortent de l'église pendant le prône. Ils commettent une inconvenance, scandalisent et s'acheminent par là du côté de l'enfer : c'est un signe de réprobation.

10. — *Comment entendre la parole de Dieu ?*

C'est là une question très importante ; car combien qui l'entendent sans en profiter ? D'où vient cela ? Des mauvaises dispositions qu'ils y apportent.

Il faut entendre la parole de Dieu avec respect, attention et docilité.

Avec *respect* d'abord. Un enfant bien né écoute respectueusement la parole de son père. Vous savez le cas que l'on fait des paroles d'un grand personnage, avec quel soin on les recueille et on les garde. A plus forte raison, faut-il respecter la parole de Dieu.

Rappelez-vous ce que nous avons dit de son excellence et la comparaison qu'en fait St Augustin avec le corps sacré de J.-C. : Ce n'est pas un moindre mal, dit-il, d'entendre la parole de Dieu sans respect, sans profit, que si on laissait tomber à terre par sa faute le propre corps de J.-C. *Non minus ergo erit qui verbum Dei perperam audierit quam qui corpus Christi in terram cadere sua negligentia præsumpserit.* Il serait également sujet à l'anathème de St Paul, *reus erit corporis et sanguinis Domini* et il se souillerait du même sacrilège.

Quand donc nous allons entendre une prédication, disons-nous : C'est la parole de mon Dieu que je vais entendre. Cette pensée suffira pour nous saisir d'une sainte frayeur. Nous y viendrons avec un esprit humilié, une âme recueillie, un cœur touché et pénétré des plus vifs sentiments de religion.

Il en doit être ainsi, mes fr., car Dieu parlant en Dieu, dit St Chrysostôme, veut être écouté en Dieu, avec un profond respect par conséquent ; et quand il parle par la bouche des prédicateurs qui sont ses organes, il veut que ses organes soient écoutés comme lui-même. *Qui vos audit, me audit; qui vos spernit, me spernit.*

Ce respect est la condition nécessaire pour que

cette parole sanctifie. *Ideo et nos gratias agimus Deo sine intermissione, quoniam cum accepistis a nobis verbum auditus Dei, accepistis illud, non ut verbum hominum, sed sicut est vere, ut verbum Dei qui operatur in vobis.* Votre bonheur, dit St Paul aux fidèles de Thessalonique, vient de ce que vous avez reçu la parole de Dieu que nous vous avons annoncée, non comme une parole humaine, mais comme la parole de Dieu.

Voilà la source des bénédictions que Dieu a répandues sur votre Eglise et ce qui a rendu votre foi célèbre jusqu'à servir de modèle à toutes les Eglises d'Asie. Voilà ce que produit le respect de la parole de Dieu.

Au contraire, le même apôtre entre dans une ville de Lycaonie pour y prêcher l'Evangile : on l'écoute, on est charmé de ses discours ; on va jusqu'à lui offrir de l'encens et le prendre pour Mercure, le Dieu de la parole. *Et vocabant Barnabam Jovem, Paulum vero Mercurium, quoniam ipse erat dux verbi.* Et cependant St Paul ne convertit pas un seul de ces infidèles. Pourquoi ? C'est qu'ils écoutaient sa parole comme une parole humaine, n'y voyant point celle de Dieu, sans respect par conséquent. *Adulterantes verbum Dei* ; et par cette profanation, par cette espèce d'adultère,

ils lui ôtaient toute sa fécondité. Il faut écouter la parole de Dieu avec respect.

En deuxième lieu, avec *attention*. St Grégoire, pape, appelle la parole de Dieu la nourriture de l'âme. *Cibus mentis est sermo Dei et quasi acceptus cibus stomacho languente rejicitur, quando auditus sermo in ventre memoriæ non tenetur ; sed si quis alimenta non retinet, hujus profecto vita desparatur.* Quand la mémoire ne cherche pas à retenir la parole de Dieu, c'est comme une nourriture rejetée par un estomac malade; il faut désespérer de la vie de celui qui ne garde pas les aliments qu'il prend.

Il faut donc écouter la parole de Dieu avec attention.

Elle se rapporte du reste à nos plus grands intérêts qui sont ceux de l'éternité. Elle mérite donc au moins l'attention que nous apportons aux affaires qui sont graves. Hé bien, voyez, quand il est question d'un gain en général, d'une fortune à réaliser, d'une calamité qui nous menace, d'une épidémie qui est à nos portes, quelle attention on prête; on est tout yeux, tout oreille ; on veut tout comprendre, se rendre compte de tout. Hé! qu'est-ce qu'une fortune, quelque considérable qu'on la suppose, qu'est-ce qu'une maladie, un malheur

quelconque en considération des délices ineffables du ciel et des tourments affreux de l'enfer !

Et remarquez que cette attention est d'autant plus nécessaire, qu'il s'agit, quand on entend la parole de Dieu, de choses spirituelles et qui ne tombent point sous les sens, qu'on ne peut se représenter et qui demandent, pour être saisies, une certaine application, sans quoi on ne les comprend point et on n'y attache aucune importance.

Troisièmement enfin, avec *docilité*, dans le dessein d'en faire son profit et d'y conformer sa vie.

Nous avons comparé la parole de Dieu à une nourriture. On mange, non pour le plaisir de manger, mais pour entretenir ses forces et travailler. Ainsi, il faut écouter la parole de Dieu pour en devenir meilleur.

Il faut s'appliquer ce qu'on entend à soi même et non aux autres. Il y en a qui disent après un sermon : « Aujourd'hui Monsieur le curé a prêché pour une telle, pour un tel ; si telle personne était venue, elle aurait bien trouvé à prendre dans le prône de Monsieur le curé. » Et jamais ils ne disent : Cela est pour moi. Ils ressemblent à ces ménagères qui sont sans cesse à courir chez leurs voisines ; allez voir leur maison, leurs enfants ; en

quel état tout cela se trouve; c'est à faire pitié. Voilà l'état de la conscience de ceux qui appliquent sans cesse ce qu'ils entendent à l'église aux autres et non à eux-mêmes.

En cela comme en tout le reste, Marie est notre modèle. Vous savez ce que dit le saint Evangile, qu'elle gardait le souvenir de tout ce qu'elle entendait ou voyait, concernant son divin Fils et qu'elle le méditait dans son cœur. *Conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.* Aussi cette parole germait dans son cœur; y trouvait de profondes racines et, comme la semence jetée dans la bunne terre, elle rapportait cent pour un.

Et voilà ce que produit la parole de Dieu dans une âme qui l'écoute avec docilité. Comme une pluie fine qui pénètre peu à peu le sol, l'imbibe et la féconde, ainsi la divine semence de la parole de Dieu pénètre l'âme, la féconde et lui fait porter des fruits de vie abondants.

Mais il faut finir. Vous avez compris l'excellence de la parole de Dieu, son efficacité, l'obligation et la manière de l'entendre. Aimons-la donc et, durant ces saints jours, venons l'entendre assidûment.

Que Jésus qui ouvrit l'esprit des apôtres pour qu'ils comprissent l'Ecriture sainte, la parole

divine par conséquent, daigne ouvrir les vôtres et nous donner à nous son propre esprit pour vous transmettre cette même parole et vous la faire aimer et pratiquer, afin qu'ainsi vous ayez part de plus en plus à la béatitude promise par ce divin Sauveur. *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.* Bienheureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique !

X.

A un auditoire d'hommes pieux.

Vous avez le bonheur d'avoir la foi et de pratiquer la religion.

Voici une circonstance, cette retraite, où nous vous convierons à vous approcher des sacrements. Beaucoup, tous peut-être se rendront à l'appel de Dieu. Il peut se faire cependant que quelques-uns hésitent, reculent même, sous mille prétextes que leur suggérera le démon. Pour vous aider à les déjouer, nous allons répondre aux objections principales que l'on peut faire pour vous empêcher de profiter de ces grâces extraordinaires que Dieu vous offre en ces jours bénis.

1. — *Il faut de la religion ; mais il n'en faut pas trop !*

C'est comme si l'on disait aux avares qu'il faut des richesses, mais qu'il n'en faut pas trop. Que penseraient même les habitants de cette commune, si on venait leur dire qu'ils sont trop riches, qu'ils le sont assez et qu'ils doivent à l'avenir, non point songer à acquérir de nouvelles richesses, mais uniquement conserver celles qu'ils possèdent, vu que trop de richesses est nuisible ? Est-ce que ce langage serait compris ? Est-ce qu'ils ne répondraient pas qu'on n'est jamais trop riche, que le meilleur moyen de conserver ses richesses, c'est de chercher à les accroître sans cesse ?

Mais, est-ce que la religion n'est pas la meilleure de toutes les richesses ? *Gloria et divitiæ in domo ejus*, dit David de l'homme qui craint Dieu. La fortune matérielle ne donne pas ce qu'elle promet ; elle n'apaise point la concupiscence, mais au contraire l'allume et l'accroît ; elle ne donne pas le repos de l'esprit, mais le lui ôte et enfin, elle ne rend pas meilleurs ceux qui la possèdent, mais au contraire souvent pires. Quant à la religion, elle inspire la modération dans les désirs et donne la paix du cœur avec l'amitié de Dieu, sans parler

des biens futurs qui seront solides et immortels. Nous aurons toujours assez de biens, disait Tobie à son fils, si nous craignons Dieu. On n'a donc jamais assez de religion comme on n'a jamais assez de richesses et le meilleur moyen de conserver la religion qu'on a, c'est de chercher à l'accroître sans cesse.

Il ne faut pas trop de religion ! Que veut-on dire par là ? Qu'il y a trop de commandements ? Dans ce cas, lequel faut-il retrancher ? Le quatrième qui oblige vos enfants à vous respecter et à vous obéir ? Le septième qui défend le vol ? Eh ! Qu'est-ce que nous demandons, sinon cette observation de plus en plus parfaite des commandements de Dieu ?

Il y a ici des jeunes gens, des hommes qui ont servi sous les drapeaux. C'est à eux que nous nous adressons en ce moment. Quand donc vous vous exercez au tir, quelle recommandation vous fait-on ? N'est-ce pas de viser plus haut que le but ? Sans quoi vous le manquerez ? Eh bien, mes fr., nous vous disons nous aussi : Si vous voulez, chrétiens, atteindre sûrement le but qui est le ciel, faites plus que le strict nécessaire, sans quoi vous serez exposés à le manquer.

Mais, si on manque le ciel, c'est dans l'abîme de l'enfer que l'on est exposé à tomber. Or, quand on

a un précipice à redouter, se contente-t-on de se tenir sur le bord, juste pour n'y pas tomber? Est-ce qu'au contraire on ne s'en éloigne pas le plus possible, afin de se mettre parfaitement en sûreté. Voyez les imprudents qui bravent habituellement le danger, qui ne prennent aucune précaution; ils finissent presque tous par périr victimes de leur imprudence. Hélas! n'est-ce pas ce qui attend ceux qui ne prennent aucune précaution pour leur salut?

Les saints sont nos modèles. C'est bien d'eux qu'on pouvait dire qu'ils ont eu trop de religion. Mais en quoi leur religion leur a-t-elle nui? Quels ont été leurs regrets? Est-ce d'avoir trop prié, trop aimé le bon Dieu? N'est-ce pas au contraire de n'avoir pas eu assez de religion, de n'avoir pas assez fait pour Dieu? Ecoutez St Augustin: O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, *sero te amavi*. Je vous ai aimé trop tard. D'un autre côté, n'ont-ils pas été d'autant plus utiles à leurs semblables qu'ils ont été plus saints? Et maintenant qu'ils sont au ciel, se repentent-ils d'avoir fait plus que le strict nécessaire? Au contraire, s'ils pouvaient avoir un regret, ce serait celui de n'avoir pas assez travaillé à leur salut et à leur perfection.

Et sans parler des saints, nos ancêtres communiaient plus souvent que nous, assistaient plus assidûment aux offices de l'Eglise, priaient davantage. S'en repentent-ils maintenant qu'ils sont devant Dieu? Ah! si leurs voix pouvaient se faire entendre ici, à vous, leurs fils, qu'ils aiment maintenant d'un amour d'autant plus fort qu'il est plus pur. Avec quelle éloquence ne vous diraient-ils pas: Ah! mon fils, si tu voyais la récompense dont Dieu a payé mes services, tu n'aurais qu'un désir, qu'une préoccupation, celle de t'en rendre de plus en plus digne. Non, comme dit St Paul, *non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis;* et comme St Pierre d'Alcantara dans une vision après sa mort, ils s'écrieraient : O pénitence, o chère pénitence, qui m'a valu une telle gloire et de si grandes délices! Vous voyez, mon père, si on peut craindre d'avoir trop de religion.

2. — *Il faut de la religion, mais quand il faut.*

Est-ce que nous exigeons autre chose? Voyez pour la prière ; J.-C. a dit : *Oportet semper orare,* il faut toujours prier, tout le temps de sa vie dans la jeunesse, à l'âge mûr, dans la vieillesse.

Et pour la communion, quel est le désir de J.-C.? L'Eglise nous le fait connaître ; elle voudrait nous voir communier chaque fois que nous assistons à la Ste Messe, tous les dimanches par conséquent, tous les jours même. Voyez les prêtres et une foule de personnes pieuses: la communion est la nourriture de nos âmes. « Celui qui ne mange pas ma chair et ne boit pas mon sang, dit J.-C., n'aura pas la vie en lui. *Ego sum panis qui de cœlo descendi,* dit-il ailleurs. Est-ce que le pain se mange une fois l'an seulement ou tous les jours? Et si Dieu a choisi le symbole du pain, n'est-ce pas pour nous faire comprendre qu'il désire être la nourriture fréquente de nos âmes, comme le pain est la nourriture quotidienne de nos corps? Ah! nous oublions les effets de la sainte communion. Une seule serait capable de nous sanctifier, si nous la faisions dans de saintes dispositions. Les saints, les hommes de Dieu le comprennent. Lacordaire se trouvait à Paris; il dirigeait alors le collége de Sorrèze, près de Toulouse. Arrive une fête; on veut le retenir à Paris pour des affaires qui n'étaient pas sans importance, on ne peut y parvenir : Non, dit-il, cette communion est trop importante: qui sait l'influence qu'elle peut avoir sur la vie d'un chrétien? Et il traverse pour ainsi dire la

France entière, afin d'arriver à temps et de pouvoir confesser ses chers jeunes gens. Remarquez que c'était avant les chemins de fer et que les voyages étaient alors bien plus pénibles qu'aujourd'hui.

Les premiers chrétiens communiaient tous les jours ; aussi n'avaient-ils qu'un cœur et qu'une âme et les païens se convertissaient en foule en voyant la charité qui régnait entre eux. « Voyez donc, se disaient-ils, comme ils s'aiment les uns les autres ».

Quant à la confession, Pie IX, de sainte mémoire, se confessait tous les jours. Bon nombre de saints faisaient de même.

Mais, examinons les choses de plus près. Qu'est-ce qu'un chrétien vraiment digne de ce nom? Est-ce celui qui vit habituellement séparé de Dieu par le péché mortel ou bien celui qui vit dans son amitié et s'efforce de lui plaire de plus en plus? Hé bien, en ne se confessant qu'à Pâques, on s'expose à vivre dans l'inimitié de Dieu, la plus grande partie de l'année, et de la vie, et à faire une mort de réprouvé ; car l'arbre tombe du côté où il penche et la mort est ordinairement la conséquence de la vie.

Si votre enfant se contentait de vous obéir de

loin en loin, tous les huit jours, et que le reste du temps il se permît de vivre dans une complète indépendance, seriez-vous content? Remplirait-il ses devoirs de fils? Pourrait-il s'excuser en disant : Après tout, obéir toujours est un peu fort, il faut bien de l'obéissance, mais quand il faut!

Nous allons plus loin. Si cet enfant se contentait toujours d'attendre vos ordres pour agir et qu'il ne se déterminât que lorsque vous auriez la main levée pour le frapper, en seriez-vous satisfait? N'êtes-vous pas au contraire un père heureux lorsque vous le voyez prévenir sans cesse vos désirs et chercher toutes les occasions de vous être agréable? Voilà le chrétien pieux qui profite de toutes les occasions pour plaire à Dieu de plus en plus.

3. *Il faut une religion, mais bien entendue.*

Que veut-on dire par ce mot bien entendue? Sans doute une religion intelligente, non exagérée. Comme si la religion établie par Dieu pouvait être exagérée, n'était pas nécessairement bien entendue! Voyez donc quel orgueil se cache sous ce langage.

La religion, telle que Dieu l'a faite, est exces-

sive ! Je sais bien qu'il en faut, mais pas trop ! — Et voilà qu'on choisit, qu'on rogne, qu'on ajuste et qu'on se fait sa religion. Pourquoi ? Parce qu'on juge sa sagesse supérieure à celle de Dieu. Aussi que dit-on? J'aurai ma religion à moi, mais non celle que Dieu a établie. J'imiterai Mahomet, Luther, les protestants, qui se sont taillé, coupé une religion comme on taille et comme on coupe un habit. Ils ont jugé, eux aussi, qu'il faut une religion, mais, bien entendu, à leur manière et ainsi ils ont mis leur sagesse à la place de celle de Dieu.

Ainsi le vrai sens de ce mot : bien entendue, est celui-ci : Je veux une religion qui se concilie avec les préjugés du monde et les passions, une religion qui allie tout : le vice et la vertu, J.-C. et le démon.

Il est bien vrai que J.-C. a dit : Nul ne peut servir deux maîtres : *Nemo potest duobus dominis servire* ; mais ces chrétiens prétendent pouvoir ce que Dieu déclare impossible et être plus forts et plus habiles que le Tout-Puissant.

4. — *Les affaires de dévotion sont bonnes, mais pour les femmes et les enfants.*

Mais alors les saints étaient des exagérés ; ils

avaient tort ; car il y en a plus de canonisés que de saintes et les saints sont bien des dévots, je pense.

M. Récamier, médecin de Paris, dont la réputation était européenne, disait son chapelet en allant voir ses malades ; et cependant ce n'était pas un enfant ni une femme, mais un homme et un grand savant.

Il y a des hommes qui passent deux nuits par mois devant le Saint-Sacrement, dans les villes, à Paris même ; nous en connaissons à Grenoble : l'adoration nocturne aussi bien que diurne a lieu dans notre chapelle; ces adorateurs se confessent et communient chaque fois qu'ils font l'adoration, tous les quinze jours par conséquent et il faut voir quelle bonne gaîté, quelle franche cordialité règne entr'eux.

Dans beaucoup de paroisses les hommes communient en grand nombre aux fêtes solennelles de l'année, surtout à Noël ; nous pourrions vous en citer qui ne sont pas loin d'ici. En 1889, dans l'une de ces paroisses, eut lieu une simple retraite paroissiale à Noël, et les neuf dixièmes des hommes firent leurs devoirs.

Mais écoutez les réflexions que faisait un jeune homme de l'une de ces paroisses restées chrétien-

nes ; les jeunes gens d'ici valent bien ceux de cette paroisse. Un missionnaire y prêchait une retraite de congréganistes et cela avait lieu tous les ans. — « Mais d'où vient donc, disait-il, qu'on prêche toujours des retraites aux jeunes filles et jamais aux jeunes gens ? et il allait le soir entendre les sermons de la retraite. Il est mort depuis ; mais il a un fils qui est prêtre. Voilà comment Dieu a récompensé cette piété.

Vous voyez si les choses de dévotion ne conviennent pas aussi bien aux hommes qu'aux femmes et aux enfants. Elles sont l'effet de l'amour de Dieu et qui donc doit aimer Dieu, si ce n'est l'homme qui a reçu plus de Dieu que les femmes et les enfants et qui comprend mieux les choses que ces derniers. C'est la prudence qui porte à la piété. Or, la prudence n'est-elle pas plus grande en ceux en qui la raison domine, et par conséquent chez les hommes ?

Les hommes sont les premiers en tout : en force physique, en intelligence, en volonté. Ils doivent donc être les premiers aussi par la religion. Voilà leur place, les premiers. Ils ont plus reçu de Dieu ; ils doivent plus lui rendre.

C'est pour cela que J.-C. a confié sa religion aux hommes ; car nous prêtres nous sommes des hom-

mes, et jamais femme, quelle que soit sa sainteté, ne montera au saint autel; et, si J.-C. a réglé ainsi les choses, c'est parce qu'il veut que les hommes soient les plus empressés à pratiquer la religion et qu'il compte sur eux.

5. — *Ce sont des bêtises.*

C'est-à-dire des choses qui n'en valent pas la peine! Hé bien ! dans ce cas, ce sont aussi des bêtises que Dieu ait tant fait et tant souffert pour nous sauver! Voyez plutôt : il aurait pu se contenter d'une seule larme de ses yeux, d'un seul soupir de son cœur. Cela aurait suffi pour nous sauver comme étant d'un prix infini. Pourquoi donc a-t-il voulu naître dans une étable, travailler péniblement comme nous à Nazareth pendant trente ans et souffrir tous les tourments de sa passion et de sa mort sur la croix, sinon pour nous faire comprendre que le salut est l'affaire souverainement importante et capitale pour nous et que nous devons y appliquer tous nos soins, qu'en un mot nous ne pouvons jamais trop faire pour en assurer le succès ?

Si ce sont là des bêtises, allez aux portes des couvents ; brisez-les, renversez ces murs; on y fait

des bêtises; on y prie; on y pratique des austérités; on y avance en humilité, en pureté, en amour de Dieu; on y expie les crimes dont le monde est souillé et ce sont là des bêtises.

Voyez donc, mes fr., la légèreté de ce langage. Si ce sont là des bêtises, alors Monsieur le curé que vous vénérez, dont vous appréciez la sagesse et le zèle, se dérange pour des bêtises, fait des dépenses pour des bêtises; les missionnaires qui se consument dans les ardeurs du zèle, font des bêtises. Assez n'est-ce pas ?

Ce n'est pas vous qui seriez capables de tenir un tel langage. Cela nous rappelle une mission que nous prêchions dans un pays vignoble. Nous allions voir les hommes dans les vignes qu'ils taillaient alors: c'était en février. Nous en abordâmes un qui se trouvait là et qui nous rendit très poliment le salut. « Père un tel, lui dit Monsieur le curé, vous savez, nous avons une mission; il faudra venir voir les missionnaires. Point de réponse; il se remit à travailler. Monsieur le curé me fit signe de l'œil et me dit tout bas: Vous allez voir! — Père un tel, la récolte est-elle bonne cette année? — Excellente, Monsieur le curé. — Combien avez-vous d'hectolitres de vin? — Tant et du bon; venez donc avec moi pour le goûter. Et en disant cela,

ses yeux brillaient comme deux soleils dans leur orbite ; son visage s'illuminait de joie.

Hé bien, mes fr., voilà ce que St Paul appelle l'homme animal, *animalis homo*, qui ne comprend que ce qui se rapporte à la vie présente.

Mais les païens eux aussi diraient d'une retraite que ce sont des bêtises. Mais les païens sont des païens et nous sommes nous des chrétiens, des enfants de lumière, *filii lucis* et il ne faut pas que cette parole de J.-C. se vérifie en nous, que les enfants de ce siècle sont plus prudents que les enfants de la lumière et que les païens et ceux qui vivent sans religion, sont plus avisés dans ce qui regarde les intérêts de cette vie que les chrétiens ne le sont en ce qui regarde le soin de leur âme et l'affaire de leur salut.

Ce sont des bêtises ! Alors Dieu impose des choses qui n'en valent pas la peine. Voyez quel orgueil ! on met sa sagesse au-dessus de celle de Dieu. Quel blasphème ! au fond, on redoute ce qui gêne et on cherche à s'excuser.

6. — *Je veux faire comme tout le monde.*

Si les autres font bien, oui, on peut et on doit faire comme tout le monde ; s'ils font mal, non. Si votre voisin cultive mal son champ, met le feu à

sa maison, devrez-vous faire comme lui? Le chrétien vit, non d'exemples, mais de règles, dit un saint et ces règles sont celles de notre foi.

Ce sont les moutons qui font comme les autres; nous le voyons dans les montagnes: le second passe où a passé le premier; et, si le premier s'est précipité, le second se précipite de même et le troupeau périt tout entier.

Non, il ne faut pas faire comme tout le monde. J.-C. l'a dit: Il y a une voie large et spacieuse; beaucoup y marchent; mais elle aboutit à l'abîme. Il y en a une autre étroite; elle est peu fréquentée; mais elle conduit à la vie.

Est-ce qu'on pourra s'excuser au jugement en disant: J'ai fait comme tout le monde? Non, non. J.-C. ne mettra pas en regard, d'un côté notre vie tout entière, nos œuvres bonnes et mauvaises, jusqu'à nos pensées les plus intimes; de l'autre, la conduite des autres, et les exemples que nous aurons eus; mais notre conscience, les grâces qui nous sollicitaient à mieux faire et son évangile, sa religion en un mot.

Et les autres ne seront pas là pour nous défendre; et, quand ils y seraient, que pourraient-ils contre le Tout-Puissant, devant qui les armées sont comme si elles n'étaient pas? Comme un lion se

jette sur sa proie et impossible alors de l'arracher de ses griffes, ainsi Dieu se jettera sur ceux qui l'offensent et qui alors osera élever la voix ?

Voyez donc l'absurdité de ce langage ! Si on offrait à l'un d'entre vous une bourse pleine de louis d'or, craindrait-il de se distinguer en l'acceptant? Mais, bien faire sa retraite, bien remplir ses devoirs de chrétien, à l'occasion d'une fête, n'est-ce pas acquérir une plus grande fortune encore, une fortune spirituelle que nous retrouverons devant Dieu et dont nous jouirons éternellement et devons-nous craindre de nous singulariser de la sorte ?

Et, de plus, si nous nous singularisons, n'est-ce pas à notre avantage et ne nous concilions-nous pas l'estime de tout le monde? Car l'enfant qui s'efforce le plus de plaire à ses parents, qui surpasse tous les autres en docilité et en amour, sera toujours celui que l'on estimera davantage.

Les saints se sont singularisés en travaillant avec un plus grand soin à leur salut, en se mortifiant, en aimant Dieu plus que les autres et cela ne leur a pas nui et nous les regardons comme les vrais sages et nous envions leur sort.

Les saints sont nos modèles : ils ont pris pour règle de leur conduite, non les exemples qu'ils

avaient sous les yeux, mais la parole de Dieu, les préceptes et les conseils du Seigneur. Ils se sont tous singularisés en ce sens qu'ils ont prié mieux que les autres, qu'ils ont craint davantage le péché et qu'ils ont aimé davantage aussi Dieu et leurs frères. Se singulariser de la sorte, ce n'est pas se dégrader, mais s'ennoblir ; ce n'est pas une honte, mais une gloire et la plus grande de toutes.

7. — *Est-ce qu'il ne suffit pas de faire ses pâques ? A quoi bon faire encore sa mission?*

Si on fait sa mission, la confession de Pâques sera plus facile et la communion, plus fervente et plus fructueuse.

Vous avez une dette considérable ; vous en payez aujourd'hui la moitié ; il vous sera beaucoup plus facile de payer l'autre moitié dans six mois.

De plus, la mission est un jalon dans la vie. On y met sa conscience en règle ; ce qui fait que plus tard on n'a pas à revenir au-delà. Combien d'hommes qui à l'heure de la mort, se souviennent avec joie d'une mission bien faite ? Ils n'ont point d'inquiétude sur le temps passé ; cette joie qu'ils y avaient éprouvée, leur facilite la confession et le retour à ce moment suprême.

Une bonne confession et une fervente communion de plus ou de moins ne sont pas chose indifférente. Si on a la facilité de faire deux bons repas, se contente-t-on d'un seul ? En un mot, c'est un remède extraordinaire que Dieu nous offre pour guérir les maladies de notre âme. Un grand médecin, je suppose, passe dans votre pays. Ne sont-ils pas prudents ceux qui en profitent et que penser de ceux qui négligent cette occasion ?

De plus, bien faire sa mission, c'est s'instruire et l'instruction religieuse est si nécessaire. C'est notre grand mal de ne pas réfléchir, de ne pas approfondir la religion. « Je n'y pensais pas », voilà ce que tout le monde dit : ce qui prouve le manque de réflexion. Et la prière ? Quand vous êtes-vous repentis d'avoir prié avec ferveur ? N'est-ce pas à ces moments que vous rapportez les plus doux souvenirs de votre vie ? Voyez s'il suffit de faire ses pâques et si ce n'est pas une bonne chose de faire de plus sa mission !

8. — *Mais enfin, mon salut dépend-il de cette retraite ?*

Nous n'en savons rien ; mais cela peut être ; cela est hors de doute pour certaines âmes et qui

nous répond que vous n'êtes pas de ce nombre ? Qui dira les suites de l'abus des grâces et combien d'âmes sont aux enfers pour ce motif ?

Il y a des saints qui ont reconnu qu'ils devaient leur salut à une retraite bien faite.

Dans une retraite ou une mission, on entend la parole de Dieu plus fréquemment ; on la médite plus attentivement. Eh bien, voyez, c'est la méditation de la parole de Dieu qui convertit. St Antoine est dans une église ; il entend ce passage de l'Evangile : *Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes et da pauperibus et habebis thesaurum in cœlo et veni, sequere me.* Et il s'en va, vend ses biens, les distribue aux pauvres et se donne complètement à Dieu dans la solitude.

Vous savez ce qu'étaient les Apôtres avant leur retraite au cénacle, remplis d'imperfections et de défauts ; ils en sortirent transformés.

Et puis, nous l'avons déjà dit, dans une retraite, la grâce descend par torrents dans les âmes. Or, c'est la grâce qui nous sanctifie.

Voyez, mes fr., si vous ne devez pas profiter de cette sainte retraite pour mettre vos comptes en règle et enrichir vos âmes !

TABLE

PAGES

Nécessité de la Religion 10

Difficultés apparentes concernant la Religion 44

Suite de la précédente 67

Eglise.................................. 93

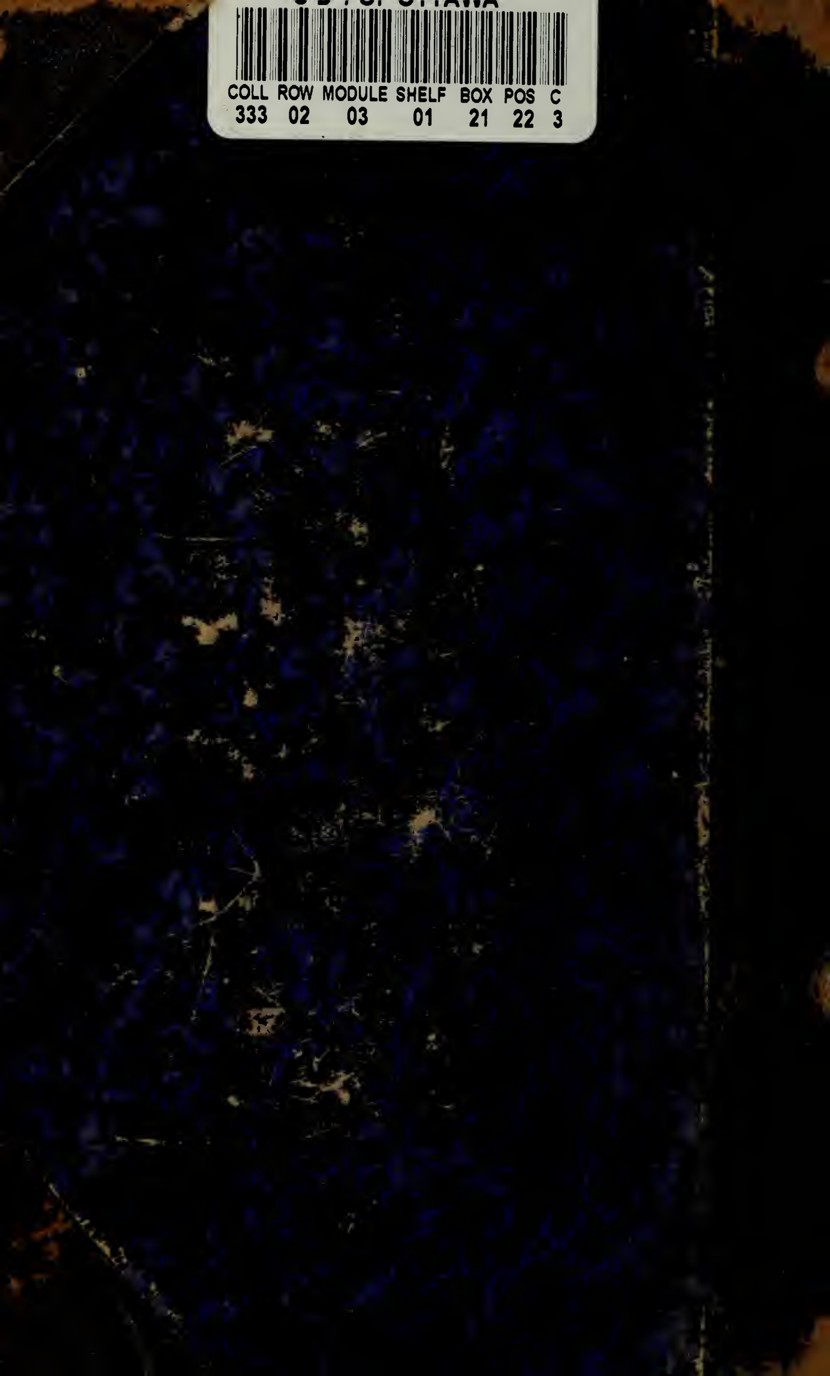
Devoirs des hommes envers Dieu......... 119

Devoirs des hommes envers le prochain et envers soi-même........................ 156

Confession 177

Parole de Dieu 216

A un auditoire d'hommes pieux....... . 240


COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 01 21 22 3